This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 829,928

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

# MA JEUNESSE

1814-1830

Il a été tiré de cet ouvrage, *vingt-cinq exemplaires* sur papier de Hollande, tous numérotés.

N° 15

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B

# MA JEUNESSE

1814-1830

## SOUVENIRS

PAR

LE COMTE D'HAUSSONVILLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.

70982-1-1-9

# AVERTISSEMENT

Pourquoi me refuser le mélancolique plaisir de publier les dernières pages que mon père ait écrites? Si ces souvenirs auxquels il travaillait depuis quelques années à ses moments perdus (c'est dire qu'il n'y consacrait pas grand temps) ont été interrompus trop tôt par la mort et s'arrêtent malheureusement au seuil de sa carrière publique, je suis persuadé qu'on les lira néanmoins avec intérêt, car on l'y retrouvera tout entier, avec son esprit, sa bonne grâce, son jugement si libre et son absence complète de toute préoccupation personnelle. A tous ceux qu'il comptait pour amis j'adresse donc ce livre et à ceux, plus nombreux encore, qui ont conservé de son activité bienfaisante quelque souvenir reconnaissant.

Mai 1885.

HAUSSONVILLE.

# MA JEUNESSE

## 1814-1830

Mon fils, sa femme, ma fille et mes petites-filles me demandent avec instance d'écrire mes mémoires. Je ne saurais. Cependant je leur ai promis de rassembler, au fur et à mesure qu'ils me reviendront, les souvenirs que j'ai gardés des événements auxquels j'ai assisté et des personnages importants que j'ai particulièrement connus. Je laisserai ma plume courir un peu au hasard, sans beaucoup d'ordre, au gré de sa seule fantaisie, avec le parti pris de rendre ingénument mes impressions

telles que je les ai autrefois ressenties. Des confidences ne valent, quel qu'en soit l'objet, que par leur parfaite sincérité.

## I

## LA VIE DE MON PÈRE[1].

Mon père est né en 1770; il était fils de Joseph-Louis-Bernard de Cléron, comte d'Haussonville, lieutenant général, chevalier du Saint-Esprit, grand louvetier de France, et de mademoiselle Victoire-Félicité de Guerchy, fille de Régnier, comte de Guerchy, marquis de Nangis, lieutenant général et ambassadeur du roi Louis XV,

1. Ce fragment a déjà paru en 1879, dans un volume intitulé : *Souvenirs et Mélanges*. J'ai cru devoir le reproduire ici comme étant la préface naturelle des pages inédites qui vont suivre.

HAUSSONVILLE.

en Angleterre. La mère de mademoiselle de Guerchy était une demoiselle Lydie d'Harcourt, l'aînée des filles du maréchal duc d'Harcourt mort sans enfant mâle. Jusqu'au moment du mariage de mon grand-père, les demoiselles d'Haussonville étaient reçues chanoinesses du Chapitre de Remiremont en Lorraine. Pour entrer dans ce Chapitre, il fallait, j'ai ouï dire, prouver trente-deux quartiers de noblesse dans les lignes paternelles, et autant dans les lignes maternelles, en tout : soixante-quatre quartiers. Or, les d'Harcourt, pas plus que la maison royale de France, ce qui est assez bizarre, ne pouvaient, en 1789, remplir cette condition ; les Bourbons à cause du mariage de Henri IV avec une Médicis, et les d'Harcourt par suite de leur alliance avec les Louvois, le maréchal duc d'Harcourt ayant épousé en secondes noces Marie-Madeleine Letellier de Louvois Barbezieux. Mon grand-père, qui a été toute sa vie très lié avec les membres de la famille d'Harcourt, disait plaisamment devant eux : « Nous étions des gens assez comme il faut avant que nous nous fussions alliés avec ces

Harcourt qui nous ont fait fermer les portes de Remiremont. »

Mon père a toujours eu quelque penchant pour les distinctions honorifiques de l'ancien régime. Les institutions constitutionnelles de la Restauration lui ont plu surtout par leur côté aristocratique. Il faisait cas de la noblesse. Je l'ai entendu maintes fois comparer le mérite à l'unité et la noblesse au zéro. « Le zéro sans unité, disait-il, n'a point de valeur; mettez le zéro à côté de l'unité, et l'unité en vaut dix fois plus. » Cette comparaison lui plaisait beaucoup. En famille, parlant de personnes entre lesquelles je n'aurais, pour mon compte, aperçu aucune différence, il disait souvent des unes : « Voilà des gens comme il faut, tout à fait bien nés, des personnes de qualité, de véritables grands seigneurs; » et des autres : « Ce sont des gens qu'on ne connaît pas, des gens de rien, de moins que rien. » Cette façon de penser et de s'exprimer était chez lui habitude de jeunesse; il n'y avait, de sa part, nulle intention offensante. Sur ce chapitre de la noblesse comme sur tous les autres, mon père était simple et

tout uni. Sincèrement modeste, pour ce qui le regardait, et plutôt philosophe, il méprisait sincèrement et bafouait, à l'occasion, les puériles préoccupations et les sottes vanités.

Voici ce qu'à plusieurs reprises, sans suite, et à bâtons rompus, je lui ai entendu dire de notre famille. Il la tenait pour très ancienne et considérable. Je ne lui étais pas agréable quand je lui disais qu'après tout ce n'était pas une famille historique, ce qui, en fait de noblesse, me paraissait le point essentiel. Il n'en convenait pas, et me répondait qu'elle a été souvent nommée dans l'histoire, particulièrement dans les annales de la Lorraine. On trouve, en effet, dans l'*Histoire de René d'Anjou*, par M. de Villeneuve, un sire Jehan d'Haussonville, qui, dans un conseil tenu entre les principaux de l'armée, opine fièrement, contre l'avis des plus expérimentés, pour qu'on livre bataille. Le lendemain, il paraît qu'il avait changé d'avis, car il fut un des premiers à s'enfuir. Heureusement que, deux siècles plus tard, dans les mémoires du temps, il est question d'un autre Haussonville qui se conduisit plus résolu-

ment; c'était, je crois, à Fontaine-Française. La journée, qui avait été chaude, demeurait douteuse. On conseillait à Henri IV de se retirer. « Non, je n'en ferai rien, dit-il; voyez comme ce brave d'Haussonville se défend vaillamment; je ne le laisserai pas écharper sans le secourir. » Il engagea effectivement ses troupes une dernière fois, et ce mouvement décida le gain de la bataille. Mon père aimait à citer les charges importantes que les chefs de notre famille ont occupées en Lorraine, entre autres celles de sénéchal, de grand maître de l'artillerie et de grand louvetier; enfin, il me disait, si j'ai bonne mémoire, que la famille d'Haussonville était comptée parmi les familles appelées les *Petits Chevaux de Lorraine*, par opposition aux *Grands Chevaux*. Ces familles composaient ce qu'il y avait de plus distingué dans la noblesse de cette province. Les dénominations de grands et petits chevaux de Lorraine sont de pure fantaisie. Elles n'ont jamais impliqué un privilège ni une suprématie quelconque. Les familles appelées *Grands Chevaux de Lorraine* étaient au nombre de quatre : Les ligneville, les du Châtelet, les

Lenoncourt et les Haraucourt. A l'exception des Ligneville, elles sont éteintes. La dernière madame de Lenoncourt était une sœur de mon grand-père morte sans enfants, et j'ai hérité d'une parente éloignée restée fille, et qui portait le nom d'Haraucourt. Les du Châtelet se sont éteints, je crois, dans la personne d'un fils de M. le duc du Châtelet, mort sur l'échafaud pendant la Révolution. Ce qui distinguait les *Grands Chevaux*, c'est que leur origine et leur illustration étaient exclusivement lorraines. Les familles de Beauvau, de Choiseul, etc., dont la notoriété est non moins grande et même historiquement plus considérable, n'ont jamais figuré que parmi les *Petits Chevaux*, parce que, venues de quelque autre province, elles se sont établies plus récemment en Lorraine. On n'est point parfaitement d'accord sur le nombre et sur les noms des familles qualifiées de *Petits Chevaux de Lorraine*. Les auteurs qui en parlent varient à ce sujet. Ils citent tantôt huit, tantôt douze, et quelquefois seize familles comme portant ce titre honorifique, qui, je le répète, n'a jamais eu qu'une valeur capricieuse

indiquant seulement la haute situation que ces familles occupaient à la cour de Lorraine.

Notre nom n'est pas d'Haussonville, mais Cléron ou Clairon indifféremment. La famille de Cléron, originaire de Franche-Comté, s'est transportée en Bourgogne, puis en Lorraine dans le XVIe siècle. C'est à la suite d'un mariage avec une descendante des d'Haussonville, apportant à son mari tous les biens de cette famille, et avec eux la baronnie d'Haussonville, que nous avons commencé à porter le nom d'Haussonville, qui est un nom de terre, en conservant les armes de Cléron.

Je reviens à mon grand-père. Toutes les personnes qui l'ont connu me l'ont représenté comme haut de taille, assez bel homme, fort imposant, se plaisant à exercer l'empire le plus absolu autour de lui, en particulier sur ses enfants. MM. de Laguiche et de Clermont-Montoison, ses gendres, qui m'en ont plusieurs fois parlé, l'ont, toute sa vie, grandement respecté et un peu redouté. Mon père lui-même ne fut jamais bien à son aise avec mon grand-père, qui prolongea fort tard l'exercice de son autorité paternelle, l'étendant même,

comme cela était de tradition dans certaines familles, aux choses les plus insignifiantes. J'ai ouï dire qu'au camp de Lunéville, à une époque où mon père, déjà officier et présenté à la cour, portait l'uniforme d'aide de camp, mon grand-père lui disait quelquefois à haute voix d'un bout du salon à l'autre, devant tout le corps des officiers : « Monsieur mon fils (il ne l'appelait jamais autrement), ne me ferez-vous pas la grâce d'ôter vos mains de vos poches? » Une fois, à la chasse à courre, dans un moment de hâte où chacun partait au galop à la suite des chiens, mon père, leste et pressé, s'était d'un saut élancé sur un cheval qu'il tenait en main. « Qu'est-ce à dire, monsieur mon fils, depuis quand monte-t-on sur un cheval par sa droite, s'écria mon grand-père; ayez la complaisance de descendre et de remonter à la façon ordinaire et comme on vous l'a appris. » Mon père supportait ces traitements avec beaucoup de patience; cependant il en souffrait. Autant par bonté naturelle que par souvenir de l'ennui qu'ils lui avaient causés, il me les a toujours épargnés. C'était sa joie de vivre familière-

ment avec moi; dans les dernières années de sa vie, cette familiarité était devenue une véritable camaraderie. Quand je la poussais un peu plus loin que de coutume, il me disait en riant : « J'aurai voulu te voir avec ton grand-père; je ne sais pas trop comment vous vous seriez arrangés ensemble. »

Mon grand-père s'était trouvé de bonne heure à la tête d'une grande fortune fort délabrée, qu'il s'appliqua à rétablir. La Lorraine ayant été réunie à la France après la mort de Stanislas, roi de Pologne, il eut pour constante préoccupation de se ménager à la cour de France la même situation que sa famille avait occupée en Lorraine et l'on peut dire qu'il y avait réussi, quand éclata la Révolution de 89. Mon grand-père avait fait son chemin, comme toute la noblesse le faisait alors, par ses liaisons de société, par les faveurs de la cour, mais aussi par des services militaires très réels. Il était très lié avec le duc de Choiseul, qui, malgré ses défauts, fut encore le meilleur ministre qu'ait eu Louis XV. En 1780, M. de Flamarens s'étant montré disposé à traiter de la

survivance de la charge de grand louvetier de France, le roi Louis XVI, qui se rappelait que cette charge avait jadis été occupée en Lorraine par des membres de notre famille, voulut bien la donner à mon grand-père. Il se trouva ainsi en possession d'une place de cour importante et très conforme à ses goûts, car il était grand chasseur.

On devine qu'avec l'existence et le caractère que je viens d'indiquer, mon grand-père n'ait pas goûté beaucoup le mouvement réformateur qui précéda la Révolution, et les hommes qui se mirent à sa tête. Dans son intérieur, il n'en parlait qu'avec humeur, et M. Necker, particulièrement, avait le don de lui être très désagréable. Cependant, comme lieutenant général des armées du roi et commandant en second de la Lorraine, il sentait qu'il y avait convenance de sa part à rendre visite au ministre honoré de la confiance du roi et qui jouissait alors de toute la faveur populaire. Mon père m'a souvent raconté, depuis mon mariage, que mon grand-père se rencontra dans le salon d'attente de M. Necker avec le maré-

chal duc de Broglie, qui, animé de sentiments peu différents des siens, venait, lui aussi, remplir la même formalité : « Nous entrerons ensemble, lui dit le maréchal, et vous me présenterez à M. Necker, car je ne le connais pas. — Est-ce que vous croyez que je le connais plus que vous? — Eh bien, nous nous présenterons l'un l'autre. » Ainsi fut fait. Cela amusait beaucoup mon père de penser que le petit-fils du maréchal avait épousé plus tard la petite-fille de M. Necker, et moi son arrière petite-fille : « Le maréchal de Broglie et ton grand-père ne se seraient guère doutés alors, disait-il, que leurs familles et celle de M. Necker seraient, un jour, si étroitement alliées. »

Mon grand-père n'émigra point. Louis XVI, dont il avait pris directement les ordres et qui avait confiance dans son rare courage et son entier dévouement, lui avait fait promettre de ne pas le quitter. Il tint religieusement parole, et fut toujours du nombre des personnes qui, dans les moments de crise, se rendaient individuellement aux Tuileries pour défendre la famille royale. Il y était au 20 juin ; il s'y trouva encore au 10 août

et, pendant cette terrible journée, il accompagna le roi partout, et jusque dans la loge du Logographe. Quand la famille royale quitta l'Assemblée législative, et fut conduite au couvent des Feuillants, mon grand-père resta exposé à de grands dangers dont il se tira grâce à sa présence d'esprit. Il avait profité de l'obscurité qui régnait dans la loge du Logographe et dans les couloirs de la salle pour déchirer ses manchettes de dentelles et cacher son chapeau galonné et son épée sous les banquettes. Ainsi accoutré, il se faufila parmi les représentants et les personnes de toute sorte qui évacuaient la salle et les tribunes. Le plus difficile était de franchir sans être reconnu l'espace compris entre le local où siégeait l'Assemblée et la grille du pont tournant des Tuileries. C'était là que les hommes des faubourgs encore échauffés par la prise du palais et par le massacre des Suisses, qui avait duré tout le jour, guettaient, pour les égorger à leur passage, les défenseurs du roi, désignés à leur haine, dans le langage du temps, par le nom de « Chevaliers du poignard ». Il était visible qu'au lieu de songer

à le protéger, les membres du Corps législatif s'éloignaient de lui à dessein, comme pour mieux le désigner aux colères de la populace. Mon grand-père, en traversant le jardin, avisa un malheureux enfant blessé d'une balle et qui gisait à terre entouré de plusieurs curieux. Il marcha droit vers le groupe et, comme il était fort, enleva sans rien dire l'enfant entre ses bras. Personne ne s'y opposa. Il parcourut ainsi chargé et sans se presser, comme uniquement occupé des soins à donner au petit blessé, les quatre ou cinq cents pas qui le séparaient de la sortie du jardin. Arrivé devant les premières lignes de ces redoutables énergumènes, il commanda à haute voix plutôt qu'il ne pria qu'on lui livrât passage. Ce premier obstacle franchi, et toujours protégé par son précieux fardeau, mon grand-père longea les quais jusqu'au pont Royal et gagna ainsi la rue Saint-Dominique, où était l'hôtel d'Haussonville, non sans avoir déposé l'enfant et quelques louis chez un pharmacien de la rue du Bac, en lui recommandant d'en prendre soin.

Ainsi échappé aux massacres du 10 août, mon

grand-père passa à Gurcy les premiers moments de la Révolution. En 1794, il fut, ainsi que sa femme et ses trois filles, détenu dans le couvent des Jacobins de Provins, érigé en maison d'arrêt pour les suspects. La chute de Robespierre l'en fit sortir.

Pendant tout le temps que durèrent la Terreur et le séquestre de ses biens, mon grand-père n'eut qu'à se louer des habitants du pays. On continua à lui montrer tout le respect et tous les égards que le temps comportait. De riches paysans des villages environnants apportaient de temps en temps du pain et des provisions de toute nature au château ; je crois même qu'ils offraient de prêter de l'argent en cachette à mon grand-père. « Tout cela ne durera pas, monsieur le comte, disaient ces braves gens; vous redeviendrez, un jour maître de votre bien, comme nous le sommes encore du nôtre, et vous nous rendrez cela. » Nous nous sommes toujours appliqués, mon père et moi, à prouver aux descendants de ces familles que nous n'avions pas oublié ces bons offices et nos relations avec eux sont restées très cordiales.

Mon grand-père, sorti de prison, vécut toujours régulièrement, six mois chez lui à Paris et six mois à Gurcy, entouré de sa famille et de ses vieux serviteurs, menant à peu près la même vie que sous l'ancien régime, n'ayant presque rien changé à ses habitudes, surtout à Gurcy, chassant comme à son ordinaire, attendant et recevant de chacun le même respect et les mêmes traitements que par le passé.

J'ai entendu raconter que, peu de temps avant son entrée ou après sa sortie de prison, se promenant sur la route de Montigny à Donnemarie, mon grand-père s'y rencontra un jour avec un voiturier qui conduisait une charrette pesamment chargée. Tout à coup le cheval s'arrêta court, refusant de gravir la montée qui est assez raide à cet endroit. Le charretier de tempêter, de jurer, de fouetter sa bête à tour de bras; le tout inutilement. Ce que voyant : « Vous vous y prenez mal, dit mon grand-père au charretier; poussez à la roue, tandis que je conduirai votre cheval en zigzag sur la route. » La charrette étant arrivée jusqu'au sommet de la côte, mon grand-père con-

tinua sa promenade escorté du charretier évidemment intrigué de savoir à qui il avait affaire. C'était l'époque où le tutoiement républicain était de rigueur. « Citoyen, est-ce que tu es de Montigny ? — Non, je ne suis pas de Montigny. — Est-ce que tu es de Donnemarie ? — Non, je ne suis pas de Donnemarie. — Où demeures-tu donc? — Je demeure à Gurcy. — Mais, à Gurcy, il n'y a pas de bourgeois ; il n'y a que cette canaille d'aristocrate le ci-devant comte d'Haussonville. — Eh bien, c'est moi qui suis cette canaille d'aristocrate, le ci-devant comte d'Haussonville. — Pas possible ! c'est vous qui êtes monsieur le comte d'Haussonville ! » Et tout de suite : « Ah ! les vilains ! ah ! les gueux ! ah ! les propres à rien ! les sans-culottes de Montigny et de Donnemarie, avec leurs comités, et leurs clubs, et leurs farandoles d'égalité et de fraternité ! Ce n'est pas eux qui m'auraient tant seulement donné un coup de main, comme vous avez fait, vous qui êtes pourtant un aristocrate et un ci-devant. Ah ! je leur dirai ce que j'en pense, ce soir, à leur comité des sans-culottes. »

Cette rencontre et ces propos avaient beaucoup diverti mon grand-père, qui se plaisait à les raconter, comme un souvenir de cette étrange époque.

Mon grand-père ne prit aucune part aux mouvements politiques des temps qui suivirent, pas même à ceux qui avaient pour but le rappel des Bourbons; non point qu'il fût indifférent ou timide : mais ayant vu crouler le vieil édifice monarchique qu'il respectait tant, qu'il avait cru si solide, il s'était fait une idée terrible de la force révolutionnaire. Il n'imaginait pas qu'on pût en avoir sitôt raison et n'espérait rien contre elle que de l'effet du temps. Il démêla de bonne heure dans Bonaparte l'homme destiné à livrer bataille à l'anarchie et à en triompher. Les campagnes du jeune général d'Italie excitèrent son admiration. Elle alla toujours en augmentant. « Quel homme! répétait-il en apprenant successivement la défaite des armées ennemies à Marengo, à Ulm, à Austerlitz, quel homme!... » Mais rien n'égala son étonnement après Iéna. Comme tous les militaires de l'ancien régime, il avait une foi

superstitieuse dans la tactique et la valeur de l'armée prussienne formée à l'école du grand Frédéric; il avait pensé qu'elle résisterait mieux qu'aucune de celles auxquelles Bonaparte avait eu affaire jusqu'alors. Il était au lit, malade de la maladie dont il mourut, quand la nouvelle de la déroute des Prussiens à Iéna arriva à Paris. Il s'en fit lire tous les détails par mon père dans les gazettes du jour. « Ah! quel homme! quel homme! répéta-t-il encore une fois, et quel dommage, monsieur mon fils, que ce ne soit pas le *légitime!* N'importe! cela ne durera pas; le vrai roi reviendra. » C'était exactement, et à peu près dans les mêmes termes, le vieux refrain des jacobites sous Cromwell: *The King will enjoy his own again.* Mon grand-père mourut à Gurcy le 1er novembre 1806.

Ma grand'mère, du vivant de son mari, lui avait été aveuglément soumise. Sans autorité et sans initiative dans la maison, elle fut mise par lui en jouissance de toute sa fortune, et prit, à sa mort, le gouvernement de son intérieur. Au dehors et en apparence, rien ne fut changé. Tout

le fut au fond. Ma grand'mère était très bonne, d'une parfaite égalité d'humeur, mais faible et craignant extrêmement de déplaire à qui que ce soit, voire même et surtout à ses gens; d'ailleurs personne de règle et d'habitude avant tout. Quelque temps avant son veuvage, elle était devenue aveugle; elle supporta ce malheur avec une admirable résignation, sans s'en plaindre, évitant soigneusement d'en parler et qu'on lui en parlât. Il était absolument interdit de faire quelque allusion que ce fût à son infirmité. Ma grand'mère quittait régulièrement, le 1er mai, son hôtel de la rue Saint-Dominique, et restait invariablement jusqu'au 26 novembre à Gurcy avec son fils, ses filles, ses gendres, leurs enfants et petits-enfants. C'était une vie de famille patriarcale qui nous a laissé à tous de précieux souvenirs. Les étrangers étaient frappés du mélange de liberté et de régularité qui régnait dans cet intérieur. Les enfants de ma grand'mère comme ses petits-enfants pouvaient y faire tout ce que bon leur semblait; mais rien au monde n'aurait fait retarder d'une minute l'heure des

repas. Je me souviens qu'au moment du dîner qui avait lieu à quatre heures et qui fut plus tard à grand'peine, sur les instances de la famille, remis à quatre heures et demie, puis à cinq heures, un marmiton allait, à l'avance, décrocher la corde de la cloche et la tenait en main, attendant, pour sonner, le premier coup de l'horloge. Cette régularité s'étendait à toutes choses; les promenades, les divertissements, la conversation de ma grand'mère étaient parfaitement uniformes. Elle avait l'habitude de ne boire qu'une fois à chaque repas. A la fin des repas, elle se retournait d'ordinaire vers un vieux domestique, ancien valet de chambre de son mari, qui la servait à table : « Husson, ai-je bu? » Quand Husson répondait : « Madame la comtesse a bu, » rien ne l'aurait déterminée à boire une seconde fois. La maladie et la perte de ses petits-enfants, de ses enfants mêmes (car elle perdit fort tard deux de ses filles), ne lui a pas fait changer d'une minute l'emploi de ses journées. La mort même n'a pas eu cette puissance. Une seule fois, elle demanda à se coucher quelques

heures plus tôt que de coutume; ce fut pour ne plus se relever. Elle s'éteignit paisiblement, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, dans la nuit du 5 avril 1838. Jusqu'aux derniers instants, quand on lui demandait si elle souffrait, et quand on voulait lui faire prendre quelque potion fortifiante, elle a toujours répondu « qu'elle ne souffrait pas, et que cela lui ferait mal de boire entre ses repas ». Je n'ai jamais vu mort plus douce.

A vrai dire, ma grand'mère n'avait pas un grand mouvement d'esprit, mais une certaine gaieté dans sa manière de raconter des anecdotes, toujours les mêmes et parfois assez piquantes. Les héros en étaient invariablement Lauzun, le duc de Richelieu, le comte de Lauraguais, les Walpole, qu'elle avait connus en Angleterre lors de l'ambassade de son père à Londres. Sa cécité aidant, elle se figurait aisément que toutes choses étaient restées telles qu'elle les avait vues jadis. Je me souviens qu'un jour, sa petite-fille, madame la comtesse de Saint-Priest, se lamentant devant elle, à Gurcy, de ne pouvoir suivre une chasse à

courre, parce qu'elle n'avait pas d'amazone : « Mais, ma toute belle, je dirai à ma femme de chambre de vous prêter la mienne. — Ah ! bonne maman, elle ne serait plus guère de mode. — Comment, ma toute belle, elle est fort élégante, c'est M. de Lauzun qui me l'a commandée chez le premier tailleur de Londres. » Quand on la poussait de questions, et quand elle était assurée que ses petites-filles non mariées n'étaient pas au salon, elle débitait dans le style d'autrefois un fond d'historiettes réservées qui peignaient au naturel les mœurs très libres du temps où elle avait vécu. Elle y mettait cette aisance particulière aux femmes âgées et qui ont été elles-mêmes parfaitement irréprochables.

J'arrive maintenant à mon père.

Mon père fut élevé chez ses parents par les soins d'un abbé qui portait le titre d'aumônier de la louveterie. Cet ecclésiastique était un ami de la famille, doux, éclairé ; mon père conserva toujours pour lui beaucoup d'affection. L'éducation de ce qu'on appelait alors les fils de famille était fort superficielle. On les élevait tout près du

monde et pour le monde ; on était pressé de les y produire. Mon père, quoique tenu plus sévèrement que les jeunes gens de son âge, fut de bonne heure mêlé à la société du temps, prenant sa part dans les divertissements auxquels son âge permettait de l'admettre. Avant d'être présenté à la cour, il avait été introduit dans le cercle intime de Mesdames, tantes du roi Louis XVI et dans celui de la reine Marie-Antoinette. Il était des petites réunions qui avaient lieu à Versailles et à Trianon pour l'amusement des Enfants de France. La princesse de Lamballe, madame de Polignac, quelques dames de la cour, leurs maris et leurs frères, quelques gentilshommes de la maison du roi, tout ce qu'on a depuis appelé la *coterie de la reine*, assistait aux jeux des enfants, et s'y mêlait. On dansait avec eux, on jouait avec eux des charades et des petites comédies. Les enfants retirés, les mêmes divertissements se prolongeaient avec un égal entrain et, de la part de la reine, avec cet entier abandon qui lui plaisait tant, qui l'a fait si fort aimer par ses serviteurs, et si sévèrement juger par le public. Mon père,

plus âgé que la plupart des autres enfants, était habituellement retenu par la reine pour jouer quelque rôle dans ces petites pièces improvisées. Un enfant de treize à quatorze ans ne pouvait être un observateur bien clairvoyant; ce n'était pas non plus un témoin dont on se fût défié.

J'ai toujours entendu dire à mon père, dont les souvenirs d'enfance étaient très précis, que l'aspect de ces réunions était des plus innocents; que la reine s'y comportait avec une grâce et une convenance exquises; qu'entre ces femmes, la plupart si jeunes, quelques-unes si belles, et le petit nombre d'hommes admis dans leur intimité, le ton le plus parfait ne cessait de régner. On affectait de s'affranchir de l'étiquette parce que la reine le voulait. On faisait mine de la traiter comme toute autre femme, parce que c'était une manière détournée de lui faire sa cour; mais le respect demeurait entier à travers cette familiarité de convention, et la retenue se faisait encore sentir sous ce feint abandon. La reine seule parvenait à se faire illusion. Elle se félicitait avec une entière bonne foi d'avoir introduit à la cour de

France les usages de la débonnaire Autriche. Suivant mon père, dans ce cercle si réduit, composé de ses intimes les plus privés et les plus à sa dévotion, son attitude était celle d'une femme soigneuse de ses devoirs, attachée à son mari, que son intérieur trop grave incommodait un peu, et qui allait chercher au plus près et au moindre risque possible les distractions naturelles à son âge. Des hommes qui passaient pour aimables et qui étaient alors à la mode y furent peu à peu introduits. Ils étaient bien accueillis de la reine; mais aucun ne parut jamais avoir été particulièrement distingué par elle. Ainsi, beaucoup de laisser aller, pas mal d'étourderie, peut-être un peu de coquetterie, mais une coquetterie générale et sans but, nulle apparence de manège, aucune ombre d'intrigue; voilà tout ce qui apparut aux yeux de mon père. C'est dire qu'il n'a jamais ajouté foi aux attachements ou sérieux ou frivoles qu'on a prêtés à la reine Marie-Antoinette. Il traitait ces bruits de folies et de sottises. On le mettait de mauvaise humeur quand on paraissait y croire.

A l'âge de quatorze ans, mon père reçut pour ses étrennes un brevet de lieutenant dans le régiment d'Armagnac, et, à quinze ans, un brevet de capitaine dans le Mestre de Camp cavalerie. Ce brevet ne le dispensait ni de ses études ni de son précepteur. L'abbé l'accompagna au camp de Lunéville, commandé par mon grand-père, où mon père figura avec le grade et l'uniforme d'aide de camp. Au retour du camp, et quoique toujours tenu de fort court, il eut un peu plus de liberté; il fréquenta le monde, et vécut sans dissipation dans la meilleure compagnie de cette époque, au sein de cette société d'avant 89, qui se distinguait, sinon par de bien solides qualités, au moins par une certaine élégance de mœurs et d'esprit. Il ne pouvait manquer d'y plaire, car il y apportait ce qui attire à tous les âges la bienveillance : beaucoup de simplicité, d'ouverture de manières, de la gaieté et nulle prétention.

Cependant les approches de la Révolution se faisaient sentir; les plus frivoles voyaient venir le moment où le sort de chacun allait dépendre de la tournure que prendraient les affaires publiques.

Mon père, peu occupé de politique à cause de son âge, déjà éloigné par caractère de toute exagération, se demandait vers quel côté il se sentait le plus entraîné, quel parti il lui conviendrait d'embrasser, quand, un soir, le 1er octobre 1791, rentrant du bal de l'Opéra, il reçut de son père ordre de monter chez lui. Mon grand-père, malgré l'heure avancée, était assis devant son bureau; il remit à mon père une lettre qu'il achevait d'écrire au marquis de Vaubecourt, un passeport et un sac de peau contenant trois cents louis; il lui dit qu'il avait fait choix d'un piqueur de la louveterie pour l'accompagner, et qu'il fallait qu'il partît le lendemain pour l'armée des princes. « Moi, je reste. Le roi me l'a demandé, je l'ai promis et je puis lui être utile. Quitter la France en ce moment n'est guère raisonnable; mais, à votre âge, il faut faire ce que font les jeunes gens de sa génération. »

Mon père ne fit aucune objection à cette manifestation d'une volonté qu'il était si habitué à respecter; cette fois, comme toujours, elle n'était accompagnée d'aucune explication. Mon père

sentait bien, au fond du cœur, qu'il était en âge d'avoir un avis sur une pareille détermination, et qu'il aurait eu le droit d'être consulté; mais, si l'on avait disposé de lui sans son aveu, on n'en avait pas disposé contre son goût. Le plaisir d'être complétement affranchi et maître de ses actions ne lui était pas indifférent. L'émigration était alors fort à la mode. Aux yeux d'un certain monde, rester en France avec la famille royale afin de partager ses dangers et pour la défendre passait pour une faiblesse, presque pour une trahison. Les rares amis dont mon père eut le temps de prendre congé, les femmes surtout, sans en excepter ses sœurs et sa mère, le félicitèrent de son départ, comme d'un joyeux événement. On lui dit adieu comme à quelqu'un qui devait revenir le lendemain. Sans en rien laisser voir, mon père comprenait la solennité de cette séparation. Il avait comme le pressentiment de ses graves conséquences. A l'expression inaccoutumée de sa physionomie, à un serrement de main plus affectueux qu'il ne l'avait espéré, il crut voir que son père ne s'y trompait pas non

plus. Le passeport, signé par M. de Montmorin, était pour Aix-la-Chapelle. Mon père s'y rendit d'abord, puis à l'armée des émigrés.

Les émigrés de 91 n'étaient pas bien reçus par ceux qui les avaient précédés de l'autre côté de la frontière; mais mon père, recommandé au général de Vaubecourt et aussitôt employé comme son aide de camp, trouvait dans ses relations antérieures avec les princes, frères du roi, et en particulier avec le jeune duc d'Enghien, un suffisant appui. Des allusions désobligeantes vertement repoussées, et ce qu'on appelait alors une *affaire heureuse* avec un officier plus âgé que lui, firent le reste. En peu de temps, mon père s'était acquis à l'armée des princes toute la considération à laquelle son âge lui permettait de prétendre. Il m'a souvent dit qu'il n'avait pas eu l'agrément de s'être jamais fait la moindre illusion sur les chances des tentatives des émigrés. La cause qu'il servait lui plaisait plus que la manière dont elle était servie; son bon sens sut tout de suite à quoi s'en tenir sur les folles espérances de ses compagnons d'armes, leur confiance ne le rassurait guère, et

leur jactance lui déplaisait. Plusieurs fois j'ai prié mon père de mett repar écrit ses souvenirs d'émigration ; ils auraient été intéressants, car il avait beaucoup vu de choses, la plupart de fort près, et il avait tout retenu. L'enchaînement des événements, l'aspect des lieux, la physionomie des acteurs grands ou petits, rien n'était sorti de sa mémoire. Il savait mille anecdotes curieuses qui peignaient d'une façon vive et quelquefois plaisante l'état d'esprit de cette fraction de la noblesse qui, sortie de son pays par haine des idées dominantes et des tendances du moment, subissait elle-même, à son insu, l'influence qu'elle était allée combattre, et qui, par ses mœurs, par ses goûts, sinon par ses opinions, demeurait française encore à force d'inconséquences. L'esprit, le ton et les modes de Paris ne cessèrent pas un instant de régner exclusivement parmi ce monde qui n'avait pas craint de se liguer avec l'étranger, mais qui redoutait plus que tout de devenir provincial. Les chansons nouvelles, que chaque jour voyait éclore dans la capitale de la Révolution, étaient aussitôt répétées dans le camp des émigrés. On commençait par

mettre des paroles royalistes sur les airs des Jacobins. C'est ainsi qu'il y eut successivement un *Chant du départ*, une *Marseillaise*, une *Carmagnole* des émigrés; mais les couplets primitifs avaient plus de verve; les premiers moments passés, on les chantait entre soi tout uniment, et sans changement; on les apprenait aux officiers allemands tout ébahis de tant de liberté d'esprit. Mon père n'avait pas oublié une seule des folies de ce temps. Il avait retenu et pouvait chanter encore jusqu'au moindre refrain de ces bizarres chansons; malheureusement, il a toujours eu l'horreur d'écrire.

Quand l'armée des princes fut dissoute, mon père, redevenu libre, chercha à gagner Aix-la-Chapelle. MM. d'Aramon et du Tillet, ses amis, partirent avec lui. L'incursion que l'armée française commandée par M. de Custine faisait alors en Allemagne les obligea de remonter jusqu'au delà de Cassel et de se diriger ensuite sur Dusseldorf. Aix-la-Chapelle était en ce moment au pouvoir des troupes révolutionnaires. A Dusseldorf, mon père se rencontra avec beaucoup de ses

connaissances parties de Paris après lui, et avec la masse des émigrés refoulés de toutes parts par la marche envahissante des armées françaises. Les petites villes d'Allemagne en étaient encombrées. C'était des officiers de tout grade sortis de leurs corps, des gentilshommes abandonnant leurs terres, des courtisans chassés de la cour, et, mêlées à eux, nombre de femmes qui venaient rejoindre leurs maris. L'aspect chaque jour plus sombre de l'avenir ne suffisait pas à mettre un peu de gravité parmi ces exilés. Isolé, chacun se sentait à peu près ruiné, éloigné pour longtemps de son pays, et tremblait pour les parents restés en France; réunis, on s'exaltait les uns les autres et l'on mettait en commun ses espérances. Ceux que leur âge aurait dû rendre plus expérimentés faisaient parade de leur insouciance et donnaient le signal des plaisirs. Les dangers et les accidents de la fuite, le pêle-mêle dans les auberges, les privations, les embarras de tout genre qu'il fallait supporter pour la première fois, devenaient matière à mille joyeuses plaisanteries. Les femmes les plus jeunes et les plus élé-

gantes paraissaient s'arranger le mieux de cette vie errante. J'ai entendu souvent mon père parler du ton leste, des manières dégagées que la plupart de ces dames avaient empruntés aux hommes parmi lesquels il leur fallait vivre. La conduite de quelques-unes d'elles était d'ailleurs en parfait rapport avec leur langage, quoique, depuis, il n'y ait guère paru. Mon père en savait de bonnes histoires. S'il les eût racontées, il aurait pu les commencer presque toutes comme Brantôme celle des femmes de son siècle. *J'ai connu une très grande, très belle femme et très vertueuse dame, laquelle*, etc...

Mon père espéra, un instant, pouvoir rentrer en France, mais les événements prirent une tournure qui rendait toute chance de retour impossible. Le général Dumouriez venait d'abandonner l'armée française avec 1200 de ses guides sortis, pour la plupart, des troupes de cavalerie légère. On en forma un régiment sous le nom de Hulans, dont le commandement fut donné au fils du marquis de Bouillé, et quatre régiments de hussards qui furent mis sous les ordres du duc de

Choiseul, du prince Louis de Rohan, du prince de Salm et du baron de Hompesch. On les appelait des régiments français à la solde anglaise. Mon père commanda une compagnie des hussards de Salm; ces troupes furent immédiatement employées à défendre la Hollande contre l'armée de Pichegru. On a beaucoup parlé de l'animosité qui régnait entre les soldats révolutionnaires et les corps d'émigrés; voici un fait qui contredirait cette assertion. Les régiments dont je viens de parler étaient en face du principal corps d'armée dirigé par Pichegru; mon père était aux avant-postes avec son ami M. du Tillet; ils commandaient tous d'eux la grand'garde. Un matin, ils virent une forte colonne se diriger de leur côté. Bientôt un officier se détacha de la colonne et vint au-devant d'eux: c'était M. d'Aumont, depuis général, alors attaché à l'état-major du général Pichegru. Il venait dire, de la part du général républicain, que, ayant eu ordre de la Convention de fusiller tous les prisonniers français, il préférait les renvoyer sans rançon. Au moment où arrivèrent les prisonniers, escortés par des hus-

sards et des chasseurs, la nouvelle de la mission de M. d'Aumont s'était répandue dans le camp. De part et d'autre, les cavaliers descendirent de cheval; on se fit politesse, on regarda curieusement les armes et les uniformes les uns des autres. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on s'était attablé et qu'on trinquait ensemble en chantant ce refrain du temps : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » Quand M. d'Aumont repartit, plusieurs de ses gens ne répondirent pas à l'appel; ils s'étaient faufilés et cachés dans les tentes des émigrés. M. d'Aumont ne fit pas semblant de s'en apercevoir. En revanche, quelques hommes manquèrent le soir au camp des émigrés; chacun était allé rejoindre le drapeau de ses vraies affections.

S'il n'y avait pas beaucoup d'élan parmi les soldats de l'armée des émigrés, au moins les officiers étaient-ils un peu au fait de leur métier. Il s'en fallait qu'il en fût de même des officiers de l'armée anglaise, qui faisaient alors leurs premières armes sur le continent. Ils étaient, comme instruction, très inférieurs aux officiers émigrés

qui n'en savaient pas eux-mêmes beaucoup. L'issue de la campagne l'a fait assez connaître, mais mon père eut tout d'abord occasion de s'en apercevoir. On entremêlait habituellement les compagnies des différents corps, mettant une compagnie anglaise à côté d'une compagnie d'émigrés français, soit pour leur donner plus d'émulation, soit pour les faire observer les uns par les autres. Un jour, mon père occupait sur les derrières de l'armée une position ouverte de tous côtés; il était fort sur l'éveil; car déjà venait de commencer cette retraite désastreuse qui n'a fini que sur les bords de la mer, lorsqu'il fut visité par l'officier anglais d'un grade supérieur au sien car il était major, qui commandait le poste voisin; il venait prier mon père de jeter un coup d'œil sur la manière dont il avait placé ses troupes. A première vue, mon père s'aperçut combien son camarade anglais ignorait les premiers éléments du métier. Comme il parlait assez bien anglais, il se risqua à lui adresser quelques observations; elles furent accueillies avec déférence. La confiance s'établissant par degrés, l'officier anglais

lui raconta qu'il ne faisait que d'arriver à l'armée, muni d'une commission qu'il avait acheté à Londres. Il demanda en grâce à mon père de vouloir bien disposer de tous ses hommes et de les commander, en cas d'alerte, comme les siens propres. Mon père s'en défendit à cause de l'infériorité de son grade, mais le colonel du régiment anglais intervint sur l'entrefaite, et dit à mon père : « Monsieur le major est un peu novice; il est sous mes ordres et je le mets sous les vôtres. » Le major fut ravi de cet arrangement. Quoi qu'il en fût, soit que les dispositions de mon père ne fussent pas parfaites, soit que son major les ait mal exécutées, ou pour toute autre cause, la position fut enlevée pendant la nuit, et mon père, qui occupait un moulin qu'il avait garnisonné de son mieux, en fut délogé assez brusquement, non sans quelques risques personnels. Si l'affaire avait eu lieu de jour, mon père aurait pu, dès lors, reconnaître celui qui venait ainsi prendre possession de son gîte. Il l'a su depuis, et voici comment; j'étais présent.

Nous avions un vieux serviteur pensionné de

l'État. Cet homme excellent, nommé Paré, parti de son village en 89 comme soldat, devenu officier, lieutenant, puis capitaine, était revenu, en 1815, épouser la fille de notre concierge du château de Plaisance, et, quittant son uniforme et ses épaulettes, n'avait pas hésité à reprendre, chez nous, sa bêche de jardinier. Quand mes parents vendirent le château de Plaisance pour acheter l'hôtel de la rue Saint-Dominique, il demanda à nous suivre à Paris; sa femme tenait la porte, il prenait soin du jardin. Un jour, un cheval de mon père tomba boiteux; c'était un clou qui lui était entré dans le pied. On eut assez de peine à l'ôter. Tous les gens de la maison s'y employèrent, et le jardinier plus qu'un autre. L'opération finie : « J'ai vu, dit-il à mon père, dans la Hollande, non pas un cheval, mais cinquante chevaux tomber ainsi boiteux à la fois; mais ce n'était pas par accident, c'était bien ruse de guerre. — Vous avez donc fait la guerre en Hollande ? En quelle année ? — Oui, monsieur le comte, en 93 et 94, et je me souviens parfaitement qu'une fois, marchant de nuit avec ma compagnie de fantassins et un détachement

de cavalerie, pour tourner une position, nous fûmes bien étonnés de voir tous les chevaux se mettre à boiter à la fois. C'étaient des clous à trois pointes dont les chemins étaient semés. Bêtes et gens, nous en fûmes fort embarrassés. Après tout, nous n'en prîmes pas moins le moulin ! — Le moulin ! Quel moulin ? Comment l'appeliez-vous ? — Ah ! je n'en sais rien; c'était un petit moulin hollandais, comme il y en a tant du côté de Berg-op-Zoom. C'étaient des hussards qui le défendaient, il n'y sont pas restés longtemps, car nous étions en force; mais ces diables de clous... — Ces clous, c'était moi qui les avais fait semer sur les chemins, s'écria mon père en riant; ces hussards, c'est moi qui les commandais. Je m'étais arrangé pour passer ma nuit dans le moulin, car il faisait très froid. — Ma foi, monsieur le comte, c'est moi qui y ai couché. — Alors vous avez dû y trouver une poule à la broche, que je m'étais procurée à grand'peine et que j'étais en train de faire rôtir pour mon souper. — C'est, ma foi, vrai ! mes hommes et moi, nous l'avons mangée. » Rien n'a jamais tant diverti mon père.

Il se plaisait à raconter cette anecdote, singulier échantillon de nos guerres civiles; il faisait effort pour la faire redire par notre jardinier, mais ce brave homme était un peu embarrassé de son ancienne victoire; il n'en parlait jamais qu'à son corps défendant.

Après l'invasion de la Hollande par l'armée de Pichegru, et la dissolution du corps auquel il appartenait, mon père se rendit en Angleterre, où sa mère, comme fille du marquis de Guerchy, naguère ambassadeur à Londres, avait gardé quelques relations. Beaucoup de Français s'y étaient déjà réfugiés, entre autres, les Harcourt. La branche anglaise de ce nom, alors représentée par lord et lady Harcourt, avait fait un excellent accueil à la famille des Harcourt français, les traitant avec grande considération, les faisant passer partout les premiers, comme étant les aînés de la famille. Ils avaient acheté pour eux une petite maison à Staines près de Windsor, et les y avaient établis. Mon père occupa d'abord un appartement dans cette maison; il loua plus tard un logement à peu de distance avec M. d'Aramon.

Le vieux duc d'Harcourt, de la branche française, était alors en correspondance réglée avec Louis XVIII, qui portait le titre de Régent. Il était une espèce d'ambassadeur secret de ce prince près du cabinet anglais ; il fit de mon père son secrétaire d'ambassade. Les matinées se passaient à déchiffrer les lettres qui venaient des agents du prince à l'étranger, et à correspondre avec eux. Le reste du temps, mon père l'employait à se perfectionner dans l'anglais, à visiter les Français qui s'étaient groupés autour de Staines; les Harcourt, les Beauvau, les Vérac, les Fitz-James et les Mortemart formaient le fond de cette société. Toutes les personnes que je viens de nommer étaient, dans les premiers temps, réduites à une extrême pénurie; elles la supportaient avec beaucoup de résignation et de bonne grâce, les femmes surtout. Chacun tâchait de tirer parti de ses petits talents. Les hommes qui savaient quelque chose (c'était le petit nombre) donnaient des leçons; les femmes vendaient les ouvrages de leurs mains, car il était de mode, à Londres, de payer fort cher les mille colifichets que faisaient, en se jouant,

ces nobles exilées. Malgré toute cette gêne, on se voyait beaucoup entre soi; on employait mille moyens ingénieux pour continuer, dans la misère où l'on était tombé, la même vie de distractions à laquelle on avait été habitué. Les ménages les plus aisés prenaient des convives en pension. On donnait des dîners où chacun devait apporter son plat; on convenait d'aller le soir prendre le thé alternativement les uns chez les autres. Dans certains cercles, il était entendu que chacun devait fournir son sucre; c'était une galanterie qu'on faisait à la maîtresse de la maison, de tirer une bougie de sa poche et de la poser allumée sur la cheminée. Il y avait à tout cela un peu d'affectation, mais aussi quelque sérieux. Ce qui était parfaitement vrai, c'était le besoin de vivre en commun, de se soutenir les uns les autres, de parler ensemble de cette redoutable Révolution qu'on avait d'abord si fort dédaignée, et des dangers qu'elle faisait alors courir à des êtres bien chers dont on ne recevait plus de nouvelles.

En 1795, mon père s'embarqua à l'île de Wight, par ordre du duc d'Harcourt, sur un des

bâtiments de l'escadre anglaise que commandait l'amiral Warren ; — l'amiral devait aller croiser sur les côtes de France et tâcher de se mettre en rapport avec les insurgés de l'ouest et du nord de la France. Mon père était chargé de rendre compte au duc d'Harcourt des opérations de l'amiral. On s'approcha autant qu'on put du rivage ; aucun des signaux sur lesquels on avait compté ne se fit apercevoir. L'amiral envoya quelques hommes à terre avec des drapeaux blancs, qui pouvaient passer à volonté pour des signaux de parlementaires, ou pour des emblèmes de contre-révolution. Les populations devant lesquelles on les agitait regardaient de loin et s'enfuyaient quand on faisait mine d'approcher. Les douaniers répondaient seuls en tirant quelques coups de fusil à distance. Il était évident que le but de l'expédition ne pouvait être atteint. L'escadre anglaise rentra à Southampton; c'était un dernier espoir déçu. La Vendée, qui avait un instant tenu tête aux armées républicaines, avait succombé sous le nombre, et payait alors, par les derniers désastres, l'héroïque et inutile effort qu'elle avait

tenté. Mon père, de retour à Staines, s'y arrangea une vie paisible et occupée. Son éducation littéraire avait été assez incomplète; il la refit tout entière et reprit l'étude du latin qu'il n'avait pas poussée bien avant. Il se mit à lire avec un plaisir inattendu tous les auteurs classiques. Un latiniste était chose rare dans la société de Staines; la duchesse de Mortemart, avec laquelle mon père était particulièrement lié, le pria de faire part de son beau savoir à ses fils, pour lesquels elle ne pouvait payer un précepteur. Il y avait là d'autres enfants à peu près du même âge; les fils du prince de Beauvau, et celui de son ami M. d'Aramon. Mon père devint plus ou moins leur maître d'études. Tous ont conservé de ses leçons et de ses bontés pour eux un excellent souvenir.

Mon père, lorsqu'il avait reçu un peu d'argent de ses parents, allait parfois passer une partie de la saison à Londres. Il y fréquentait les salons de la meilleure société anglaise, toujours très empressée à faire bon accueil aux émigrés. C'était la mode. Il y avait à la fois de la sympathie pour la cause, une compassion véritable pour ces victimes

de la démagogie révolutionnaire, parfois aussi un peu d'ostentation dans la façon dont s'exerçait cette large hospitalité. Lord Bridgewater fut au nombre de ceux qui se signalèrent par leur munificence, non moins que par l'originalité de ses procédés. Les membres du clergé français, particulièrement ceux qui appartenaient aux ordres monastiques, étaient assurés de trouver dans sa splendide résidence de campagne un refuge toujours prêt. Il avait élevé pour eux sur les pelouses de son parc, faisant perspective pour les fenêtres de son château, de jolies chapelles et des habitations élégantes rappelant le style des couvents de France. Capucins, chartreux, bénédictins, camaldules aux longues robes blanches, franciscains aux pieds déchaussés y étaient hébergés à ses frais. Il y avait toutefois une condition mise à cette hospitalité, condition bien facile à remplir : quand lord Bridgewater avait du monde au château, le son de la cloche avertissait, à l'heure des repas, tous ces religieux qu'ils devaient sortir de chez eux pour se promener sur les gazons leur bréviaire à la main, et chacun dans le costume

de son ordre. Ils faisaient ainsi point de vue dans le paysage, et lord Bridgewater ne manquait pas de faire remarquer que cela était bien plus pittoresque que des troupeaux de moutons ou de daims.

A Londres, un comité anglais avait établi à ses frais un restaurant uniquement destiné aux émigrés français, et qui leur fournissait, à des prix fabuleusement réduits, une nourriture simple, mais propre et suffisante. La cuisine était à la française. Chefs, marmitons et garçons, tout le personnel de l'établissement était recruté parmi la colonie des émigrés. Mon père m'a raconté qu'un membre de la famille de La Rochefoucauld avait été réduit à y revêtir le tablier de service et à s'armer d'une serviette pour porter les plats aux clients. Des scènes étranges se passaient souvent dans ce lieu de commun rendez-vous, où les querelles n'étaient pas rares, où plus d'un nouveau débarqué venait faire étalage de ses travers particuliers ou des ridicules de sa province. Les Gascons foisonnaient à Londres. Ils faisaient la joie de leurs compagnons d'infortune,

qui ne se gênaient pas pour en faire mille plaisanteries. Une caricature, due au crayon d'un émigré et qui fit beaucoup rire à cette époque, représentait un Gascon pataugeant dans les boues de la Hollande, accablé sous le poids de son bagage et traînant une longue rapière. L'exergue portait : « Jé mé souis émigré pour rémettre le roi sur son trone, é jé l'y rémettrai! ma, qu'il s'y tienne bien, car si jamais jé mé rémigre!... » Dans ce restaurant français, tandis qu'on apercevait dans quelques coins obscurs des gentilshommes encore bien mis, qui cherchaient à donner le change sur leur pauvreté, on en rencontrait d'autres qui, déguenillés à dessein, faisaient, au contraire, parade de leur misère. Mon père se rappelait y avoir vu entrer un jour deux beaux jeunes hommes qu'un restant d'uniforme faisait aisément reconnaître pour d'anciens gardes du corps. Après avoir un peu bousculé tout le monde pour s'installer à la table la plus en évidence, l'un d'eux se mit à crier d'une voix de stentor au garçon qui était à l'autre bout de la salle : « Garçon! combien la portion de

haricots? — Deux sous, Monsieur. » Puis, après une inspection prolongée de la carte des prix, et, d'une voix plus retentissante encore : « Garçon! apportez-nous une demi-portion. »

Les Anglais, ceux surtout qui n'avaient jamais mis les pieds sur le continent, et c'était alors la très grande majorité, avaient peine à rien comprendre aux façons d'agir et à la tournure d'esprit de ces hôtes qui étaient venus, en si grand nombre, chercher un asile de l'autre côté de la Manche. Le caractère français avec ses disparates demeurait pour eux une énigme indéchiffrable. Ils rendaient justice au courage avec lequel les émigrés supportaient l'exil et ses cruelles souffrances. Ce qui les étonnait prodigieusement, c'était la parfaite insouciance, la véritable bonne humeur, souvent la gaieté avec laquelle quelques-uns d'entre eux, tombés de si haut, réduits si bas, prenaient eux-mêmes leurs terribles épreuves. La vérité est que, Dieu aidant, par suite de l'élasticité propre à la race gauloise, et grâce à la surexcitation que la lutte contre l'adversité provoque chez les natures heureusement douées, beaucoup de ces infortunés

sur le sort desquels la société anglaise était disposée à s'apitoyer avec une gravité solennelle lui donnaient, au contraire, l'exemple du franc rire et des joyeux propos. Les rôles étaient intervertis; c'étaient nos compatriotes qui guérissaient leurs consolateurs de la tristesse et du *spleen*. Mon père m'a raconté qu'un jour, les habitants d'une ville anglaise, voisine du littoral, furent avertis que la tempête venait de faire échouer à la côte un navire portant des émigrés français. Les douaniers et les agents du service sanitaire n'avaient pas cru pouvoir leur permettre de gagner la ville avant l'accomplissement des formalités en usage. Ils étaient donc restés tout trempés de pluie et d'eau de mer, sans abri, sur la plage. A cette nouvelle, grande émotion dans la petite ville; on organise une quête dans toutes les maisons; on rassemble à la hâte des vivres et des vêtements; puis hommes et femmes accourent les mains pleines sur le lieu du désastre, persuadés qu'ils vont assister au plus lamentable spectacle. Cependant un peu de temps s'était écoulé, juste assez pour que le soleil succédât à l'orage. La scène qui attendait les premiers

arrivés n'était pas tout à fait celle qu'ils avaient imaginée. Afin de s'aider à prendre patience et pour se réchauffer un peu, nos compatriotes, après avoir déposé en tas leurs habits mouillés que gardaient les dames, se livraient avec ardeur, en manches de chemise et comme de véritables écoliers, à une joyeuse partie de barres. Les Anglais n'en pouvaient croire leurs yeux.

Mon père, qui, avec beaucoup de sérieux dans le caractère, était doué d'une intarissable bonne humeur, plaisantait volontiers sur les économies de toute sorte, sur les mille sacrifices qu'il lui avait fallu s'imposer, sur les adroites inventions auxquelles il avait dû recourir pour vivre, pendant quelques semaines seulement, sur un pied convenable, dans la haute société anglaise, où sa naissance et son amabilité le faisaient non seulement admettre, mais rechercher. Il se vantait d'avoir déployé des ressources d'esprit infinies pour renouveler un peu l'aspect d'un habit qui menaçait de n'être plus à la dernière mode. Il disait avoir fait preuve d'une adresse particulière pour pincer le pavé sur les trottoirs en culottes courtes, en

bas de soie et en souliers vernis, afin de courir, le soir, sans se crotter, d'un raout à un autre. Quand il trouvait que mes dépenses de jeune homme montaient un peu trop haut, il me disait parfois en riant : « J'aurais bien voulu voir comment tu t'y serais pris pour mener la vie élégante, comme j'ai fait à Londres pendant l'émigration, sans avoir dans ma poche le dixième de la pension que je te donne. »

Ici, je perds un peu la trace de mon père ; je sais seulement qu'entre 1797 et 1800, ayant enfin eu de bonnes nouvelles de sa famille et curieux de visiter l'Angleterre, il alla avec ses amis MM. de Vérac, d'Aramon et de Ftiz-James, faire un voyage en Écosse. Ce voyage se fit dans un petit *gig* à quatre roues. Le cheval appartenait à M. d'Aramon et la voiture à M. de Ftiz-James. L'équipage n'avait pas trop mauvaise tournure. Ces messieurs étaient convenus qu'au besoin ils panseraient eux-mêmes le cheval et feraient tour à tour, s'il le fallait, le métier de domestique. Il était de plus arrêté qu'on le prendrait de très haut avec celui qui se trouverait faire occasionnellement le service

des autres et sa consigne était de faire alors le mystérieux sur la condition de ses maîtres. De là mille incidents qui divertirent beaucoup les jeunes voyageurs. Un jour, mon père et M. de Fitz-James, après avoir visité la ville d'Oxford et le parc de Blenheim, envoyèrent M. d'Aramon, dont c'était le tour de jouer les valets, demander pour ses maîtres la permission de visiter l'intérieur du château. A peine introduits, ces messieurs furent rejoints par une dame que le majordome leur dit avoir été autorisée à visiter comme eux les appartements. C'était la duchesse de Marlborough, curieuse de voir par elle-même quel effet les magnificences de son habitation allaient produire sur de pauvres émigrés. Le duc de Fitz-James et mon père la reconnurent parfaitement pour l'avoir maintes fois rencontrée dans les salons de Londres, mais ils se gardèrent bien d'en rien laisser voir. Afin de mieux les dérouter, la duchesse affectait de tout critiquer, de trouver les ameublements de mauvais goût et les tableaux médiocres. M. de Fitz-James et mon père évitaient de répondre; ils admiraient à qui mieux mieux tout ce que la du-

chesse se plaisait à dénigrer. Quand la visite fut terminée : « Quoi ! vraiment, dit leur compagne, vous allez vous en aller en trouvant tout cela beau et sans vous soucier de voir la maîtresse de céans et sans vous inquiéter de savoir si elle est jolie et comment elle est faite ! — Milady, répondit mon père en riant, la demeure est très belle, et la maîtresse digne de la demeure. C'est même un lieu enchanté, car la fée qui le possède s'amuse parfois à s'y montrer sous la forme d'une simple visiteuse. Cependant nous qui sommes aussi des génies déguisés, nous savons parfaitement que les honneurs de Blenheim nous ont été faits par la duchesse de Marlborough. »

Au retour de ce voyage de mon père en Écosse, la tourmente révolutionnaire avait pris fin. Quelques-uns de ses compagnons d'exil étaient parvenus, grâce à la connivence tacite du premier Consul, à se faire rayer de la liste des émigrés ; mon père se sentit dévoré du désir de rentrer en France et de revoir sa famille. Il se rendit à Hambourg, puis en Hollande, qui lui avait été désignée comme la voie de retour la plus facile.

Arrivé à Hambourg au commencement de 1800, il y trouva des lettres de mon grand-père, qui lui indiquait les moyens de se procurer les papiers nécessaires pour passer la frontière française.

Mon père rentra en France avec un laissez-passer qui lui fut donné par M. d'Argout, alors commissaire du gouvernement français à Anvers. Il y était désigné sous le nom de *Louis Hansen*, négociant, domicilié à Altona. M. d'Argout, qui délivrait le passeport, le bourgeois d'Altona, qui le signait comme répondant de mon père, savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur son compte; ils firent semblant de ne pas s'en douter. D'Anvers à Paris, mon père ne cessa de tout regarder sur la route avec la plus avide curiosité; il ne pouvait en croire ses yeux, tant il voyait d'ordre, de sécurité et de prospérité déjà renaissante dans cette France, que, d'après la version des journaux anglais, il s'attendait à retrouver en proie à d'affreux désordres et aux plus vives souffrances. Son étonnement était visiblement partagé par un monsieur assis à côté de lui, dans la voiture publique, officier suédois, suivant son passeport,

mais que, à son accent et à sa tournure, il était impossible de ne pas reconnaître pour un Français. Telle était cependant l'appréhension extrême des émigrés qui mettaient à nouveau le pied sur le sol de la patrie, et la méfiance réciproque, fruit de leurs longs malheurs, que mon père et son compagnon de voyage n'eurent garde d'échanger entre eux un seul mot, un seul regard d'intelligence, quoiqu'ils se fussent bien devinés l'un l'autre. Malgré la connivence évidente de tout le monde, et les allusions bienveillantes qui leur étaient sans cesse adressées, ils se crurent obligés de jouer leurs personnages jusques à Paris dans la cour des messageries. Mon père n'y était pas plus tôt descendu qu'un homme âgé l'aborda, en lui demandant s'il ne venait pas de Hambourg. Cette question effraya mon père; il crut avoir affaire à un espion et s'en débarrassa comme il put. Un instant après, la même personne lui disait à l'oreille : « N'êtes-vous pas monsieur Louis? » Nouvelle frayeur de mon père. « Eh Monsieur! je suis Lelièvre; voici quinze jours que je viens tous les jours à la voiture par ordre de monsieur

votre père. — Ah ! mon cher Lelièvre, c'est bien moi ; mais ne parlez pas si haut ; où allez-vous me mener ? — Chez vos parents. — Où sont-ils, mon cher Lelièvre ? — Toujours rue Saint-Dominique. Monsieur votre père n'a jamais quitté son hôtel depuis qu'il est sorti de prison. » Mon père n'en revenait pas ; il embrassait le vieux serviteur de la famille, lui faisait mille questions et pleurait de joie. Pendant qu'un commissionnaire allait chercher une voiture de place qu'on ne pouvait trouver : « Prenez la mienne, lui dit de l'air le plus triste son inconnu de la diligence, prenez la mienne ; vous paraissez avoir des raisons d'être pressé ; moi, je ne le suis pas. » Mon père sauta dans la voiture sans prendre le temps de remercier.

Le bonheur qu'éprouva mon père, en se retrouvant au milieu des siens, tous sains et saufs, rentrés dans leurs biens, établis à Paris et à la campagne à peu près sur le même pied qu'avant la Révolution, ne saurait se décrire ; c'était un enivrement. Il accablait sa famille de questions et ne se lassait pas d'entendre raconter les détails de ce

qui s'était passé durant cette longue séparation; il dut recommencer plusieurs fois lui-même le récit de ses aventures. Ses parents se montraient surtout curieux de la santé des princes français, de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils comptaient faire, de leurs chances de retour. Mon père les surprenait fort quand il assurait que les plus chauds partisans de la cause royaliste n'aspiraient plus guère qu'à rentrer en France. Les personnes au milieu desquelles il se retrouvait jugeaient plus sévèrement que lui le gouvernement du jour. Témoin de l'ordre merveilleux qui régnait alors à Paris, il était plus frappé du bien que le Consulat avait su accomplir en si peu de temps, qu'effarouché des vestiges encore restés debout du régime révolutionnaire. Il se sentait de la reconnaissance et du bon vouloir pour les hommes qui lui avaient rouvert les portes de la patrie.

Mon père avait connu dans le monde de Londres mademoiselle de la Blache, fille du comte de la Blache, député de la noblesse du Dauphiné à l'Assemblée constituante. Mademoiselle de la Blache, fiancée pendant l'émigration à M. de

Sombreuil, qui périt d'une façon si tragique à la malheureuse affaire de Quiberon, était rentrée à Paris pour recueillir l'héritage de son père ; elle y était alors retenue par des affaires qu'elle ne pouvait terminer. Le choix de mon père ne fut ni suggéré par sa famille ni déterminé par des considérations de fortune. Il contracta après un an d'attente, à trente et un ans, l'union qui fut l'intérêt principal de sa vie et assura le bonheur du reste de ses jours. Mes parents n'habitèrent pas à l'hôtel d'Haussonville; ils s'établirent dans une maison rue de la Ville-l'Évêque, n° 1, à Paris. Ils passaient une partie de la belle saison au château de Plaisance, sur les bords de la Marne. Cette habitation faisait partie de la succession de M. Paris-Duverney, dévolue au comte de la Blache, son neveu, et qui fut, en 1775, l'occasion du procès soutenu par Beaumarchais d'abord contre mon grand-père le comte de la Blache, puis contre le juge Goëzman. A Paris comme à la campagne, mes parents recevaient habituellement chez eux la meilleure compagnie du temps; on jouait souvent la comédie, à Plaisance, et les

représentations de cette troupe d'amateurs avaient quelque succès.

Après son mariage avec Marie-Louise, quand l'empereur songea à se former une cour nouvelle qui ne différât pas trop de l'ancienne, mon père se trouva par son nom et par sa position assez naturellement désigné. Un matin, il apprit qu'il venait d'être nommé chambellan avec un certain nombre d'autres personnes appartenant aux plus grandes familles du faubourg Saint-Germain. L'émotion était très grande. Jamais coup d'État ne les avait touchés d'aussi près. Que résoudre? Accepter ou refuser? Accepter, c'était rompre avec son parti, risquer de se brouiller avec un monde à l'esprit caustique et d'humeur peu tolérante. Affronter la mauvaise humeur de l'empereur, pas moyen d'y songer. Combien de secrets conciliabules furent tenus pour décider cette embarrassante question. Mon père ne consulta personne. Sa femme lui avait demandé d'agir comme bon lui semblerait, prête à accepter les conséquences de cette détermination. Mon père avait peu de goût pour les fonctions qu'on lui

jetait à la tête. Il demanda, mais en vain, qu'on lui donnât un grade dans l'armée; il était évident qu'on tenait moins à l'avantage politique d'attacher au régime nouveau une certaine classe de la société qu'au plaisir assez frivole de se composer un entourage aristocratique; on voulait surtout faire reparaître les anciens noms à la nouvelle cour. Quoi qu'il en fût, mon père, en acceptant, entendit prendre une détermination sérieuse et sincère; il dédaigna de se représenter comme contraint et forcé. Il regardait comme au-dessous de lui de dénigrer, dans le particulier, le souverain qu'il allait servir en public, et de faire secrètement opposition au régime auquel il venait de se rallier.

Les chambellans furent présentés en masse à l'empereur. Après la présentation, le grand maréchal du palais, Duroc, lui demanda quelles personnes il désignait pour commencer le service de semaine : « Cela m'est égal, dit l'empereur. — Mais enfin? — Eh bien, prenez le *blanc* et le *crépu*. » Le crépu c'était M. le comte de Labriffe; le blanc, c'était mon père, qui, très

blond dans son enfance, avait passé en peu d'années du blond au gris, du gris au blanc et n'en avait pas moins conservé une grande jeunesse de visage et de tournure. Ce contraste le faisait remarquer au premier abord. Au moment où il venait de faire cette fournée de chambellans, l'empereur voulut ajouter, au plaisir de créer une nouvelle noblesse, le ragoût plus délicat d'accorder aussi des titres aux personnes de l'ancien régime. Comme il fallait, d'ailleurs, que toute grandeur émanât de lui seul, et qu'aucune distinction ne devait jamais remonter plus loin que son règne, il s'appliqua à bouleverser, là comme partout, les habitudes reçues. C'est ainsi que nombre de gens qui portaient le titre de comte ou de marquis avant la Révolution furent créés barons. M. de Montmorency, dont la femme était dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise, et qui aurait aimé à demeurer le premier baron chrétien, fut fait comte. Ce fut le titre que l'empereur donna à M. de Labriffe et à mon père. Ils l'avaient porté dans leur jeunesse et plusieurs se trouvèrent exceptionnellement dans le même cas.

Au faubourg Saint-Germain, on les appelait *les comtes refaits*.

Les fonctions de chambellan mirent naturellement mon père en rapport avec tous les personnages considérables de l'Empire. C'était pour lui une société toute nouvelle. Il s'y créa rapidement des relations qui lui ont laissé de bons souvenirs, quoiqu'il les ait négligées depuis comme toutes les autres, par sauvagerie et par ennui du monde. Ses fonctions nouvelles étaient assez astreignantes quand l'empereur était à Paris. Le chambellan de service couchait habituellement aux Tuileries, afin de se trouver le matin de bonne heure, au moment des audiences, dans le salon qui précédait la pièce où recevait l'empereur. Combien de généraux fameux, combien de ministres, de grands princes étrangers et de petits souverains, mon père n'a-t-il pas vus attendre patiemment, dans cette sorte d'antichambre, le moment où ils pourraient être introduits dans le cabinet de l'empereur. Par oisiveté, par passe-temps, pour se distraire de leurs ardentes préoccupations, la plupart de ces personnages enta-

le parfait modèle du bonheur domestique? » Et le maréchal n'était pas seulement ému, il pleurait à chaudes larmes. Le spectacle de la grandeur heureuse a toujours eu le privilège d'attendrir le cœur des hommes.

Les jours où l'empereur se rendait au conseil d'État, le chambellan de service l'accompagnait toujours, non sans avoir reçu des valets de la chambre trois ou quatre tabatières de rechange; car, si les séances étaient intéressantes, si l'empereur se mettait à discuter, il faisait une consommation ou plutôt un gaspillage incroyable de tabac. Mon père a assisté à plusieurs belles discussions. Il n'y régnait pas toute la liberté qu'on a bien voulu dire; mais enfin la contradiction se faisait jour, dans les commencements surtout, et sur les sujets qui ne touchaient que de loin à la politique. Quand la discussion languissait, quand l'empereur avait envie de la ranimer, il adressait quelques provocations transparentes, quelquefois des apostrophes, ou sérieuses ou plaisantes, aux membres éminents du conseil, à ceux qui se portaient volontiers ses contradicteurs. On sentait

que le maître était de belle humeur et en train de discourir; les langues se déliaient aussitôt.

L'empereur avait successivement repris tous les usages et les divertissements de l'ancienne cour. Dans ces occasions, il aimait à être entouré de ses chambellans et des personnes de sa maison. Il affectait de causer de préférence avec eux. La chasse à courre redevint, comme autrefois, un des plaisirs les plus à la mode. La première fois qu'on essaya une meute nouvellement montée pour le cerf, mon père fut invité quoiqu'il ne fût pas de service. C'était à Fontainebleau. Il y eut quelque temps de perdu au début; le cerf détourné avait vidé l'enceinte, les chiens le rapprochaient lentement. Pendant ce temps, l'empereur mit pied à terre, et, la bride de son cheval à la main, commença à parler chasse. Mon père, grand amateur, lui expliqua par le menu comment on s'y prenait pour faire le bois et toutes les rubriques de la chasse à courre. Le cerf lancé, on partit. Quelques heures après, les chiens tombèrent en défaut; nouvelle halte de l'empereur et de sa suite, nouvelle conversation : « Maréchal, dit l'empereur à

Berthier, qui était son grand veneur, je parie que vous ne comprenez rien à ce qui se passe. Vous croyez peut-être que ces gens qui courent à cheval en donnant du cor avec ces chiens qui les suivent ne savent ce qu'ils font, et que, si nous relançons notre cerf, comme je l'espère bien, ce sera un hasard? pas du tout! c'est très savant la chasse à courre, presque aussi savant que la guerre. » Et, là-dessus, il répéta, d'une façon très exacte et très animée, tout ce qu'il venait d'apprendre l'instant d'auparavant. Il lui échappa cependant quelques erreurs. Mon père les releva en riant. « Ah! monsieur d'Haussonville, vous êtes mon maître, mais pourquoi me trahissez-vous auprès du maréchal? Avouez cependant que j'ai bien retenu vos leçons. » Cela était vrai. Mon père fut depuis invité à toutes les chasses; l'empereur le questionnait sur le mérite de ses piqueurs et de ses chiens; mon père lui disait ce qu'il en pensait. « Dites donc cela à Berthier. » Mon père n'en faisait rien; mais le grand maréchal du palais Duroc, avec lequel il était lié, lui disait de temps en temps : « Vous devriez demander à l'empereur

de rétablir la grande louveterie. » Que cette idée vînt de Duroc ou de l'empereur lui-même, mon père fit semblant de ne pas comprendre. Nommé chambellan sans l'avoir souhaité, presque à son corps défendant, il ne se sentait pour le nouveau régime et pour son chef aucun sentiment incompatible avec les obligations de sa charge; mais il ne se souciait pas de recevoir, encore moins de solliciter, une de ces faveurs personnelles qui imposent la reconnaissance et le dévouement comme un devoir. Mon père avait, d'ailleurs, plutôt du goût pour l'empereur, qui l'avait évidemment distingué parmi ses chambellans; car il le faisait continuellement mettre de service hors de son tour et le traitait en toute occasion avec beaucoup d'affabilité. Les personnes qui approchaient l'empereur félicitaient mon père de cette constante bienveillance, qui n'était pas également accordée à tout le monde. Elles s'étonnaient, sinon de la familiarité, personne n'en a jamais eu avec lui, du moins de l'aisance avec laquelle mon père soutenait la conversation quand l'empereur l'entamait. Avec mon père, il la mettait invariablement

sur le faubourg Saint-Germain, dont mon père commandait en second une légion : « Qu'est-ce que diront de cela vos amis et les belles dames du faubourg? Elles me détestent bien, n'est-ce pas, sans en rien laisser voir... Comment telle chose se passait-elle dans l'ancienne cour? Tous ces vieux usages étaient fort sensés; ils avaient tous leurs raisons d'être; j'en ai déjà rétabli beaucoup, je n'en resterai pas là, etc. » Il y avait presque toujours un but facile à discerner dans les moindres paroles de l'empereur. Il passait d'un sujet à l'autre brusquement, sans transition. Il aimait qu'on le comprît vite, qu'on répondît tout droit à sa pensée. Mon père s'y appliquait, c'était sa seule flatterie. Il n'aurait tenu qu'à lui de croire qu'il avait du crédit; car plusieurs personnes dont il n'aurait jamais pensé qu'il pût être le protecteur, le prièrent d'intercéder pour elles. Une fois ou deux, parlant de gens qui touchaient de près à mon père, et qui avaient demandé des faveurs insignifiantes, l'empereur avait dit : « Cela fera plaisir à M. d'Haussonville, il faut le faire. » On avait rapporté ce propos à mon père; mais il était

persuadé que cette apparence de crédit tenait surtout à ce que l'empereur savait bien qu'il n'en prétendait faire aucun usage.

Mon père croyait au bon cœur de l'empereur ; il en donnait pour preuve ses attentions pour Marie-Louise, qui le redoutait un peu, mais qui semblait avoir pour lui une affection véritable. Il ne déplaisait pas à l'empereur qu'on s'en aperçût ; peut-être même y avait-il quelque affectation dans la familiarité conjugale et bourgeoise avec laquelle il traitait la fille des empereurs d'Allemagne. Il allait de temps en temps à la Malmaison voir encore Joséphine, un peu en cachette de la nouvelle impératrice, et comme par hasard. Il mettait grand soin à ne pas rester seul avec elle. En sortant, il recommandait aux personnes de sa suite de ne pas dire qu'il était allé à la Malmaison : « Cela ferait de la peine à ma femme. » Mon père a été témoin de quelques-unes de ces scènes de colère qui ont tant de fois épouvanté les Tuileries. Elles lui ont toutes paru parfaitement volontaires et combinées avec un art assez apparent, qui, d'ailleurs, n'en diminuait en rien

l'effet. L'empereur ne procédait pas toujours par l'emportement et l'éclat. Il avait plusieurs manières d'accabler ceux contre lesquels il méditait une pareille exécution. M. de Fontanes, qui, au temps du Consulat, lui avait adressé tant d'ingénieuses flatteries, devint un jour une de ses victimes. Voici comment et à quelle occasion :

L'Académie avait approuvé et autorisé la lecture en séance publique d'un discours de réception à l'Académie française de M. de Chateaubriand. L'empereur s'était fait lire dans son cabinet, par M. Daru, les épreuves de ce discours, qui éveillait fort, par avance, la curiosité publique. L'auteur du *Génie du christianisme*, succédant à Chénier, y parlait des événements de la Révolution, du jugement et de la condamnation de Louis XVI, d'une manière qui avait profondément irrité l'empereur. Il avait commencé par exhaler en termes fort amers sa mauvaise humeur contre les membres de l'Académie, qui avaient laissé passer de telles choses sans se douter seulement de leur danger. Il ne pouvait s'en taire avec les personnes de son entourage. Ce fut pendant plusieurs jours

l'objet de tous ses entretiens. Mon père a gardé un exact souvenir des paroles dont retentirent alors les Tuileries. « Comment! je me tue l'âme et le corps pour faire oublier à ce pays les divisions du passé; je l'ai guéri de la fièvre révolutionnaire en l'enivrant de gloire militaire; tous mes efforts tendent à faire vivre en paix sous mon sceptre l'ancienne et la nouvelle France. J'ai réuni autour de ma personne des hommes qui naguère se détestaient. Je fais vivre en bonne amitié dans ma cour, près de moi, les anciens émigrés, les membres du Comité du salut public et les régicides, car vous avez voté la mort de Louis XVI, vous, Cambacérès, quoique vous vous en défendiez, mais je sais bien ce qu'il en est... Et je permettrais, moi, que, pour arrondir ses périodes, un lettré vaniteux vienne compromettre les heureux résultats de ma politique. Les ingrats et les sots! Ils ne se rendent pas compte de ce qu'ils font; ils ne comprennent rien au rôle qui m'est échu. Les royalistes ont toujours leur Henri IV à la bouche. Henri IV, c'est moi! Ma situation est toute pareille à la sienne; je refais ce qu'il a fait,

et dans des temps plus difficiles, et mieux que lui peut-être, quoique ce fût un prince très habile. Il était placé entre les ligueurs et les protestants, comme je le suis entre les révolutionnaires et les gens de l'ancien régime. Quand il faisait quelque chose pour ses anciens coreligionnaires : « Voyez, » disaient les ligueurs, » il est resté huguenot. » S'il accordait quelque faveur à des catholiques : « Il a oublié ses vieux et vrais amis, » s'écriaient Duplessis Mornay et ses premiers compagnons d'armes. J'ai affaire à des difficultés toutes semblables. On se tait, ou l'on récrimine à huis-clos parce que je ne laisse pas parler si haut. Mais j'entends très bien ce qu'on n'ose pas dire ; je sais à quoi m'en tenir, et, si je ne leur faisais pas la loi, ces gens-là se dévoreraient entre eux; car les passions qui dorment au fond des cœurs sont de nos jours autrement vives qu'au temps du Vert Galant; et toutes ces belles dames qui font les renchéries et ne veulent point paraître à ma cour, si je lâchais les lions, elles en verraient de cruelles ! C'est moi qui les protège tous, et je me laisserais braver par un paladin qui ne comprend

seulement rien à l'œuvre que j'accomplis. Ah ! M. de Chateaubriand ne se plaît pas dans la France que je lui ai faite. Eh bien, qu'il aille vivre ailleurs !... »

Cependant ces sorties, dont l'écho n'allait pas assez loin, ne suffisaient pas à son dessein. Au dimanche suivant, quand l'empereur sortit de son cabinet pour se rendre à la messe, avec la famille impériale, son regard parut chercher quelqu'un parmi la foule de ceux qui attendaient pour le saluer au passage. Il se fixa bientôt sur M. de Fontanes que ce regard parut pétrifier, et qui, plus mort que vif, semblait vouloir entrer tout entier dans la muraille contre laquelle il cherchait à s'effacer. L'empereur s'avança doucement vers lui, avec ce dandinement d'une jambe sur l'autre qui lui était particulier. Tous les yeux étaient grands ouverts, toutes les oreilles tendues ; on pressentait la tempête. Arrivé devant M. de Fontanes, dont les genoux tremblaient, il s'arrêta, haussa par trois fois les épaules, aussi lentement et aussi haut qu'il les put lever : *Grands enfants ! Pauvre France !* dit-il à demi-voix ;

puis il reprit son chemin. Les personnes qui n'avaient pas perdu toute pitié s'empressèrent autour de M. de Fontanes, resté comme affaissé sous ces paroles. Pareilles scènes ne peuvent jamais être oubliées de ceux qui les supportent. Ceux qui se les permettent ont-ils plus tard le droit de crier à l'ingratitude ?

Mon père fut nommé, en 1811, candidat au Corps législatif pour l'arrondissement de Provins; il l'apprit par le journal. L'usage voulait qu'on fît des visites aux sénateurs, qui choisissaient, parmi les candidats, les députés définitifs; mon père l'ignorait et n'en fit pas. Les sénateurs crurent qu'il n'avait pas voulu, en sa qualité de chambellan, accomplir cette formalité; il ne fut pas choisi.

Mon père était de service auprès de l'empereur quand il partit pour la campagne de Russie. A son retour, dans les circonstances que chacun sait, mon père fut encore désigné. L'empereur qui avait toutes les espèces de mémoire, lui dit : « Mais vous étiez déjà de service quand je suis parti. » Et puis aussitôt, venant comme à l'ordi-

naire au faubourg Saint-Germain : « Ils croient avoir des raisons d'être contents dans votre faubourg; mais ils se trompent encore cette fois; je rétablirai mes affaires; j'en ai rétabli de plus difficiles. Au reste, c'est leur intérêt que je réussisse, qu'ils le sachent bien, et qu'ils se conduisent en conséquence. » Depuis ce retour de Russie, l'empereur, quoiqu'il affectât beaucoup de confiance, semblait avoir perdu toute tranquillité d'esprit. Il était agité et nerveux. Ses partisans, son entourage étaient évidemment inquiets. Mon père m'a raconté qu'à la séance d'ouverture des chambres législatives, l'empereur fit un léger faux pas en montant les marches du trône. Une des grand'croix qu'il portait sur sa poitrine tomba, et mon père la ramassa : « Pourquoi ne la remettez-vous pas à l'empereur? lui dit Rapp, qui était à côté de lui. — Ne faisons pas remarquer cela, répondit mon père: des superstitieux pourraient en tirer mauvais augure. — Vous avez raison, répondit Rapp, et plût à Dieu qu'ils n'aient pas raison. » C'était beaucoup dire de la part de Rapp.

Après les revers de la campagne de 1814, quand l'impératrice Marie-Louise, régente de l'Empire, quitta la capitale menacée, mon père l'accompagna. MM. de Cussy, de Seyssel étaient de ce voyage, ainsi que M. de Beausset, préfet du palais, qui s'attribue dans ses Mémoires un rôle principal qui ne fut pas tout à fait le sien. Cette retraite avait été désapprouvée par le public et par la maison entière de l'impératrice. Le départ eut lieu de Paris le 29 mars au soir; le 2 ou 3 avril, les princes Joseph, Louis et Jérôme, frères de l'empereur, étaient venus rejoindre, à Blois, ces tristes restes d'une cour déchue. Soit qu'ils eussent l'intention de se ménager une garantie du côté de l'Autriche en s'emparant de la personne de l'impératrice, soit qu'ils eussent songé à rejoindre, avec elle et son fils, l'armée française qui revenait d'Espagne et à tenter les dernières chances d'une guerre civile, ils employèrent tous les moyens, depuis la prière jusqu'à la menace, pour décider l'impératrice à passer de l'autre côté de la Loire. Elle résista tant qu'elle put; ils parlèrent alors de l'y contraindre par la force. De

plus en plus effrayée, Marie-Louise sortit précipitamment de sa chambre, et appela près d'elle M. de Beausset : « Monsieur, dit-elle tout effarée, les frères de l'empereur veulent me faire partir de Blois malgré moi; ils me menacent de me faire enlever ainsi que mon fils. Que dois-je faire? — Votre volonté, répondit M. de Beausset. — Mais obéira-t-on à ma volonté ou aux ordres des frères de l'empereur? Allez, je vous prie, vous assurer des dispositions de ma maison. » La première personne que M. de Beausset rencontra fut mon père. Il lui raconta ce qui se passait; mon père comprit en un instant la gravité du conflit et l'intérêt qu'il y avait à s'assurer de l'appui des officiers de la garde de l'impératrice contre la violence de ses beaux-frères. Sans consulter davantage, il descendit rapidement l'escalier au point de faire une chute assez rude, appela à grands cris les officiers de la garde qui se promenaient dans la cour; puis, les haranguant du haut des dernières marches : « On veut, s'écria-t-il, contraindre l'impératrice à passer la Loire; elle me charge de vous demander si vous la laisserez violenter

par les membres du conseil de régence. La femme et le fils de notre souverain attendront-ils ici, entourés de nos respects, l'issue des événements, ou souffrirons-nous qu'on les précipite dans une fuite sans dignité et dans des essais de guerre civile? Voulez-vous obéir à l'impératrice ou la livrerez-vous prisonnière à ses beaux-frères? — Non! non! répondirent toutes les voix. — Eh bien, suivez-moi. » L'impression avait été rapide, le mouvement fut général; tous ces officiers, conduits par mon père, assurèrent Marie-Louise de leur respect et de leur obéissance. Déjoués dans leur projet, les frères de l'empereur assurèrent qu'ils avaient été mal compris et s'excusèrent fort humblement. Trois heures après, arrivait à Blois la nouvelle de l'abdication de Fontainebleau.

Mon père se félicitait, en racontant cet épisode, de la résolution dont il avait fait preuve et de l'influence qu'elle a exercée sur le cours des événements. « C'est la seule fois, disait-il en riant, que j'ai donné à l'Histoire l'occasion de prononcer mon nom. Elle n'en aura pas long à dire; mais elle ne me blâmera pas. »

L'impératrice, en apprenant que l'empereur avait reçu en souveraineté l'île d'Elbe, voulut savoir ce qu'elle devait penser de son nouveau séjour; elle fit aussitôt demander madame de Brignole, qui était Génoise et qui y avait séjourné quelque temps. Il n'est pas de questions qu'elle ne lui fît sur le climat, sur les habitants, sur les ressources du pays. Elle ne paraissait pas admettre qu'elle pût avoir un autre séjour que celui de son époux, ni un autre avenir que le sien. Son langage n'était pas seulement convenable sur le compte de l'empereur; il était plutôt exalté. Il se modifia toutefois un peu après qu'elle eut reçu une lettre de l'empereur d'Autriche, apportée par M. le comte de Sainte-Aulaire. Mon père est demeuré persuadé qu'elle était de bonne foi et ne songeait pas alors à séparer son sort de celui qu'elle a depuis si complètement oublié. Cependant, j'ai ouï raconter à M. le comte de Sainte-Aulaire une anecdote qui prouverait qu'elle n'éprouvait guère, même en ce moment, des sentiments qui fussent en rapport avec sa situation. Annoncé de grand matin, pendant qu'elle

était encore couchée, M. de Sainte-Aulaire fut reçu par l'impératrice à peine éveillée et assise sur le bord de son lit, tandis que ses pieds déchaussés sortaient de dessous les couvertures. Embarrassé de se trouver en présence d'une si grande infortune, car la lettre dont il était porteur apprenait à la fois l'acte de déchéance et la tentative d'empoisonnement de l'empereur à Fontainebleau, il tenait les yeux baissés pour n'avoir pas l'air d'observer sur sa figure l'effet de la triste missive. « Ah! vous regardez mon pied, lui dit l'impératrice; on m'a toujours dit qu'il était joli. » Cette préoccupation de coquetterie féminine parut singulière à M. de Sainte-Aulaire en pareilles circonstances.

Pendant que mon père accompagnait l'impératrice Marie-Louise, les péripéties de la campagne de France avaient amené l'empereur Napoléon tout près de Gurcy. Le 18 février 1814, il avait couché au château de Nangis; il en était parti le 19 de très bonne heure, anxieux d'apprendre les nouvelles de ce qui s'était passé à Montereau, d'où le général Pajol avait reçu ordre

de chasser les Prussiens et les Wurtembergeois. Arrivé à trois lieues de Nangis, au carrefour des routes de Donnemarie et Montereau, l'empereur descendit de cheval, et se fit allumer un feu de bivouac sur un des côtés du grand chemin, au coin de l'avenue de Gurcy, près d'une rachée d'acacias que j'ai fait conserver. Avec la connaissance parfaitement exacte qu'il avait du pays, il ne se souciait pas de continuer sa marche jusqu'au village de Salins, situé dans un fond entre deux pentes assez abruptes, parce que les Prussiens pouvaient avoir intercepté la route en cet endroit. Il soutenait avec raison qu'il devait y avoir moyen de se rendre par des chemins de plaine jusqu'à Montereau. Dans son état-major, personne ne pouvait lui donner à cet égard une assurance positive : « A qui sont ces bois ? — A M. d'Haussonville, répondit M. de Mortemart, qui faisait en ce moment près de lui les fonctions d'officier d'ordonnance, et le château est à une lieue d'ici. » — Allez-y prendre les informations dont j'ai besoin. » M. de Mortemart partit, mais il fut reçu à coups de fusil par un corps détaché de Prussiens

qui avait coupé l'avenue et passé la nuit dans les taillis qui la bordaient. M. de Mortemart revint. « M. d'Haussonville est grand chasseur : il doit y avoir des gardes ici connaissant bien les environs ; qu'on aille les chercher. » Un de nos gardes faisait justement partie des groupes de paysans qui regardaient curieusement l'empereur. Il s'avança et donna les renseignements désirés. Pendant ce temps-là arriva le courrier du général Pajol, apportant la nouvelle de la déroute des Prussiens au pont de Montereau.

Depuis que je suis devenu propriétaire de Gurcy, j'ai toujours eu l'intention d'élever une pierre commémorative en cet endroit et d'y mettre la date du jour où l'empereur Napoléon Ier y apprit le dernier succès réservé à ses armes. Je n'ai point voulu le faire sous le règne de Napoléon III. Le régime impérial était trop à la mode. Qui sait ! on aurait peut-être pris cela, de ma part, pour un acte de courtisanerie. Depuis, j'ai hésité, mais pour un autre motif. Qui sait encore ! Peut-être cela passerait-il aujourd'hui pour un acte d'hostilité contre la République ? Bref, le mo-

nument est encore à élever. Si j'attends que les passions des partis soit éteintes ou que les sottes interprétations aient cessé d'avoir cours, cela pourra me retarder longtemps.

Mon père ne fut ni bien ni mal reçu à la nouvelle cour. La rentrée des Bourbons était bien loin de lui déplaire; mais la façon méprisante dont les partisans du nouveau régime parlaient de l'Empire et de l'empereur, lui paraissait aussi ridicule qu'imprudente. On le nomma officier supérieur dans la première compagnie des mousquetaires gris de la garde du roi, dont M. de Lauriston était capitaine. En cette qualité, il dut, lors du retour de l'île d'Elbe, escorter Louis XVIII jusqu'à la frontière de Belgique. La fortune ne contrariait pas son inclination en l'envoyant, à si peu de jours de distance, protéger tour à tour la retraite de ceux qu'elle avait successivement trahis. Rentré à Paris, mon père fut, par suite d'une mesure générale, exilé par l'empereur à quarante lieues de la capitale. Gurcy était à vingt lieues, on lui permit d'y résider. Pendant qu'il était chez lui, il reçut une lettre par laquelle le ministre

lui annonçait que le roi Louis XVIII l'avait nommé et que l'empereur le confirmait officier de la Légion d'honneur. Ainsi mon père se trouvait à la fois exilé et décoré par le nouveau gouvernement.

Le retour définitif des Bourbons réjouit beaucoup mon père. L'établissement d'une monarchie constitutionnelle, sur le modèle de celle qu'il avait vue en Angleterre, était conforme à ses opinions. La création d'une pairie héréditaire lui paraissait consacrer l'alliance heureuse des souvenirs du passé et des besoins du présent. Il fut nommé pair le 17 août 1815. Il apprit sa nomination par un billet que lui écrivit M. le comte Molé avec cette suscription : « A M. le comte d'Haussonville, pair de France, M. le comte Molé, pair de France. » Ils firent ensemble les visites d'usage. Mon père porta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions un zèle qui ne se ralentit pas un instant pendant toute la durée de la Restauration. Tous ses collègues ont apprécié la remarquable rectitude de son esprit, son inaltérable modération, sa tranquille fermeté, son désinté-

ressement absolu. Partisan très décidé du principe de la légitimité, il portait un grand respect aux prérogatives de la couronne; il était d'avis qu'on ménageât les susceptibilités royales et que la pratique du gouvernement représentatif ne fût pas, au début, rendue trop difficile ou trop blessante pour les princes de cette maison habitués depuis si longtemps à exercer un pouvoir sans contrôle. Cependant les tentatives faites pour reprendre par la violence ou par la ruse les concessions octroyées en 1815, lui parurent toujours des actes de folie et de mauvaise foi. Jamais il ne prêta son concours aux manœuvres des ultra-royalistes. Il les combattit dans tous les temps et sous toutes les formes.

Jusqu'en 1821, époque de la mort du cardinal de la Luzerne, mon père avait assisté régulièrement aux réunions politiques qui se tenaient chez ce prélat éclairé. Plus tard, il fut l'un des organisateurs des réunions d'un esprit tout semblable qui prirent le nom de réunions Mortemart; et plusieurs fois on se donna rendez-vous chez lui pour s'entendre sur l'opposition à faire aux mesures du

ministère de M. de Villèle, dont mon père s'était porté l'adversaire résolu. A la cour, où l'on ne pouvait douter de l'attachement de mon père et de son peu d'ambition, on ne comprenait rien à cette conduite : « Mais d'où vient donc le mécontentement de M. d'Haussonville, disait Charles X? Est-ce qu'il voudrait qu'on le fît duc ou grand louvetier. Encore faudrait-il qu'il prît la peine de le demander. » Mon père n'avait rien à demander, car, en réalité, il ne souhaitait rien, sinon de pouvoir détourner à temps un malheureux prince de la voie funeste où il s'engageait alors et qui le conduisit aux abîmes. Lors du ministère de M. de Martignac, mon père fut nommé secrétaire de la Chambre des pairs. En cette qualité, il allait, avec le bureau de la Chambre, porter de temps à autre, aux Tuileries, les lois qu'avait votées la Chambre. Charles X retenait toujours le bureau pour causer; la loi récemment votée servait habituellement de point de départ à la conversation, mais bientôt on passait à des généralités politiques. Non seulement le roi, qui s'adressait plus volontiers à mon père parce qu'il l'avait connu en émigration, tenait

dans ces occasions un langage parfaitement constitutionnel; mais il semblait mettre quelque empressement et presque de l'affectation à rassurer ses interlocuteurs sur ses dispositions à l'égard de la Charte et des libertés publiques. Ses paroles avaient l'air un peu étudiées, mais d'ailleurs enjouées, caressantes. Étaient-elles sincères? Mon père n'en a jamais douté.

Les ordonnances de Juillet ne surprirent pas seulement mon père, elles l'indignèrent. Il aurait toutefois préféré un autre dénouement à la crise. Le 3 août, il écrivit au lieutenant général du royaume pour l'engager à ne pas porter ses mains sur la couronne et à la placer sur la tête du duc de Bordeaux. Le roi n'a jamais parlé de cette lettre à mon père, qui a toujours cru cependant qu'elle était parvenue à son adresse, voici pourquoi. A la sortie de la séance du 9 août, la reine prit mon père par le bras, et, l'entraînant et le pressant contre elle, se mit à lui parler d'une voix émue et précipitée. Malheureusement, les tambours qui battaient aux champs empêchèrent mon père d'entendre cette confidence royale.

« ... Malgré nous, croyez-le bien, malgré nous, » furent les seuls mots qui parvinrent un peu distinctement à son oreille. Il a toujours été persuadé que la reine, ayant eu connaissance de sa démarche, avait voulu lui expliquer les motifs de la détermination du roi.

Mon père prêta serment comme pair de France, non sans quelques scrupules que sa raison et son amour du pays firent taire. La veille de la séance, il avait rencontré M. le prince de Laval-Montmorency, qui lui avait exposé au long toutes les raisons qui devaient, suivant lui, porter tous les gens raisonnables à se grouper autour du gouvernement nouveau. Cependant il se trouva que, le lendemain, il se refusa à prêter serment. « Qu'est-ce qui vous a pris? lui dit mon père, la première fois qu'ils se retrouvèrent ensemble; ne m'avez-vous pas engagé fortement à continuer de siéger à la Chambre des pairs? — Ah! moi, c'est différent, un Montmorency! vous comprenez?... — Je ne comprends pas du tout, répondit mon père, et je trouve votre raison plus que singulière. » Le prince se mit

à balbutier, comme c'était assez son habitude.

Mon père prêta le concours le plus constant à toutes les mesures qui pouvaient consolider le gouvernement de 1830; mais l'abolition de l'hérédité de la pairie, et la nomination successive d'un grand nombre de pairs nouveaux qu'il ne connaissait pas, lui firent perdre peu à peu son entrain pour les affaires publiques. Ce fut par devoir, ce ne fut plus par inclination qu'il suivit les débats de la Chambre. Après la mort de sa mère, en 1836, il prit pour la campagne, qu'il avait toujours beaucoup aimée, et pour la terre de Gurcy, dont il était devenu possesseur, un goût encore plus prononcé. Il en revenait le plus tard possible, et y retournait aux premiers beaux jours. Rien ne lui plaisait tant que la vie régulière et paisible qu'il s'y était faite. Quand nous y étions tous réunis avec quelques amis, il se sentait parfaitement heureux.

C'est le 1er novembre 1846, anniversaire du jour de sa naissance et de la mort de mon grand-père, que j'ai perdu mon père à Gurcy. L'inflammation de la gorge qui l'a enlevé, fit, dès le

second jour, les plus terribles ravages, et le priva de l'usage de la parole. Il ne garda dès lors aucune illusion sur son état et l'envisagea sans trouble. Il prit affectueusement les mains de ma mère et les mit dans les miennes, embrassa tendrement ma femme et mes enfants, et demanda le curé du village. Son regard semblait prendre congé de chacun, et ses lèvres nous souriaient encore, quand déjà son visage portait les traces de sa fin prochaine !...

« Votre père est une créature aimée du ciel, m'avait dit plusieurs fois la duchesse de Broglie, qui lui portait une véritable affection, et la paix de Dieu règne dans son âme à son insu. » Cette paix intérieure ne fut jamais plus visible qu'à ses derniers moments.

## II

### 1814-1815

## L'INVASION

### LA RENTRÉE DES BOURBONS. — LES ALLIÉS

Rien de plus capricieux que les souvenirs de l'enfance. Ils vont par bonds et par sauts. Les miens remontent loin ; car je me rappelle, confusément il est vrai, la première entrée des alliés à Paris.

Mes parents occupaient, à cette époque, un appartement au marquis de Chabannais, leur ami, au n° 1 de la rue de la Ville-l'Évêque. Des fenêtres de l'étage supérieur, où était la lingerie, on apercevait la butte Montmartre par-dessus les toits voisins.

Lors de l'investissement de Paris, les gens de la maison y avaient installé une lunette d'approche, et, de là, hommes et femmes, se relayant à tour de rôle, suivaient avec une anxiété fiévreuse que je partageais, sans trop la comprendre, les mouvements de quelques compagnies de la garde nationale de Paris chargées de défendre cette position. Tout d'un coup, des cris éclatent dans la chambre ; l'émotion y est à son comble et ma bonne me hisse sur une chaise pour que je regarde, moi aussi, dans la lunette. Aussitôt m'apparurent comme autant d'ombres chinoises, des silhouettes de soldats qui dégringolaient à toute course des hauteurs de la butte Montmartre, franchissant éperdument tous les obstacles et poursuivis par d'autres soldats qui leur tiraient des coups de fusil.

Quels étaient les vainqueurs et quels étaient les vaincus ? Impossible de le distinguer, à cause de la distance. Le cocher, ancienne ordonnance d'un général de l'Empire, jurait ses grands dieux qu'il avait parfaitement reconnu l'uniforme prussien porté par les fuyards. C'était une autorité, et,

jusqu'au soir, personne ne douta, au n° 1 de la rue de la Ville-l'Évêque et dans tout le quartier, que les gardes nationaux n'eussent réussi à débloquer la capitale; mais ce cocher avait mal vu et, peu de jours, après, les troupes de l'étranger paradaient dans nos rues.

De cette première entrée de l'ennemi à Paris, j'ai gardé peu de souvenir. Je me rappelle mieux, à la manière d'un enfant (j'avais alors cinq ans), certaines circonstances de la seconde invasion. Mon père, ainsi que je l'ai raconté dans sa vie, accompagna le roi à Gand en sa qualité d'officier des mousquetaires, comme il avait suivi l'impératrice Marie-Louise à Blois, en sa qualité de chambellan. Je me souviens que ma mère me prit avec elle lorsqu'elle alla lui dire adieu à la caserne des mousquetaires, qui était alors, si je ne me trompe, rue de Grenelle. Je vois encore d'ici tout le brouhaha de ce départ. Mais ce qui est resté le plus profondément gravé dans ma mémoire, c'est la paire de bottes à l'écuyère que ma mère avait apportées pour son mari, et qui, placées près de moi dans sa voiture, m'en im-

posaient beaucoup parce qu'elles étaient plus grandes que moi. Ma mère, toute impressionnable qu'elle fût dans l'habitude de la vie, était femme de tête et de grand courage, quand les circonstances le demandaient. Restée seule après la défaite de nos troupes et l'occupation de Paris et de ses environs, elle était naturellement inquiète de ce qui pouvait s'être passé au château de Plaisance qu'elle savait au pouvoir de l'ennemi. C'était une très belle habitation construite du temps de la Régence, à Nogent, sur les bords de la Marne, par le riche financier Paris-Duverney; mon grand-père, le comte de la Blache, légataire universel, de Paris-Duverney en avait hérité. Ma mère aimait beaucoup Plaisance; elle y passait habituellement le printemps et l'été. J'aperçois encore devant mes yeux le principal corps de logis bâti dans le style des écuries de Chantilly et flanqué de deux pavillons détachés, dont l'un servait de chapelle et l'autre de lingerie. Je me vois d'ici jouant au cerceau sous l'ombre épaisse de deux immenses allées de tilleuls qui venaient aboutir aux deux ailes du château, ou suivant curieusement les mouvements

des poissons rouges qui peuplaient plusieurs grandes pièces d'eau bordées de larges pierres de taille et décorées, de distance en distance, par des figures d'animaux ou par des vases d'un style tourmenté. L'orangerie et les serres étaient magnifiques. J'ai vague souvenance qu'il m'est arrivé de pénétrer une ou deux fois à la suite des étrangers auxquels on le montrait, non sans mystère, avec des paroles chuchotées à l'oreille afin que je ne les entendisse pas, dans un petit pavillon très simple d'aspect et relégué loin des regards au fond de la partie la plus solitaire du parc. C'était à la fois un lieu de repos où l'on pouvait déjeuner, dîner et souper, et un établissement de bains des plus complets. Autant les dehors en étaient simples, autant la décoration en était recherchée. Les pièces, d'assez étroites dimensions, mais très élevées de plafond, étaient la plupart comme les salles de bain elles-mêmes éclairées par en haut. Leurs boiseries élégantes, ornées de peintures de Fragonard, Coypel, Watteau et Boucher, représentaient des sujets de fantaisie où foisonnaient de petits Amours, où se jouaient, pêle-

mêle les dieux et les déesses peu habillés de la Fable, ainsi que les bergers et les bergères court vêtus de l'Arcadie. La légende du pays voulait, d'après ce qui m'a été raconté plus tard, que Louis XV partant pour la campagne de 1744, et faisant sa première étape à Plaisance chez Paris-Duverney, ait pris congé dans ce pavillon de la duchesse de Châteauroux. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est pas douteux, c'est que la demeure du riche financier, conseiller intime du duc de Bourbon et ami de madame de Prie au temps de la Régence, n'ait été habitée avec toute sorte de magnificence; elle regorgeait d'objets d'art et de meubles de prix. Livrée aux mains des envahisseurs, qu'allait-il en advenir? Cela inquiétait ma mère. Elle résolut de partir pour Plaisance, accompagnée de M. Antoine Auvity ami de la famille et son médecin, que j'ai connu plus tard très libéral, presque révolutionnaire, sous la Restauration, mais qui était alors un royaliste fort exalté comme l'était, à ce moment, une grande partie de la bourgeoisie parisienne. M. Auvity, lieutenant de la garde nationale, avait pour la circonstance,

révêtu son uniforme. Outre un ordre du commandant de la place de Paris, il avait, pour plus de sûreté et comme renfort, obtenu d'emmener avec lui un vieux sous-officier des vétérans portant le sabre au côté et les chevrons de sergent-major. Je fus mis sur le siège de la calèche à côté du vétéran, qui devint vite pour moi un ami, et c'est dans cet équipage que, traversant le bois de Vincennes, où bivouaquaient ces mêmes soldats étrangers, qu'un demi-siècle plus tard j'ai vu pulluler, comme des bandes de fourmis noires, dans les taillis de Meudon et de Versailles, nous arrivâmes à Plaisance.

Le château était bondé de soldats allemands, Bavarois et Wurtembergeois, je crois. Les appartements du rez-de-chaussée avaient été aménagés pour établir les amputés et les blessés; les parquets étaient tachés de sang et souillés d'ordures. Disposés sur le billard, dont le tapis avait été découpé tout le long des bandes et soigneusement roulé en paquet dans un coin de la pièce, quelques matelas servaient de lits aux fiévreux. Dans un entre-deux de porte qui menait

du billard au boudoir de ma mère, des queues de billard fortement scellées dans la muraille à un pied de terre, formaient un ingénieux cabinet de retraite pour les malades. Tout avait été organisé à l'avance pour un pillage méthodique. Il y avait des caisses toutes préparées et numérotées, destinées à recevoir (car le goût des Allemands pour les pendules date de loin) nombre de belles horloges en vieux Boule dont les sujets historiés excitaient l'admiration de mon enfance.

Grâce à l'ordre formel dont ils étaient porteurs, ma mère, M. Auvity et notre vétéran n'eurent point trop de mal à se faire obéir par cette bande de soldats un peu grossiers d'aspect, au fond assez inoffensifs et parfaitement disciplinés. L'officier qui les commandait, survenant fort à propos, assura ma mère que sa chambre à coucher et ses appartements personnels resteraient fermés à clef et que personne n'y pénétrerait; après quoi, il la conduisit galamment, chapeau bas, jusqu'à sa voiture, et j'ai entendu dire à mes parents que cette promesse fut scrupuleusement observée. Quand je me rappelle

cette expédition à Plaisance, assez confusément d'ailleurs, puisque je ne saurais affirmer si elle eut lieu en 1814 ou en 1815, je demeure frappé, après coup, du respect et des égards témoignés par des vainqueurs à une femme flanquée, pour toute défense, d'un enfant, d'un officier de la garde nationale et d'un vieux soldat réformé. C'était évidemment le vétéran, mon ami, qui, avec ses nombreux chevrons, leur imposait le plus. Il fut invité par les Allemands à partager leur gamelle, et, le plus naturellement du monde, il se mit à en faire les honneurs avec un air de supériorité et des gestes de commandement. On lui avait remis la cuiller d'étain pour qu'il la plongeât, le premier, dans un immense plat de haricots; ce fut à moi qu'il la passa, disant qu'il m'appartenait, comme fils de la maîtresse de la maison, de commencer la tournée. Ainsi fis-je. Telles sont les impressions singulières de la première enfance, que le souvenir le plus vif que j'ai gardé d'abord de cette visite à Plaisance fut celui de l'orgueil d'avoir été admis à l'honneur de manger à la gamelle avec des soldats étrangers

sous la présidence d'un militaire français [1]. Il ne faudrait pas toutefois s'imaginer que dans

1. Mes parents se sont défaits en 1819 ou 1820, je crois, de la terre de Plaisance, ancien domaine dit de Beauté, autrefois donné par Charles VII à Agnès Sorel. On aperçoit l'île de Beauté quand, en partant de Paris, on traverse en chemin de fer la rivière de la Marne après la station de Nogent. Mon père n'avait jamais beaucoup aimé cette résidence, et ma mère s'en était dégoûtée à la suite de la mort de sa fille Mathilde, ma sœur aînée, qui y était tombée malade, et qu'elle a perdue dans la maison n° 100 de la rue de Grenelle. L'hôtel de la rue Saint-Dominique, où mes parents ont demeuré depuis, a été acheté à M. Corvisart, neveu du célèbre médecin de l'empereur, sur le produit de la vente du domaine et du château de Plaisance, acquis et dépecés en détail par ce qu'on appelait alors « la bande noire ». Chose singulière ! ma mère avait eu en souveraine déplaisance l'ameublement de ce château dont les pièces principales étaient tendues d'étoffes précieuses, décorées de boiseries peintes par Coypel et Vatteau, le tout rempli de mille objets d'art dans le style de la Régence. Mais la mode en était entièrement passée au temps du Directoire et des débuts de l'Empire, c'est-à-dire aux années de la jeunesse de ma mère. On préférait alors en toutes choses, pour la décoration et même pour les meubles les plus usuels, les formes antiques si peu adaptées à nos habitudes modernes. Ce goût prédomina longtemps encore en France après la Restauration, tandis qu'en Angleterre, les familles riches de l'aristocratie commençaient à rechercher avec engouement les vieux meubles provenant des anciennes résidences royales et des vieux châteaux de France. Pendant un séjour à Londres en 1820 ou 1821, à une soirée donnée par le duc de Devonshire, ma mère avait fait remarquer à mon père que le lustre de l'un des plus beaux salons de cette splendide habitation n'était pas trop différent de celui de l'ancienne salle à manger de Plaisance. Elle

notre intérieur on m'eût dressé à regarder les troupes qui envahissaient la France comme des alliées. C'était bien le contraire. J'ai souvenir de la profonde émotion que j'ai ressentie, lorsqu'à mon premier retour à Gurcy, le vieux régisseur

n'y avait pas d'ailleurs accordé autrement d'attention. Dix ou douze ans plus tard, quand la fantaisie lui fut venue de courir un peu comme tout le monde les marchands de curiosités, il lui arriva de demander un jour à l'un d'eux, s'il n'avait rien acheté autrefois à la vente du mobilier de Plaisance : « Un seul objet, Madame, mais je voudrais bien les avoir achetés tous ; ma fortune serait faite. J'ai pris pour 700 francs au poids, comme vieille ferraille, un lustre que j'ai revendu 15000 francs au duc de Devonshire. » Ma mère, qui n'en revenait pas, regretta un peu alors d'avoir laissé s'éparpiller tant de belles choses qu'elle avait trop méprisées.

Pour moi, j'ai éprouvé, il y a peu de temps, un regret bien plus vif encore, lorsque que j'ai appris pour la première fois (car mes parents ne m'en avaient jamais parlé) que la bibliothèque de M. Paris-Duverney, dont il me reste seulement quelques très beaux volumes et le livre précieux des *Heures du connétable de Montmorency*, avait été, pendant l'émigration, vendue à Londres en 1791 par mon grand-père M. de la Blache. Grâce à l'obligeance de M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, qui possède un curieux exemplaire du catalogue de cette vente, où les prix, très élevés, atteints à l'enchère sont marqués à la suite du titre de chaque ouvrage, j'ai pu tristement constater que toutes ces magnificences bibliographiques qui, sans la Révolution, devaient naturellement me revenir et que se sont disputés alors les plus grands souverains de l'Europe et les plus riches seigneurs de l'Angleterre, donneraient aujourd'hui une valeur inappréciable à ma bibliothèque de Gurcy.

de ma grand'mère, M. Lequeux, me raconta les scènes qui s'étaient passées au château pendant notre absence. On s'était battu aux environs de Gurcy. Le matin même du jour où le château fut occupé par l'ennemi, Lequeux avait vu, du haut de l'œil-de-bœuf faisant face à l'avenue, qui n'a pas moins de deux kilomètres, un cavalier français qui se sauvait au triple galop, poursuivi de loin par des cavaliers wurtembergeois. Descendant en toute hâte à sa rencontre, il avait eu soin de fermer derrière lui les grilles du saut-de-loup; puis, prenant le cheval par la bride, il lui fit monter les marches du perron et traverser le vestibule qui donnait sur une arrière-cour; tandis que le cavalier français, mettant pied à terre, était conduit dans une des caves du château, le cheval était lancé à coup de fouet sur la route du village afin de mieux dépister les poursuivants.

Plus d'une fois Lequeux m'a fait remarquer sur les dalles de marbre noir et blanc du vestibule de l'ancien château aujourd'hui détruit, les rayures faites par les fers du cheval du soldat français; plus d'une fois il m'a expliqué comment,

par un soupirail adroitement caché derrière une pile de bois, et à l'aide d'une échelle de meunier. il avait porté chaque nuit à manger et à boire au pauvre soldat demeuré ainsi prisonnier pendant tout le temps que le château avait été occupé par les Wurtembergeois; mon émotion redoublait lorsqu'il me montrait sur les rampes d'un escalier de service en bois, les traces des balles de pistolet que des soldats wurtembergeois avaient, dans un accès de fureur, déchargées sur lui, parce qu'il avait refusé de leur donner autant d'eau-de-vie qu'ils en réclamaient. Cette occupation du château ne fut pas d'ailleurs de longue durée. Les Allemands l'évacuèrent lors du retour offensif que l'empereur dirigea en personne, le 14, le 15 et le 16 février 1814 par les plaines de Rosay, de Mormant et de Nangis et qui précéda la bataille de Montereau. Poursuivis par nos troupes victorieuses, les cavaliers démontés et les fantassins laissés derrière lui par l'ennemi partout en retraite, s'étaient jetés dans nos bois. C'étaient, la plupart, des Bavarois, des Prussiens et des Wurtembergeois. Un vieux garde, le même auquel

l'empereur s'adressa le matin du 15 février 1815 au carrefour de la route de Villeneuve, pour s'informer s'il n'y avait pas moyen de se rendre directement à Montereau sans passer par Salins, m'a souvent dit, il y a quelques quarante ans : « Monsieur me croira s'il le veut, mais je les ai vus pendant trois jours, à la nuit tombante, traverser en se sauvant, les allées de nos bois comme font les lapins en battue. »

Lequeux avait précédemment donné d'autres preuves de dévouement et d'énergie. Je l'ai entendu raconter comment il avait fait, en une seule traite et à pied, le voyage de Paris à Gurcy (18 lieues) pour y apporter, après la mort de Robespierre, au 9 thermidor, la nouvelle de la délivrance de mon grand-père, de ma grand'mère et de leurs trois filles détenus à la prison des Jacobins de Provins. Lorsque je l'ai connu, ce héros des anciens jours, pour lequel je me sentais beaucoup de respect, était devenu un vieillard assez morose, toujours en pantoufles, ne sortant guère du coin du feu en hiver, et d'un grand fauteuil à la Voltaire pendant l'été. Je ne sais s'il

était un excellent régisseur. Une fois par an, il apportait solennellement à ma grand'mère des livres de comptes tenus d'une belle écriture moulée et qu'elle s'empressait de mettre dans ses tiroirs, sans les lire, car elle était aveugle, et sans se les faire lire : « Lequeux, c'est très bien, » et tout était dit. Madame Lequeux, qui était à la tête de la lingerie et présidait la table de l'office avec une grande dignité, était une maîtresse femme. Je crois que ma grand'mère, faible de caractère et timide avec ses gens, en avait un peu peur. Tous mes cousins et toutes mes cousines, car nous étions un monde d'enfants à Gurcy, tremblaient devant elle. J'ai bien à me reprocher, car j'étais la mauvaise tête de la famille, de lui avoir, pendant mon enfance, joué quelquefois de mauvaises niches qui la mettaient hors de ses gonds. Mais elle me les a pardonnées et nous avons fini par être ensemble dans les meilleurs termes.

C'était la maison du bon Dieu que celle de ma grand'mère. Quand on y était entré on n'en sortait plus, et les domestiques y étaient beaucoup plus maîtres que les maîtres eux-mêmes. Cuisi-

nier et filles de cuisine, valet de chambre, piqueurs, jardinier, gardes, jusqu'au vacher de la basse-cour, une espèce d'idiot (ce qu'on appelait alors un innocent), et nous nous en amusions fort, avaient tous été, jadis, au service de mon grand-père. Il ne pouvait être question de s'en séparer. Ils le savaient bien et prenaient leurs aises en conséquence. Mais ce qu'ils ne donnaient pas en services tels qu'on les exigerait d'eux aujourd'hui, ils le payaient en attachement à la famille. Nul doute que le vieux Gurcy ne fût un nid d'abus et un foyer de gaspillages. Ma grand'mère en usait avec ses gens suivant le proverbe chinois, assez sage peut-être, en tout cas fort touchant, et qui dit : « Laissez un peu de blé au grenier, afin de nourrir les souris. »

J'en aurai fini avec mes souvenirs de 1814 et de 1815 quand j'aurai raconté quelques scènes dont j'ai été témoin au jardin des Tuileries. Les partis hostiles à la Restauration ont toujours prétendu que le retour des Bourbons en France avait été très impopulaire. J'ai entendu des esprits impartiaux soutenir qu'il fallait distinguer entre

1814 et 1815, et qu'à la seconde entrée à Paris de Louis XVIII, il fut reçu avec enthousiasme. J'étais trop jeune alors pour avoir le droit de me prononcer; voici toutefois ce dont je me souviens très bien. Le jour même où le roi reprit possession du château des Tuileries, ou peut être peu de jours après, je fus amené par ma mère dans le jardin et sous les fenêtres de l'appartement royal devant lequel se pressait une foule innombrable, poussant des cris forcenés de « Vive le roi ! » Quand Sa Majesté se présentait au balcon (elle y parut deux ou trois fois), c'était un vrai délire. Chapeaux et casquettes de voler en l'air en signe de joie. Mon père, qui donnait le bras à ma mère et me tenait de son autre main, portait l'uniforme de lieutenant-colonel de la garde nationale. Un homme du peuple, qui était derrière lui, trouva sans doute que l'effet serait beaucoup plus grand si, au lieu de sa casquette, il jetait en l'air le chapeau à trois cornes et à cocarde de mon père. Le chapeau lancé à toute volée alla tomber à quelques pas. Non moins enthousiaste et continuant le même jeu, un autre le saisit et le relance à son tour.

A chaque fois, le chapeau va retomber plus loin, et si loin, que mon père ne l'a jamais revu. Cependant, les grilles entourant les parterres qui décoraient la longue terrasse devant le château avaient été franchis par la foule. On y dansait des rondes comme font les paysans sur la pelouse des places de village. Mon père et ma mère prennent part à la danse et m'y font entrer avec eux. Je m'y vois encore; c'était un pêle-mêle plein de gaieté, où dominaient les figures de bons bourgeois et de bourgeoises endimanchées, d'ouvriers et d'ouvrières dans leurs habits de travail. Les moins bien vêtus semblaient de beaucoup les plus en train. Excepté mon père et ma mère, je n'ai pas idée qu'il y eût parmi ces danseurs si animés et si contents, une seule personne appartenant à ce qu'on appelle les hautes classes de la société. Voilà ce que j'ai vu de mes yeux et ce dont je puis rendre témoignage.

Ce qui suit ne m'est pas personnel; cela m'a été raconté à plusieurs reprises par mon père, qui fut toujours si véridique, et je le trouve assez curieux pour vouloir le consigner ici. Gurcy fut,

après la seconde Restauration, occupé pendant plusieurs mois par un corps de troupes russes. Les soldats, les sous-officiers et les officiers d'un grade inférieur étaient logés dans le village, dans les fermes et dans les bâtiments de la basse-cour. Leur commandant, un lieutenant-colonel, fut logé au château avec son planton, grand diable de Cosaque, un espèce de géant tout barbu, n'ayant guère moins de sept pieds, tandis que son maître, au contraire, était assez petit, mais élégant. Impossible d'être mieux élevé, plus doux de manière, plus poli, et de parler mieux le français sans aucun accent. C'était l'été, époque pendant laquelle ma grand'mère avait toujours chez elle mon père et ma mère, ses trois gendres et leurs femmes, mesdames de Clermont, de Soran, et de la Guiche. Le lieutenant-colonel prenait ses repas à la table de famille et passait ses journées et ses soirées dans le salon à converser avec ma mère et ses belles-sœurs. Il était particulièrement attentif pour la plus jeune de mes tantes, et ses sœurs l'en plaisantaient, prétendant qu'il lui faisait évidemment un doigt de cour. Au bout de peu

de temps, le colonel était avec tout le monde sur le pied d'une ancienne connaissance. Il ne faisait plus à personne l'effet d'un étranger. Voici toutefois la scène dont les miens furent témoins à leur grand étonnement.

Ainsi que je l'ai dit, notre colonel russe prenait ses repas avec toute la famille, si nombreuse en enfants et petits-enfants, en précepteurs et gouvernantes, qu'il fallait parfois dresser la table en biais d'un coin de la salle à manger à l'autre, afin que tout le monde pût y trouver place. L'immense Cosaque se tenait derrière la chaise de son maître, immobile et raide comme un pieu, ne le quittant jamais des yeux et ne servant que lui. Un jour, sans que personne se fût aperçu qu'il eût quitté son poste ordinaire, on le vit rentrer dans la salle à manger et déposer devant le colonel un saladier qu'il rapportait de la cuisine. Celui-ci lui adresse alors à voix basse et en russe quelques mots rapides, à peine entendus de ses voisins de table. Tout aussitôt, la salle à manger retentit du bruit d'un formidable soufflet que le Cosaque venait de s'appliquer à lui-même et qui

fit trembler toutes les vitres de la pièce. Stupéfaction générale! Ma grand'mère de se récrier et de demander d'où provenait tant de tapage! « Madame la comtesse, mon planton vient de commettre une souveraine inconvenance. Il a vu qu'il n'y avait plus de salade dans le saladier, et, comme il sait que j'aime la salade, il a eu l'effronterie de porter le saladier à la cuisine afin d'en redemander pour moi. C'était vous manquer de respect, et je lui ai ordonné de se donner un soufflet. Il a bien fait de se le donner consciencieusement, sans quoi, il aurait reçu la bastonnade, à laquelle il n'échappera point s'il a le malheur de recommencer rien de semblable. » Je laisse à penser si chacun demeura interloqué! On le fut bien davantage, quelques jours après, lorsque ma grand'mère raconta au salon ce qui s'était passé dans l'entretien que, la veille, le lieutenant-colonel lui avait demandé la permission d'avoir seul à seul avec elle. Dieu sait à quelles suppositions toutes les jeunes têtes de la maison s'étaient laissées aller au sujet de cette conversation matinale et sans témoin avec la vieille grand'mère. Voici quel

en avait été le début. « Madame la comtesse, j'ai été traité avec la plus extrême bonté dans cette respectable maison. J'ose dire que le caractère, les habitudes et les goûts de chacun de ses hôtes me sont maintenant connus; je les ai particulièrement étudiés et notés. Or, me voici, pour mon malheur, rappelé avec mon régiment en Russie. Comment quitter sans regret un pareil intérieur. Oserais-je dire quelle espérance j'ai conçue, et quel serait l'objet de mon ambition ? »

Ma grand'mère, très perplexe, s'attendait à entendre le lieutenant-colonel russe lui demander la main d'une de ses petites-filles : « Oui, Madame, reprit-il, rien ne m'a échappé de ce qui concerne votre noble intérieur. Le maître d'hôtel se fait vieux; il n'est pas très assidu à son service, ni fort soigneux. Si madame la comtesse voulait bien m'agréer à sa place, je crois qu'elle ne perdrait pas au change et je ferais tous mes efforts pour qu'elle trouvât, dans ma personne, un serviteur zélé, tel qu'il ne s'en rencontre pas beaucoup en France. » Ma grand'mère eut grand'peine à persuader son obstiné interlocuteur, en lui repré-

sentant qu'elle était de longue date habituée au service, si imparfait qu'il fût, de l'ancien valet de chambre de son défunt mari, et que, pour son compte à lui, il aurait tort de renoncer à toucher la solde de lieutenant-colonel au service du tout-puissant empereur de toutes les Russies, pour entrer aux gages d'une vieille femme aveugle.

Cet épisode de l'invasion m'a paru un trait de mœurs original, propre à constater chez la nation russe, à cette époque de son histoire, un état des esprits vraiment singulier; c'est pourquoi je l'ai rapporté.

Quand je cherche dans ma mémoire d'enfant les souvenirs qui se rattachent aux événements de cette même époque, je ne retrouve plus, à l'état bien vague, que celui de la très douloureuse et très solennelle impression reçue le soir du jour de la condamnation à mort du maréchal Ney. Mon père avait été l'un de ses juges à la Chambre des pairs. J'ai ouï dire et j'ai lu, dans beaucoup d'ouvrages historiques mal disposés pour la Restauration, que les royalistes mirent une sorte d'acharnement dans la poursuite et la condam-

nation du malheureux maréchal. Cela est sans doute vrai de quelques-uns, mais pas de tous. Mes parents comptaient, à coup sûr, parmi les royalistes les plus décidés; le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et la défection des généraux partis des Tuileries après avoir juré de s'opposer à la marche du triomphateur, et qui s'étaient ralliés à son drapeau, les avaient remplis d'indignation. Cependant, je vois encore d'ici l'air d'abattement et les gestes consternés avec lesquels, mon père, revenant tard de la Chambre des pairs, racontait à sa femme épouvantée les détails du lamentable procès, et comment, le matin même, il avait reçu la visite de la maréchale en pleurs qui lui avait dit : « Ah! monsieur d'Haussonville, vous qui connaissez le maréchal, vous savez bien que, malgré son courage, en dépit de toutes ses victoires, au fond, ce n'a jamais été qu'un homme faible et un enfant. Il n'a pas eu la conscience de ce qu'il a fait; ah! vous le savez bien, n'est-ce pas? » Telle était, en effet, la conviction de mon père. Il avait, comme la plupart de ses collègues, condamné le maréchal parce que les faits de haute trahison

étaient trop patents; mais, comme eux, il avait espéré que, le jugement une fois rendu, le roi Louis XVIII lui ferait grâce. Maintenant, d'après quelques mots échappés aux ministres, il en doutait. Je ne saurais rendre l'expression de désespoir que, assis à leurs pieds, sur un tabouret et oublié par eux au milieu de leur trouble, j'ai vu en ce moment sur les visages de mon père et de ma mère; le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire, et je me sentais presque aussi ému. Comme je l'ai déjà dit, mes parents demeuraient dans l'hôtel du marquis de Chabannais, rue de la Ville-l'Évêque. La pièce devenue progressivement obscure, dans laquelle ils se tenaient, donnait sur un petit jardin que bordait la rue de Suresnes. Un orgue était venu s'établir sous les fenêtres; il jouait en ce moment un air mélancolique, et telle est la tournure d'imagination des enfants, que toutes ces circonstances réunies, l'obscurité profonde où nous restâmes pendant une grande partie de la soirée, la tristesse des paroles échangées entre mes parents, et surtout les sons lugubres de l'orgue que j'entendais

au dehors, sont restés associés pêle-mêle dans ma pensée avec l'événement fatal qui a si malencontreusement servi de prélude au régime assez débonnaire de la restauration des Bourbons.

Pour m'en tenir, comme je me le suis promis, à des souvenirs personnels, ayant pour excuse de se rapporter, par quelques côtés, à des événements publics, il me faut maintenant sauter sans transition, des années 1814 et 1815 au printemps de 1825 à l'époque du sacre de Charles X.

## III

### 1825

## LE SACRE DE CHARLES X

J'étais alors dans une petite pension particulière dirigée par un très digne homme, M. Taillefer, qui, entré avant 1789 comme sous-diacre dans l'ordre des Génovéfains et plus tard dans l'Université, avait été pendant quelque temps proviseur du collège Louis-le-Grand, puis avait finalement pris sa retraite comme inspecteur de l'Université. Nous n'étions pas plus de six ou sept pensionnaires, surveillés par son neveu, M. Coulon et nous suivions, comme externes, les cours du lycée. Logés au rez-de-chaussée d'un bel hôtel de la rue d'Enfer, n° 20, dont M. Royer Collard

occupait le premier étage, combien de fois ne nous est-il pas arrivé, à mes camarades et à moi, malgré le respect qu'on nous avait appris à lui porter, de troubler par nos jeux bruyants les méditations de l'homme d'État dont le renom populaire s'étendait alors jusque dans le quartier Latin. Nous guettions curieusements on passage lorsque, pendant la belle saison, il se rendait à la Chambre des députés par le couloir qu'un simple grillage séparait du jardin où nous prenions nos récréations, et qui avait une porte de souffrance sur le Luxembourg. Nous en étions venus à deviner, presque à coup sûr, les jours où il se proposait de monter à la tribune. Ces jours là, il marchait en se parlant à lui-même plus lentement et plus gravement encore qu'à son ordinaire. Il s'arrêtait de temps à autre, et le buste rejeté en arrière, les lèvres entr'ouvertes, bien qu'aucun son n'en sortît, il nous donnait par ses gestes démonstratifs, sobres et saccadés, comme la représentation anticipée de l'un de ces imposants discours que j'ai eu, plus tard, la bonne fortune de lui entendre lire en 1827, 1828

et 1829 devant des collègues à peu près muets d'admiration. Quoique la politique fût loin de nous absorber, les bruits du dehors ne laissaient pas de venir jusqu'à nous. J'en étais mieux instruit qu'un autre, par suite des conversations qu'aux jours de sortie, j'entendais chez mes parents, et j'y prenais déjà un assez vif intérêt pour un écolier de mon âge. Quelles ne furent donc pas ma surprise et ma joie lorsque, au printemps de 1825, tandis que je redoublais ma troisième, mon père m'annonça un beau matin qu'il comptait m'emmener avec lui au sacre de Charles X à Reims. « Qui sait, me dit-il, si, dans l'avenir, les jeunes gens de ta génération verront le sacre d'un autre roi de France; c'est un spectacle auquel tu seras probablement, un jour, fort aise d'avoir assisté. » Je me sentais à l'heure même parfaitement réjoui et quelque peu fier. Cette fierté redoubla, mêlée même d'un prodigieux étonnement, lorsque j'appris que, pour figurer convenablement dans tant de belles cérémonies, je porterais l'uniforme d'aide de camp de la garde nationale. Voici comment la chose s'était

arrangée, et par quelle métamorphose le mauvais écolier de troisième se trouvait, entre deux pensums, transformé en officier. La garde nationale de Paris était alors commandée par le duc de Raguse et les fonctions de major général exercées par le duc de Tonnerre, frère aîné du ministre de la guerre. Tandis que le duc de Raguse s'était entouré d'un nombreux et brillant état-major, le duc de Tonnerre, qui avait droit à se munir d'un aide de camp, n'en avait choisi aucun. Or, ma mère était très liée avec la duchesse de Tonnerre, l'aînée des trois demoiselles genevoises de Sellon, dont l'une avait épousé le comte de Cavour, père de Camille Cavour, le ministre piémontais, et l'autre le comte d'Auzères, ancien préfet de Turin sous l'Empire.

Madame de Tonnerre, grande et imposante, qui avait été très belle, me recommanda à son mari et c'est ainsi que je fus choisi. S'il me faut avouer que les connaissances spéciales me faisaient absolument défaut pour remplir mes nouvelles fonctions, je dois convenir, avec la même bonne foi, que je ne manquais pas d'une certaine prestance, étant

beaucoup plus grand et beaucoup plus formé qu'on ne l'est d'ordinaire à seize ans. Comme il était d'ailleurs entendu que je n'aurais rien autre chose à faire que de porter le mieux possible mon uniforme, le duc et la duchesse de Tonnerre ne risquaient pas d'avoir trop à rougir de leur jeune aide de camp.

Mais ce fut précisément la confection de cet uniforme qui amena par la suite d'assez plaisantes complications. Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, l'état-major de la garde nationale de Paris était composé de ce qu'il y avait de plus élégant parmi les jeunes gens du faubourg Saint-Germain, de la Chaussée d'Antin et du monde opulent de la banque et des affaires. Versé dans toutes les sociétés, le duc de Raguse avait trié sur le volet pour recruter ses aides de camp, au milieu desquels (ils étaient au moins dix ou douze) brillaient les rois de la mode, M.M. Charles de Mornay, de Montbreton, Achille Delamarre, Roger, etc., etc... Le peintre Horace Vernet était du nombre. Il avait été chargé de dessiner le grand uniforme des jours de gala. Je laisse à penser s'il avait

donné carrière à sa fantaisie : dolman bleu clair à la hussarde, tout chamarré de brandebourgs, schako avec aigrette, sabretache fleurdelysée, sabre recourbé, pantalon écarlate à bandes d'argent, rien n'y manquait. Si bel équipement ne pouvait que coûter fort cher. Fallait-il pour me le faire revêtir une seule fois peut-être, s'imposer une si grosse dépense ? Mon père ne le pensa point. Il se contenta de me commander le petit uniforme des jours ordinaires. Comme ancien militaire, il lui répugnait également de me voir porter, si jeune encore, et presque bambin, malgré ma grande taille, les épaulettes de capitaine, qui étaient celles de tous ses camarades. Il décida que je me contenterais de l'épaulette de simple lieutenant. Cependant, comme officier d'état-major, les aiguillettes étaient de rigueur. Ainsi vêtu, l'aide de camp du duc de Tonnerre était certainement beaucoup moins resplendissant que ceux du duc de Raguse. Il avait moins de chances de plaire aux dames, ou de faire grand effet sur la foule. Mais, par contre, je me trouvais porter, sans nulle différence appréciable, le même uniforme

et les mêmes insignes qu'un lieutenant de la garde royale. Il en résultait qu'aux yeux de la troupe, grâce à cet accoutrement de fantaisie et particulièrement pour les soldats de la garde, je me trouvais investi d'une importance dont le premier résultat se produisit, à mon grand étonnement, dès le début du voyage, et aux portes mêmes de la cathédrale de Reims.

On risquerait de se tromper si l'on se figurait que les fêtes publiques avaient, sous la Restauration, la même splendeur que de nos jours. La magnificence des décors extérieurs était beaucoup moindre, et, par comparaison à ce que nous avons vu depuis, presque chétive. Il n'y avait pas ce concours d'étrangers que les chemins de fer déversent aujourd'hui partout où la foule est convoquée. En revanche, la vraie population semblait prendre plus cordialement plaisir aux réjouissances, qui lui étaient offertes. La multitude s'amusait alors à moins de frais, et le spectacle de ses amusements était, en province surtout, plus agréable à voir, parce que la gaieté en était plus expansive, comme celle de gens qui se connais-

sent et sont habitués à se divertir en commun. A Reims, les classes bourgeoises de la ville s'associèrent aux préparatifs de la cérémonie, avec une complaisance de bon aloi, où dominait toutefois le sentiment de la curiosité, et peut-être, faudrait-il ajouter, celui de la surprise. Cette surprise fut surtout excitée par la lecture d'un certain programme officiel qui indiquait le jour où le roi Charles X, après avoir reçu l'onction sacrée, toucherait solennellement les écrouelles. C'était aux gens d'église et aux hommes de cour que, dans la pensée du roi Charles X, la fête était surtout donnée, bien que, par scrupule constitutionnel, tous les grands corps de l'État et les délégués de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés y eussent aussi leurs sièges marqués. Est-il besoin de dire que la compétition avait été ardente, parmi les femmes du plus haut rang, pour obtenir accès dans les tribunes de la cathédrale, qui, n'ayant pas été réservées pour les dignitaires en exercice, pouvaient recevoir un petit nombre d'heureuses privilégiées. Tel était l'empressement de ce bataillon féminin pour

monter à l'assaut des places d'où elles pourraient le mieux voir et être vues que, dès six heures du matin, lorsque muni de mon billet et revêtu de mon uniforme, je me présentai sous le porche gothique qu'on avait bâti en planches peintes devant la cathédrale, je les trouvai déjà arrivées et sous les armes. Elles étaient en robes de cour, à queue, portant toutes, selon l'étiquette, pour coiffures uniformes, des touffes de dentelles passées dans leurs cheveux (ce qu'on appelait des barbes) et qui retombaient de là sur leurs gorges et leurs épaules consciencieusement décolletées. Pour une fraîche matinée de mai, c'était un costume un peu léger; elles tremblaient de froid. En vain montraient-elles leurs billets et déclinaient-elles, pour entrer, leurs titres et qualités; le grenadier de la garde royale chargé de maintenir la consigne jusqu'à l'heure de l'ouverture des portes se promenait impassible devant tant de jolies solliciteuses, parmi lesquelles je me souviens d'avoir remarqué la comtesse de Choiseul, sa sœur la marquise de Crillon la comtesse de Bourbon-Busset, etc., etc... « Il avait ordre de ses chefs de

ne laisser pénétrer personne, et personne ne pénétrerait. »

Cependant, tandis que absorbé dans ma compassion admirative, je passais la revue de toutes ces lèvres blêmes et de toutes ces poitrines grelottantes, voici le grenadier qui s'arrête droit en face de moi et me dit : « Mon lieutenant, la consigne n'est pas pour vous et vous pouvez passer. » Évidemment il m'avait pris pour un lieutenant de la garde royale en service. Je ne me le fis pas dire deux fois et, quelques minutes après, j'avais été choisir ma place dans le coin d'une tribune que vint bientôt remplir, jusqu'au comble, tout le flot des belles frileuses que j'avais laissées se transir à l'entrée de la cathédrale.

De la cérémonie elle-même, j'ai gardé peu de souvenir. Je me rappelle seulement qu'à l'instant où Charles X traversa la nef, revêtu d'une robe de chambre de satin blanc, entr'ouverte par-dessus un pourpoint de même couleur et de même étoffe, coiffé d'une toque enrichie de diamants et surmontée de plumes blanches et noires, un frémissement général arracha mille petits cris d'extase

à mes voisines. Avec ce sentiment de la bonne grâce, innée chez les femmes et qui ne manque jamais de les ravir, comment n'auraient-elles pas applaudi à la façon royale et souverainement élégante dont Charles X portait, malgré son âge, ce costume assez étrange et quelque peu théâtral. Personne n'était mieux fait que lui, à défaut de qualités plus solides, pour donner bon air aux représentations extérieures d'une royauté à la fois digne et aimable.

Je l'ai maintes fois aperçu à cheval, passant des troupes en revue, ou suivant des chasses à courre; je l'ai entendu, assis sur son trône et environné de toutes les pompes d'un cortège officiel, prononcer les discours d'ouverture des deux sessions; je l'ai plusieurs fois approché dans les petites fêtes intimes que madame la duchesse de Berry donnait, le matin, au pavillon de Marsan, afin d'amuser les « Enfants de France », comme on disait alors, et pour leur faire lier connaissance avec la jeune génération de leur âge. Un jour que j'accompagnais mes parents, visitant je ne sais quelle exposition d'objets d'art ou de fleurs dans

une des salles basses du Louvre, je l'ai vu aborder ma mère, qu'il avait connue en Angleterre, avec une familiarité à la fois respectueuse et charmante. Il avait évidemment l'envie de plaire aux personnes auxquelles il adressait la parole, et il en avait le don. C'est un genre de succès qui ne lui faisait guère défaut, surtout auprès des femmes. Sa physionomie l'y aidait autant que ses manières. Elle était ouverte et bienveillante, perpétuellement animée d'un sourire débonnaire et peut-être un peu banal, celui d'un homme ayant conscience d'être irrésistible à force de bonne grâce, et de pouvoir, à la faveur de quelques mots aimables, triompher de tous les obstacles. Tel m'est apparu Charles X pendant les fêtes du sacre à Reims, et depuis, dans toutes les occasions où il m'a été donné de le rencontrer jusqu'en 1830.

Quant à la cérémonie du sacre, chantée alors par M. de Lamartine, autant elle me parut imposante dans sa singularité, autant la réception des chevaliers commandeurs des ordres du roi, les ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, qui eut

lieu le lendemain 20 mai, dans une salle de l'archevêché, me sembla manquer absolument de prestige. Le local était trop petit, l'assistance peu nombreuse et rien moins que recueillie. L'appareil militaire de tant de maréchaux et de généraux revêtus de brillants uniformes, la magnificence des décors, la pompe des cérémonies qu'accompagnaient les sons lents et majestueux de l'orgue emplissant la vaste nef de l'Église, avaient parfaitement réussi, la veille, à sauver pour les assistants et pour moi en particulier ce qu'il y avait d'un peu suranné dans l'observation minutieuse d'un rituel qui remontait jusqu'au moyen âge. Je me sentis, au contraire, plus surpris qu'édifié par le caractère semi-religieux, semi-mondain, mais bien plus mondain que religieux, du spectacle que j'eus le lendemain sous les yeux. La plupart de ces messieurs m'étaient connus. Je les avais presque tous rencontrés dans les salons de ma mère et de ma grand'mère. Je n'avais même pas été insensible au bon air que leur donnait, porté sous le frac, dans l'habitude de la vie, ou dans les grandes occasions, par-dessus un

habit chamarré d'or et d'étincelantes décorations, le cordon bleu, objet de l'ambition traditionnelle des personnages les plus en faveur à la cour; mais je ne leur trouvais plus qu'une figure empruntée en les voyant rangés gravement dans des stalles de chanoines, revêtus d'un costume qui n'était d'aucune époque, affublés de longs manteaux aux couleurs bariolées et suivant d'un air distrait les phases d'un office dont ils avaient si peu l'habitude, qu'il leur arrivait le plus souvent de s'asseoir, de se relever ou de s'agenouiller à contre-temps. Le marquis de Sémonville, grand référendaire de la Chambre des pairs, m'avait remis un billet pour assister à cette cérémonie. Sa politesse était proverbiale; il en était prodigue envers tout le monde, et certes elle n'avait pas nui à cet ancien conseiller aux enquêtes devenu l'un des coryphées de la révolution française, échangé en 1795 avec d'autres conventionnels contre la fille de Louis XVI, sénateur sous l'Empire, et nommé par Charles X aux fonctions honorifiques et lucratives que Louis-Philippe lui continua après 1830. Même envers moi, tout jeune

et chétif personnage que j'étais, il n'eut garde de se départir de son habitude. « Votre grand-père, Monsieur, était cordon bleu ; votre père le sera un jour ou l'autre, cela ne peut guère vous manquer à vous-même. Il faut que vous voyez comment se passent ces choses-là. » Le propos était aimable ; ai-je besoin d'ajouter que je n'ai pas cru un instant, même alors, aux prophéties de M. de Sémonville.

Toute la cour et partie de la haute société parisienne s'étaient rendues à Reims. Des logements avaient été officiellement retenus chez les notables habitants de la ville pour les grands dignitaires de l'État, en particulier pour les membres de la Chambre des pairs. Comme il était naturel, on s'était entendu entre parents et amis pour faire ensemble le voyage. Mon père s'était associé avec son collègue et son beau-frère le marquis de la Guiche, qui lui-même s'était adjoint le duc de Cereste-Brancas. Le duc de Montmorency nous avait invités à visiter avec lui, en nous rendant à Reims, la grande manufacture de Saint-Gobain, dont il présidait le comité. Notre bande s'était

augmentée en route d'autres personnages appartenant aux deux Chambres, parmi lesquels j'ai gardé le souvenir du duc de Fitz-James, un ami de mon père, du marquis de la Panouze, qui était un financier du temps, partisan avéré et quelque peu conseiller de M. de Villèle. Une fois réuni par le choix ou par le hasard, on se quitta peu pendant le séjour à Reims. La plupart du temps, on prenait ses repas en commun; on faisait les mêmes courses ensemble, soit à pied soit en voiture. Ces messieurs étaient pleins de bonté pour moi et je ne leur étais pas toujours inutile. Ils s'amusaient beaucoup de voir que les soldats de la garde royale, partout chargés de maintenir la foule et d'écarter le public des lieux où l'on ne pouvait pénétrer sans billet, ne manquaient jamais de me prendre pour un officier de leur troupe. Quand surgissait quelque embarras, quand un factionnaire plus récalcitrant que les autres et demeuré sourd à leur qualité de pair de France leur barrait le passage en objectant sa consigne, c'était moi qu'on appelait. « Nous ne nous en tirerons jamais, disaient ces messieurs, si nous

ne mettons notre lieutenant en avant. » Le lieutenant intervenait, et, grâce à lui, ces messieurs passaient. Je dois avouer que, parmi les officiers du camp qui fut, pendant la cérémonie du sacre, réuni aux portes de Reims, ma considération était moins grande que parmi les simples soldats. Mon uniforme de garde national et mon épaulette de lieutenant, n'étaient pas pour en imposer un instant à quiconque jouissait dans l'armée d'un véritablé grade. Chacun savait, à première vue, à quoi s'en tenir sur la valeur de mes insignes militaires. Cependant, comme j'étais le premier à en faire, en riant, les honneurs et à plaisanter gaiement sur le néant de ma petite importance éphémère, je rencontrai bon accueil de la part des jeunes gens du faubourg Saint-Germain, les Vogué, les Rohan-Chabot, etc., qu'avec mes amis, le prince de Chalais et Armand de Jumilhac, tous deux pages du roi Charles X, nous allâmes visiter sous leurs tentes. Ces messieurs qui débutaient pour la plupart dans des régiments de cavalerie légère, me traitaient presque en camarade.

De ces quelques journées, passées dans la compagnie des vieux amis de mon père, tous royalistes fort décidés, quelques-uns presque *ultras*, qui ne se gênaient guère pour parler librement devant moi, et de mes intimes entretiens avec les jeunes gens de mon âge, tous profondément dévoués à la famille régnante, j'ai remporté l'impression qu'il n'y en avait pas un seul, parmi les plus âgés, et par conséquent les plus attardés, ni parmi les plus récemment entrés dans la période sérieuse de leur existence, qui n'eût de très bonne foi, et sans arrière-pensée, accepté les conditions essentielles de la civilisation moderne et du régime parlementaire. J'avais toutefois le sentiment, élevé comme je l'avais été, en plein collège, et déjà muni d'une sorte de précoce expérience, fruit précieux de l'éducation publique, que c'était là un monde un peu à part. J'étais instinctivement frappé combien les préoccupations des personnes avec lesquelles je passais alors mon temps, étaient d'une nature particulière, spéciale pour ainsi dire à leur classe, non point opposée, ce serait trop dire, mais, à coup

sûr, un peu étrangère aux grands courants ayant prise sur l'opinion de leurs contemporains. Elles avaient leur manière d'aimer le roi et leur pays qui n'était ni très compréhensible, ni même, peut-être, très acceptable pour les masses populaires et les classes bourgeoises, qui étaient dès lors plutôt portées à rester froides ou à devenir ombrageuses, en présence de certaines manifestions d'un royalisme outré dont les signes extérieurs n'étaient pas toujours, à cette époque, parfaitement circonspects.

A la rentrée de Charles X à Paris, après le sacre, les mêmes dispositions que j'avais remarquées à Reims se firent jour d'une façon plus sensible. J'étais dans le cortège; et, comme l'état-major de la garde nationale suivait d'assez près le carrosse royal, j'eus occasion d'observer combien, à la porte du faubourg de la Villette, où était dressé un arc de triomphe, l'accueil demeura au-dessous de ce qu'on avait espéré. De malveillance il n'y en avait pas trace, au moins apparente. Des groupes évidemment soldés poussèrent, après le discours du préfet de Paris et la réponse du roi, des vivats

demeurés sans écho. Quand nous approchâmes des boulevards, le public se réchauffa un peu. Les fenêtres étaient garnies de femmes dont la plupart agitaient leurs mouchoirs en signe de bienvenue.

Autour de Notre-Dame, où le cortège se rendit avant de gagner les Tuileries, la foule était énorme derrière la haie de soldats chargés de la contenir. Ses propos n'avaient rien de fâcheux, mais rien non plus d'ému ni de sympathique. La magnificence des équipages et des costumes, la beauté des uniformes militaires, en particulier, ceux des corps d'élite, tels que les Cent-Suisses et les gardes du corps, en faisaient tous les frais. Les spectateurs cherchaient à deviner et se nommaient les uns aux autres les personnages marquants. A partir de Notre-Dame, où Charles X, reçu par l'archevêque de Paris et son clergé, s'était arrêté un instant pour assister au *Te Deum*, la physionomie de la fête changea un peu. Les balcons de beaucoup de maisons étaient pavoisés; des femmes de la cour, en riches toilettes, s'y pressaient en grand nombre, jetant fleurs et bouquets sur le passage du carrosse royal.

A mesure que nous avancions, le contraste me frappait davantage entre les sentiments exaltés que la portion la plus élevée des classes de la société manifestait à l'égard du nouveau monarque, et l'indifférence presque affectée, quelquefois un peu gouailleuse, avec laquelle le reste du public assistait froidement aux bruyantes démonstrations d'autres groupes, après tout, assez restreints. Mais le contraste n'était pas visible à tous les yeux; ni le souverain ni son entourage immédiat n'étaient pour s'en apercevoir. Il m'apparaissait plus clairement, parce que, suivant à peu de distance la voiture qui portait les personnes de la famille royale, je recueillais les observations à voix basse dont chacune d'elles était l'objet. Ajoutons, toutefois, que plus nous approchâmes du Carrousel et du château des Tuileries, plus la réception devint cordiale et chaleureuse. C'était là, évidemment, que s'étaient donné rendez-vous les plus vifs partisans de la dynastie. La bonne grâce infatigable avec laquelle le roi rendait les saluts de la foule, et par des gestes pleins de bonhomie et d'affabilité répondait aux cris en-

thousiastes des personnes qu'il reconnaissait sur son passage, avaient, de quart d'heure en quart d'heure, ajouté à son succès personnel. Somme toute, lorsque, le 6 juin 1825 au soir, il descendait de la magnifique voiture du sacre pour monter l'escalier du palais de ses pères, Charles X avait tout lieu d'être content de sa journée, et je doute que, parmi les nombreux témoins de tant de fêtes splendides qui, à Paris et à Reims, venaient de se succéder sans interruption, il y en eût beaucoup qui n'eussent pas été étrangement surpris si on leur avait annoncé quelle catastrophe devait, au bout de cinq ans seulement, mettre fin à un règne qui avait été inauguré sous de plus heureux auspices.

Je m'aperçois que j'ai oublié de dire quel rôle me fut réservé dans le cortège royal dont j'ai essayé de retracer les splendeurs et d'indiquer la physionomie. Il n'eut rien de brillant. Ma place naturelle aurait été à côté, ou plutôt derrière mon général, le duc de Tonnerre, qui venait à la droite du duc de Raguse, commandant de la garde nationale de Paris. Le duc n'était pas un très habile

cavalier; la jolie jument de race, à robe truitée que mon père m'avait donné à monter pour l'occasion, caracolait et se livrait à toute sorte de fantaisies qui inquiétaient évidemment mon chef, fort occupé à se bien tenir sur sa paisible monture. Restait pour moi la ressource de me joindre au groupe de mes camarades, les membres de l'état-major de la garde nationale; mais, outre que j'étais légèrement embarrassé de faire apparaître mon modeste uniforme auprès de ceux, autrement resplendissants des aides de camp du maréchal de Raguse, là aussi, ma jument faisait des siennes, jetant le désordre dans les rang de ces messieurs, qui n'étaient pas non plus tous également forts en équitation. En me tenant à quelque pas derrière eux, j'avais plus de facilité pour maîtriser ma monture indocile. Peut-être n'étais-je pas tout à fait insensible à l'attention que des femmes du peuple semblaient donner à la manière dont je me maintenais en selle, malgré des bonds et des écarts incessants qui eussent désarçonné un moins souple cavalier que moi, lorsque j'entendis un vieux troupier dire à sa

voisine qui me montrait du doigt : « Ça... n'y prenez pas garde. C'est le chirurgien de l'état-major de la garde nationale... » Tel était, sans contredit possible, l'effet que j'avais dû produire pendant toute la durée du trajet, depuis la Villette jusqu'aux Tuileries. Était-ce un déboire? Je ne sais. Une chose l'emportait sur tout, c'était la joie d'avoir échappé, pendant près de quinze jours à l'ennui de réciter des racines grecques ou de scander des vers latins.

## IV

## 1827

## LE COLLÈGE

Les racines grecques et les vers latins !... Il y avait déjà longtemps que je n'y mordais plus, ou plutôt, je n'y avais jamais mordu. Quand je pense aux années que j'ai passées sur les bancs du collège, je me demande si c'est ma faute, celle de mes parents, celle de mes professeurs, ou celle du système suivi dans nos établissements d'instruction publique, si j'ai fait d'aussi détestables études. Il y a eu un peu de tout cela, je crois. La vérité est que mes parents, très désireux de me donner une bonne éducation, mais assez inexpé-

rimentés, ne s'y sont pas très bien pris avec moi. Ils commencèrent par vouloir me faire élever dans la maison paternelle. A douze ans, j'avais déjà tué sous moi deux précepteurs dont l'un avait eu le courage de s'y reprendre à deux fois. Au bout de peu de temps, ils avaient dû consciencieusement déclarer qu'ils ne pouvaient pas venir à bout de leur élève. Le premier était un brave Suisse, un peu lourd et empesé de sa personne, qui m'aimait beaucoup, et pour lequel je n'étais pas moi-même sans affection. Il se nommait M. Page, et j'ai eu le plaisir de le rencontrer plus tard, en 1829, à Rolles, sa ville natale, où il remplissait honorablement une modeste fonction de magistrature. C'était l'homme le plus scrupuleux du monde. Après avoir essayé de toutes les manières de s'y prendre, il finit par dire à mes parents : « Jamais je n'aurai raison de cette petite tête-là; essayez avec un autre; car, d'ailleurs, il ne manque pas de dispositions. » Ce qui l'avait complètement décontenancé, c'est qu'un jour, me reprochant tous les barbarismes et solécismes dont un de mes thèmes latins était hérissé, et s'étant écrié avec indignation : « Quoi ! voilà

où vous en êtes après votre cent cinquantième thème, » je lui avais gravement répondu : « Il est évident, si j'en suis là, après mon cent cinquantième thème, qu'il est parfaitement inutile que je continue à en faire d'autres. » Et, sur ce beau raisonnement, ni par prières, ni par menaces, ni par punitions redoublées, il ne put obtenir de moi d'ouvrir un dictionnaire latin. L'entrée en scène de mon second précepteur fut assez plaisante. C'était l'été, la chaleur était grande ; ma mère était dans sa chambre à coucher quand elle le reçut pour la première fois, et, comme il se plaignait d'avoir soif, elle se disposait à sonner un domestique, lorsque, l'arrêtant d'un geste, et saisissant un pot à eau en porcelaine de Sèvres qui était sur la commode à sa portée, il se mit à boire tout à même en disant à ma mère : « C'est ainsi, Madame, que j'élèverai monsieur votre fils. » Cette éducation à la Jean-Jacques ne laissait pas que d'effaroucher un peu mes parents. Pour moi, je m'en arrangeai très bien pendant les quelques mois que cela dura. La méthode consistait à faire avec moi de longues promenades où tout devenait sujet de

conversations que M. Derode (c'était son nom) s'étudiait à rendre aussi attrayantes qu'instructives. Il me menait aux Champs-Élysées voir jouer au ballon, voilà pour l'attrait. Puis il m'expliquait comment un ballon jeté en l'air devait, par suite des règles combinées de l'attraction terrestre et de la pesanteur spécifique, redescendre à terre, voilà pour l'instruction. Je crois même qu'il prit la peine de me démontrer comment un corps rempli d'air et enveloppé d'un tissu élastique devait nécessairement, par suite d'autres règles physiques non moins admirables, rebondir proportionnellement à la hauteur d'où il était tombé. Cela était plus compliqué, et je ne jurerais pas que j'y aie, dans le temps, compris grand'chose, ni même que je m'en rende bien compte à l'heure où j'écris ces lignes. Quand nous regardions les Invalides jouer aux boules sous les quinconces de l'Esplanade, il ne manquait pas de me faire bien saisir la double loi à laquelle devait fatalement obéir un corps sphérique lancé à terre : d'abord, celle de l'impulsion qui lui avait été imprimée par la main de l'homme, puis celle

résultant de sa forme, qui l'obligeait, quand la force de l'impulsion première avait diminué, puis graduellement cessé, à modifier sa course suivant les ondulations du terrain. Comme, pour appuyer ses savantes théories, l'habile dissertateur n'avait pas objection à faire avec moi une partie de ballon ou de boules, nous faisions très bon ménage pendant ces promenades.

A la maison, il y avait plus de tirage. Cependant, au début, tout alla d'abord assez bien. M. Derode avait eu probablement connaissance de mon horreur invincible pour les thèmes latins. Il prit son parti de me jeter à corps perdu dans la traduction d'auteurs dont la portée était tout à fait au-dessus de mon âge. De l'*Epitome*, du *Cornelius Nepos*, de Phèdre, je passai à traduire Tite-Live, Virgile et je crois même Salluste et Horace. Quand je dis traduire, c'est bien lui qui traduisait, en me faisant suivre du doigt le texte latin; car il avait pour principe qu'il fallait en user pour les langues anciennes comme pour les langues modernes et se les assimiler par l'usage. C'est ainsi qu'il me fit faire connaissance avec

presque tous les classiques. J'appris l'histoire de Rome en lui entendant lire dans les *Annales* de Tite-Live les règnes de ses premiers rois, parmi lesquels Numa Pompilius avait toutes mes préférences, parce que mes parents m'avaient de bonne heure mis Florian entre les mains, et que j'y avais contracté une passion secrète pour la nymphe Égérie. Je goutais assez les *Bucoliques*, beaucoup moins les *Géorgiques*, excepté l'Épisode d'Aristée, mais je raffolais de l'*Énéide*. Le fils d'Anchise devint monhéros, au lieu et place de Télémaque, dont je savais les aventures par cœur, n'ayant jamais achevé le classique roman de Fénelon sans en recommencer la lecture. M. Derode était fort satisfait de l'intérêt que je semblais prendre et que je prenais en effet à ses commentaires sur la beauté de ses auteurs favoris. Il était frappé de mon bon goût précoce, et se vantait à mes parents de m'avoir converti à la langue latine. C'était une illusion dont il ne tarda guère à s'apercevoir lorsque, plaçant devant moi un dictionnaire et quelques lignes des auteurs dont la lecture m'avait tant charmé, il se mit en me-

sure de me les faire traduire mot à mot. Cela ne faisait nullement mon affaire, et je m'y refusai tout net. La version latine ne m'allait pas mieux que le thème latin.

Décidément j'étais rétif, et mon second précepteur jeta encore le manche après la cognée en disant derechef, comme le premier, que cela était dommage et que je ferais un bon écolier si je voulais seulement travailler; mais, cela, je ne le voulais absolument pas.

C'est à ce moment que mes parents se décidèrent, après de longues hésitations, à me mettre au collège. La seule perspective en effrayait démesurément ma mère. Elle n'avait pas le courage de me faire part d'une si cruelle détermination. Mon père dut s'en charger à son corps défendant. Je me souviens qu'il débuta, se promenant dans le jardin avec moi, par un long préambule sur tous les torts que je m'étais donnés, sur les chagrins que j'avais causés à mes deux précepteurs, tous deux si excellents et qui avaient été obligés de reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de tirer parti de moi : « Cela ne pouvait con-

tinuer ainsi, et je n'avais qu'à m'en prendre à moi-même... » Là-dessus, j'interrompis mon père : « Savez-vous ce qu'il faut faire, il vous faut me mettre dans la pension la plus sévère que vous pourrez trouver. » Pendant cette conversation, ma mère était aux aguets. Elle tremblait à l'idée de l'impression qu'allait produire sur moi cet exil de la maison paternelle, et peut-être fut-elle un peu mortifiée quand elle sut avec quelle désinvolture j'avais pris la chose.

La pension où je fus mis n'était rien moins que sévère, elle était dirigée par M. Taillefer, l'ancien Genovefain dont j'ai déjà parlé. Transportée plus tard rue d'Enfer, elle était alors située à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la petite rue Saint-Dominique-d'Enfer qui porte aujourd'hui, si je ne me trompe, le nom de rue Royer-Collard, parce qu'elle vient aboutir dans la rue d'Enfer en face de la maison du n° 20, où demeurait M. Royer-Collard et dont nous avons plus tard occupé le rez-de-chaussée.

Nous suivions les cours du lycée Louis-le-Grand. Pour mes débuts on me mit en cinquième.

Dans la pensée de mes parents, c'était une bien basse classe pour l'enfant précoce qui avait déjà traduit Virgile et Horace. Il en fallut toutefois rabattre et, à la rentrée des classes, on me mit en septième. Je faisais mes études à reculons. Décliner *rosa* (la rose) et conjuguer les verbes réguliers et irréguliers, c'était trop au-dessous de moi; je pris, dès ces premiers moments, et je gardai malheureusement depuis lors une invincible répugnance, où la paresse avait la plus grande part, pour tous les exercices et les devoirs qui m'étaient imposés. Je n'avais pas d'autre occupation que de m'y soustraire, ce à quoi je n'ai réussi que trop bien.

Rien de plus décousu et de plus fantaisiste, d'ailleurs, que le système d'éducation suivi à mon égard. On me fit passer de cinquième en troisième, redoubler la troisième et sauter par-dessus la seconde. Parce que, en troisième, j'avais eu quelques succès en narrations historiques (la vocation apparemment), on supposait que, en rhétorique, vu ma facilité et l'imagination dont on me croyait doué, je serais appelé à des succès éclatants. Il n'en fut

rien; le fonds manquait trop complètement. Je restai sous MM. Burnouf et Pierrot, professeurs fort distingués, un très médiocre rhétoricien, et, comme je l'avais été depuis la septième, je persistai à demeurer toujours un des derniers de la classe. J'ai donc connu toutes ces mésaventures d'écolier dont parle dans ses mémoires mon confrère de l'Académie, M. Maxime Du Camp; comme lui, j'ai été renvoyé nombre de fois de classe pour m'être permis de rire ou de causer trop haut; comme lui, j'ai fait connaissance avec ces cabanons placés sous les toits du collège Louis-le-Grand, dont il fait une si tragique peinture, et, avant lui, j'ai copié des milliers de vers sur le petit tabouret de bois fixé au sol par une solide barre de fer. C'est pur hasard s'il n'a pas lu mon nom inscrit à la pointe du canif sur les plâtres de la muraille. Mais je n'ai pas rapporté les mêmes impressions que lui sur ces années de collège et, quand j'y pense aujourd'hui, je n'ai de mauvaise humeur que contre moi-même. En philosophie, je me relevai toutefois un peu. Le goût de la lecture ne m'avait jamais manqué. Le temps que je n'avais pas mis

à faire les devoirs qui m'étaient imposés, je l'avais employé, à la dérobée, à lire tous les livres qui m'étaient tombés sous la main. La bibliothèque de notre maître d'études, M. Coulon, y avait passé tout entière, à son insu. Histoire, poésie, romans, j'avais tout dévoré, et probablement aussi, dans le nombre, quelques traités de métaphysique; c'est pourqnoi, lors de la première composition en philosophie, je fus nommé le premier. Stupéfaction générale de la classe! Seul, je ne fus pas étonné, je ne doutais pas que le professeur n'eût commencé la liste par la queue comme cela se faisait quelquefois et je me trouvais ainsi à ma place accoutumée.

Mon succès ne me tourna point la tête. « Quoi! ce n'est pas plus difficile que cela d'être le premier! » et, depuis, je ne pris plus part aux compositions, de peur que pareil accident ne se renouvelât. Faut-il faire ma confession complète? Mon cœur n'était pas tout entier à la métaphysique, il était aussi à la paume, et la paume eut tout à fait le dessus, voici comment. La classe de philosophie, qui durait deux heures, était immédiatement

suivie d'une classe de mathématiques qui durait une heure. Deux ou trois fois par semaine, je filais (on sait ce que veut dire ce terme d'écolier) de la classe de philosophie pour aller jouer à la paume, et je rentrais au lycée pour la classe de mathématiques, à la sortie de laquelle j'étais gravement repris et ramené à la pension par le surveillant chargé de ce soin. Ce manège a duré toute l'année.

Quand j'avais joué à la paume, je dormais presque toujours profondément pendant toute la classe de mathématiques ; cela arrangeait plutôt le professeur, qui, d'ordinaire, me trouvait trop turbulent : « M. d'Haussonville est dans l'un de ses bons jours, il dort, ne le réveillons pas. » On devine maintenant pour quelles raisons j'ai toute ma vie eu peu d'aptitude pour la métaphysique et les mathématiques ; en revanche, j'ai été de quelque force à la paume.

Pendant le temps de mon externat au lycée Louis-le-Grand, j'avais imaginé un tour d'écolier dont ma paresse se trouvait bien. Les pensums pleuvaient sur moi, car je ne faisais presque ja-

mais aucun des devoirs prescrits, ou je les faisais fort mal. C'était alors tant de centaines de vers latins à copier. J'avais pour cela fait marché avec un écrivain public qui tenait son échoppe près du collège. Le pauvre homme a tant travaillé pour moi qu'il a dû finir par savoir son *Énéide* par cœur. Un jour, cependant, que ma bourse était à sec, je dus faire mon pensum moi-même. « Ah! Monsieur, me dit mon professeur de quatrième, M. Courmarin, auquel je le remis, ce n'est pas moi qu'on attrape ainsi; ce n'est pas là votre écriture, que je connais très bien. Au lieu de cinq cents vers, vous m'en copierez mille! »

Force fut alors de recourir à mon écrivain public, dont les copies avaient tant de fois passé et repassé sous les yeux de mon professeur, que sa personne s'était identifiée avec la mienne ou, plutôt, l'avait définitivement supplantée. A défaut de l'argent qui manquait pour le quart d'heure, j'avais crédit auprès de ce brave homme. Il me copia les mille vers, et, quand je les remis, quelques jours après à mon professeur, il les reçut avec un

air de triomphe dont toute la classe, qui savait mon truc, s'amusa beaucoup.

Je plaisante aujourd'hui sur ces sottises de ma jeunesse et sur la nullité voulue de mes premières études. La vérité est que je n'ai pas tardé à en souffrir. Dès mon entrée dans le monde, et surtout depuis le jour où il me fut donné de fréquenter, en dehors de ma famille et de notre société habituelle, des hommes de quelque mérite ayant le goût des lettres et le don d'occuper leurs loisirs, je me mis incontinent sans guide aucun et sans conseils, à refaire à moi tout seul et comme en cachette, mon éducation si complètement manquée. J'ai alors de mes deniers acheté un dictionnaire latin et quelques livres classiques; je me suis jeté à corps perdu dans le Cornélius Nepos, dans le *De Viris*, dans Virgile, Horace, Tacite, et comme je n'avais plus M. Derode pour me les expliquer, il me fallait suer sang et eau pour les comprendre. J'y ai trouvé, à ma grande surprise, de vives jouissances. C'est ainsi que je me souviens d'avoir, en 1835, pendant que j'étais second secrétaire d'ambassade à Rome, relu d'un bout à

l'autre les *Annales* de Tite Live, au début avec un dictionnaire à la main et bientôt tout couramment.

J'avais loué à Frascati la villa Muti, l'ancienne résidence du cardinal d'York. J'étais seul dans ce palais immense et alors tout délabré, avec ses vieux chênes verts plantés en longues lignes droites, ses nombreuses statues mutilées, ses bassins de marbre ébréchés que l'eau ne remplissait plus. Mais la vue sur la plaine de Rome, sur les collines avoisinantes d'Albano et de Palestrina, sur Veies, sur le Soracte, presque toujours couvert de neige,

Vide ut alta ster
Nive candidum Soracte;

sur les Apennins dans le lointain, sur Porto-d'Azzio, Civita-Vecchia, Netuno, sur la mer elle même que, par de belles matinées d'automne, on apercevait à l'horizon comme une longue ligne bleue servant de bordure au tableau, était vraiment splendide. Installé sur mon balcon, mon auteur à la main, je pouvais suivre de l'œil, pour ainsi dire et comme à mes pieds, toutes les péri-

péties du premier et laborieux établissement du peuple romain dans ces contrées, qu'un de mes regards pouvait embrasser tout entière.

Il me suffisait d'un temps de galop pour me rendre dans les défilés de la Sabine, et je n'avais qu'à traverser la forêt de Grotta-Ferrata, qui longeait la villa Muti, et à traverser Tusculum pour monter, par une voie antique, pavée de gros blocs cyclopéens en lave noire, jusqu'à la cime boisée du haut de laquelle le chef carthaginois passe, à tort ou à raison, pour avoir longtemps contemplé la ville éternelle, dont il ne lui a pas été donné de se rendre maître, et qui porte dans le pays le nom de *Campo d'Annibale*. Je ne saurais dire quel plaisir j'ai trouvé dans cette lecture entremêlée des excursions auxquelles elle donnait lieu.

Sans que je me sois rendu compte, c'est à ce moment, je m'imagine, quand j'étais à cent lieues de me douter que jamais je tiendrais une plume, que j'ai confusément senti (pas toujours à l'avantage de Tite Live) combien il importait, pour un historien, de connaître les lieux dont il lui faut parler. Mais j'ai beaucoup anticipé et j'ai hâte

de revenir aux années qui suivirent immédiatement ma sortie du collège.

Avant de faire mon droit, il fallait être reçu bachelier. Pour le triste écolier que j'avais été, c'était toute une affaire. Le hasard me servit bien. J'avais M. Villemain pour examinateur; il présidait, je crois, l'imposant tribunal. C'était la première fois que je le voyais. Sa physionomie un peu narquoise m'effraya beaucoup, surtout quand il me demanda : « Faudra-t-il vous interroger sur le grec? (L'étude du grec était alors facultative dans les collèges.) — Non!... — Tant pis pour vous, Monsieur; alors vous trouverez simple que nous soyons un peu plus difficiles pour le latin. » Cela commençait mal! Cependant ouvrant un Virgile au hasard, M. Villemain me demanda de lui traduire quelques vers des *Géorgiques* et m'indiqua l'épisode d'Aristée. La chance avait tourné pour moi. Je connaissais le passage; j'en avais, dans le temps, appris la traduction en vers par l'abbé Delille. Je compris tout de suite qu'il fallait prolonger la chose autant que possible, afin que les examinateurs n'eussent pas le temps de

me faire passer à quelque autre exercice. Un certain sang-froid qui était voisin de l'effronterie vint à mon aide. Je traduisis le latin tant bien que mal, et je récitai de mémoire les vers de l'abbé Delille. Je fis remarquer que la traduction n'était pas très littérale, qu'il y avait presque des contresens, et puis je me lançai sur les licences que pouvait se permettre un poète, même et surtout quand il se faisait traducteur; puis je fis une petite digression sur les mœurs des abeilles, qui, au fond, n'avaient certainement pas changé; mais la France n'était pas l'Italie et les abeilles élevées par nos paysans dans quelques départements du Nord pouvaient très bien avoir d'autres habitudes que celles jadis observées par Virgile à Mantoue. Les examinateurs se regardaient un peu étonnés du cours que je leur faisais, et je compris que j'avais ville gagnée.

Quand vint le tour des mathématiques, on me dicta une multiplication qu'il me fallut faire au tableau, je m'en tirai assez bien. Ah! si on m'avait demandé une division, j'aurais été plus embarrassé, moi qui avais tant dormi pendant

les classes de mathématiques. On passa aux sciences physiques. Je n'en savais pas le premier mot. Grâce à Dieu, la question fut simple et terre à terre : « Combien y a-t-il de sortes de corps? » Réponse immédiate : « Deux sortes, les simples et les composés. — Combien de corps simples? » Par hasard, j'en avais retenu le chiffre, celui d'alors. Je le dis, en ajoutant d'un air entendu que ce nombre diminuerait sans doute encore, car il y avait eu des temps où l'on prenait l'eau, la terre et le feu, pour des corps simples. Décidément, je faisais l'effet d'un docteur. « Citez-nous un corps simple. » Du diable si j'en connaissais un! mais tout à coup, par une heureuse inspiration, le souvenir me vint que j'avais vu un morceau de soufre dans une jatte d'eau qui était à demeure dans le salon de ma grand'mère pour l'usage personnel de son petit chien favori, et que l'on m'avait dit que c'était là un corps simple. Je nommai le soufre. Mon triomphe fut alors complet.

Voici comme on devenait bachelier ès lettres en l'an de grâce 1827.

## V

### 1828-1829

## L'AMBASSADE DE ROME

### ET M. DE CHATEAUBRIAND

L'année d'après, au mois de juillet 1828, je passai mon examen de droit, celui de première année, avec trois boules rouges, ce qui était le strict nécessaire, et je m'en suis tenu là en fait d'étude de la jurisprudence. J'avais dix-neuf ans depuis le 19 mai et je venais d'être attaché à l'ambassade de M. de Chateaubriand à Rome. Mon père se proposait de faire avec moi le voyage d'Italie et nous devions partir dans les premiers jours de septembre.

A quoi ai-je employé l'année qui suivit ma libération du collège? Ce serait me calomnier moi-

même que de dire qu'elle fut entièrement perdue en futilités. Non ; à peine eus-je la bride sur le cou, que je sentis un peu le besoin de me discipliner moi-même. Toute mon éducation était à refaire et je me suis mis assez bravement, sans me surmener toutefois, à la recommencer. Dois-je convenir que, pour avoir raison de ma détestable écriture et m'apprendre à écrire vite et lisiblement, il m'a fallu remplir des pages entières de jambages et de lettres à la façon des enfants de l'école primaire. Quant aux cours de droit, je ne les suivais guère. Mon père avait fait connaissance avec M. Persil, alors avocat, qui avait plaidé pour lui, au sujet du milliard de l'indemnité, un procès important qu'il avait gagné contre un de ses collègues à la Chambre des pairs, dont M. Dupin défendait les intérêts. M. Persil lui avait indiqué comme répétiteur un M. Jourdain, qu'il a depuis placé dans la magistrature. C'est de M. Jourdain que j'ai appris le peu de droit que j'ai jamais su et que j'ai depuis si complètement oublié. Étourdi et turbulent, je l'étais encore, mais, paresseux, je ne l'étais plus, et, quand la fan-

taisie m'en prenait, j'étais devenu capable, comme je le suis encore, de faire, à l'occasion, des débauches de travail. Mon père, doué d'un grand sens et du tour d'esprit le plus aimable, si parfaitement modeste et consciencieux, sentait profondément ce qui avait manqué sous l'ancien régime à sa première éducation, interrompue d'ailleurs par la Révolution : « Je serais désolé, avait-il coutume de me dire avec une gracieuse exagération, si tu étais destiné à ne demeurer, comme moi, qu'un gentilhomme « fesse lièvre ». Ah ! si vieillesse pouvait et si jeunesse savait !... Tu dois me succéder à la Chambre des pairs, il faut t'y préparer... » Je n'étais pas insensible à ces exhortations. J'avais mordu de très bonne heure à la politique, ou plutôt, elle m'a de très bonne heure mordu, et je ne suis pas encore tout à fait guéri de cette morsure. L'hérédité de la pairie avait fait des fils aînés de pairs de France de petits personnages. Ils jouissaient d'une sorte de privilège dont mon père, qui regrettait beaucoup que les séances de la Chambre haute ne fussent pas publiques, avait tenu à me faire profiter. Ils pou-

vaient assister aux séances de la Chambre des députés dans la tribune réservée aux pairs de France. C'est ainsi que j'ai pu suivre toutes les séances un peu importantes de la session de 1827-1828. J'ai entendu, assez froid en apparence, mais au fond haletant de curiosité et d'émotion, les discours de MM. Royer-Collard, de Martignac, Casimir Perier, Benjamin Constant, etc., etc. Mon cœur était, avec l'opposition royaliste du centre droit, celle dont M. Hyde de Neuville était l'organe habituel au Corps législatif et que M. de Chateaubriand représentait alors avec tant d'éclat à la Chambre des pairs. Rien n'égalait mon enthousiasme pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs*, pour l'écrivain de la *Monarchie suivant la Charte*, pour l'orateur qui avait combattu la loi du sacrilège et défendu la liberté de la Presse, pour l'inspirateur des *Débats*, dont les articles véhéments étaient alors souvent confondus dans ce journal avec ceux de M. de Salvandy. Qu'on juge donc de ma joie quand, après la formation du cabinet de M. de Martignac, mon père m'apprit que M. de Chateaubriand lui avait

promis de me désigner au choix de M. le comte de la Ferronnays, alors ministre des affaires étrangères, pour figurer au nombres des attachés qui allaient faire partie de son ambassade à Rome.

Il m'a fallu depuis rabattre un peu de mon admiration pour le grand homme. Chose singulière! Ce furent les *Mémoires d'outre-tombe*, ce monument élevé par lui-même à sa gloire, qui m'ont mis sur la trace des défauts et des travers qui ont déparé cette grande renommée. En voulant trop l'idéaliser et la pousser outre mesure à l'effet, c'est lui-même qui, de sa main, avec son propre crayon, a fait grimacer sa figure. J'ai entendu dire à M. de Barante, qui en avait eu connaissance avant qu'ils eussent été retouchés, que ces mémoires avaient été beaucoup plus agréables dans leur premier jet. M. de Chateaubriand les avait, à son avis, gâtés en les surchargeant de détails, de retours incessants et un peu guindés sur lui-même, sur les événements ultérieurs de son existence, en se prêtant, après coup, des sentiments qui étaient loin d'avoir toujours été les siens au moment où ils furent d'abord écrits. Il leur

avait ainsi ôté le mérite d'une parfaite exactitude et leur grâce première en avait été maladroitement altérée. Quand on y regarde de près, et pour qui s'y connaît un peu, ces retouches fâcheuses ne laissent pas que d'être assez facilement reconnaissables.

Avant de raconter ce que j'ai vu par moi-même de l'ambassade de M. de Chateaubriand à Rome, je viens de relire ses *Mémoires d'outre-tombe;* les volumes de M. de Sainte-Beuve intitulés : *M. de Chateaubriand et son groupe littéraire;* le livre que M. de Marcellus, qui était à Rome pendant l'hiver de 1828 à 1829, a écrit sous ce titre : *Chateaubriand et son temps* et qui n'est guère lui-même qu'un commentaire souvent rectificatif des *Mémoires d'outre-tombe.* J'ai enfin sous les yeux, la correspondance adressée de Rome à ma mère par son mari auquel notre ambassadeur faisait alors volontiers des confidences parce que, à la Chambre des pairs, ils appartenaient tous deux au même groupe politique. Avec cette aide, et grâce à mes souvenirs personnels, je ne désespère pas tout à fait de

pouvoir, comme disent les photographes quand ils font un portrait, mettre assez bien au point la figure de mon ancien chef.

On sait que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* ouvre le récit de son ambassade à Rome par une digression sur ses relations avec madame Récamier, digression qui n'a pas moins de vingt-trois chapitres, tous remplis d'un bout à l'autre d'intimes détails sur la vie de l'incomparable enchanteresse. Rien qu'à les lire, il est facile de deviner que ces pages louangeuses ont été mises sous les yeux de celle qui les avait inspirées. Ce que l'on sait moins et ce que je viens d'apprendre tout récemment de la façon la plus positive, c'est que madame Récamier, après hésitations et conseils provoqués de droite et de gauche, a demandé et obtenu la suppression de quelques passages qui la concernaient et dont il n'est pas, en effet, resté trace dans les mémoires. Voici comment les choses se sont passées.

Madame Récamier était liée avec une amie de ma mère, madame Letissier, dont le mari avait été député sous la Restauration et l'un des plus

zélés partisans du ministère de M. de Villèle. Elle était personne de mérite et de tact, non dépourvue de goût littéraire, recevant dans son salon quelques-unes des célébrités littéraires de l'époque, entre autres M. Ballanche, M. de Lamartine, etc., etc., mais, avant tout, femme du monde et de la meilleure compagnie. Ce fut à elle que l'amie de M. de Chateaubriand, s'adressa pour savoir si dans les feuilles manuscrites qu'il venait de lui communiquer, il n'y avait pas quelques passages dont il serait à propos de lui demander le sacrifice. La question était délicate à trancher; madame Letissier consulta le fils d'un député, ami de son mari, M. de Ronchaud, qui est aujourd'hui directeur des musées et dont je tiens ces détails. Sur le texte même des passages supprimés, ses souvenirs ne sont pas demeurés très précis. Il se rappelle seulement que, parlant de sa première rencontre avec madame Récamier, M. de Chateaubriand avait écrit cette phrase : « Je l'avais trouvée languissamment étendue sur une chaise longue, et je me suis demandé, en la quittant, si j'avais vu la statue de la pudeur, ou bien celle de l'amour? »

Ailleurs, il était question de soirées passées à la campagne sur la terrasse d'un château dont les escaliers conduisaient à un bois plein d'ombre et de mystère, où, loin de tous les regards, on s'était promené bien avant dans la nuit avec la divine enchanteresse. Tout cela était en somme assez innocent, nullement scabreux et n'était point de nature à beaucoup compromettre la légende immaculée qui est attachée à la mémoire de l'aimable hôtesse de l'Abbaye-au-Bois. Ce qui est peut-être un peu singulier, c'est qu'elle ait cru devoir prendre l'avis d'une amie sur l'un de ces cas particulièrement réservés où les femmes préfèrent d'ordinaire se décider par elles-mêmes.

Mais je viens encore, comme il m'arrivera souvent, de laisser vagabonder ma plume, et j'ai hâte de revenir au moment où je partis avec mon père pour aller prendre possession à Rome, de mes fonctions d'attaché. Mon père, pensant avec raison que j'aurais plus d'une fois dans ma vie l'occasion de traverser les Alpes, avait décidé que nous prendrions, au départ, la route de la Corniche et que nous reviendrions par le Splugen

parce que ces deux voies de communication avec la péninsule étaient les plus pittoresques, et celles que, la plupart du temps, un voyageur un peu pressé hésiterait à prendre.

En 1828, c'était une nouveauté de pénétrer en Piémont par la Corniche; dans quelques endroits, la route était à peine ébauchée; elle n'était achevée nulle part. Elle avait été presque subrepticement et tant bien que mal ouverte, il y avait quelques années, parce que, se rendant par mer de Gênes à Nice, le roi de Sardaigne, Charles-Félix, rudement éprouvé pendant ce court trajet, avait déclaré ne vouloir repartir que par la voie de terre. Depuis le jour où, malgré la mauvaise humeur de la cour de Vienne, le cortège royal avait inauguré le nouveau chemin, un très petit nombre de voyageurs avaient osé, à leurs risques et périls, suivre cet exemple. Nous étions des premiers, et je me souviens que, plus d'une fois, il nous a fallu mettre pied à terre, passer des torrents à gué, ou sur des ponts improvisés par les gens du pays qui saluaient au passage par leurs acclamations notre calèche de voyage. Au delà de Finale, la route se

trouva totalement interceptée par la chute de quelques gros rochers. Force fut, pour tourner l'obstacle, de mettre notre calèche sur un petit bateau à rames que les pêcheurs de la côte firent aborder à quelques lieues plus loin, dans le port de la petite ville de Savone. Les habitants étaient sur le rivage pour nous recevoir, et le sous-préfet nous harangua; ce fut presque une ovation, et, tout le long du littoral, jusqu'à Gênes, l'accueil fut le même.

Ainsi que cela était d'usage alors, mon père voyageait avec un passeport délivré, par le grand référendaire de la Chambre des pairs, à Sa Seigneurie M. le comte d'Haussonville. Se mettre à l'étranger, sur le même pied que les membres de la Chambre des lords, telle fut, pendant toute la durée de la Restauration, alors que la pairie française était héréditaire, la visée de la plupart des collègues de mon père, et la sienne en particulier. Il m'a semblé qu'en 1829 et 1830, cela était accepté sans difficulté par tous les cabinets du continent, et tout au moins par les cours italiennes. En Piémont, en Toscane, à Rome comme

à Naples, et jusqu'en Sicile, les autorités locales, grandes ou petites, avaient reçu de leurs gouvernements des instructions dans ce sens. Nos ambassadeurs tenaient la main à ce qu'elles fussent scrupuleusement suivies et la population avait volontiers accepté cette assimilation. Plus d'une fois j'ai entendu des domestiques de place, des garçons d'auberge et des mendiants, toujours si nombreux en Italie, dire sur notre passage : *Sono milordi Francesi.*

Même alors cela n'était qu'à moitié vrai, quant à l'importance politique, et cela était le plus souvent faux sous le rapport de la fortune et de la position sociale. Je puis toutefois témoigner que la considération de la France était grande à cette époque de l'autre côté des Alpes, tant à la cour des différents souverains que dans la bonne société de toutes les villes italiennes. Nous y étions accueillis avec un empressement qui ne laissait rien à désirer. Nous y étions, plus que les autres étrangers, recherchés et à la mode dans les salons de l'aristocratie, et plus populaires que les Anglais parmi les classes inférieures. J'en ai

eu mille preuves pendant ce premier voyage. Pendant ceux qui ont suivi, il m'a fallu tristement reconnaître que notre prestige avait graduellement reçu plus d'une atteinte dans les milieux aristocratiques. Quoi qu'il en soit, il était dans tout son plein quand nous arrivâmes à Florence. M. de Vitrolles, ministre de France auprès du grand-duc de Toscane, fit d'autant plus de frais pour se rendre agréable à mon père, qu'en politique, ils étaient loin d'être du même bord. C'était un homme d'infiniment d'esprit, plein de vivacité et d'heureuses réparties. Quant à madame de Vitrolles, elle semblait n'avoir d'autre occupation que de nous procurer des invitations à des dîners et à des bals. Elle s'était fait un devoir de me présenter à toutes les jolies personnes de Florence, indigènes ou étrangères. Elle faisait mes honneurs et chantait mes louanges partout. Ce n'est point sa faute mais bien la mienne, si je n'ai pas eu dans le monde florentin les plus grands succès de société. Je me souviens d'y avoir rencontré comme attachés à la légation française, M. de Murinais, un Dauphi-

nois, parent éloigné du côté de ma mère; M. de Langsdorff, qui a depuis épousé mademoiselle de Sainte-Aulaire et avec lequel je me suis plus tard lié intimement; j'y ai aussi fait, pour la première fois, connaissance avec M. de Saint-Aignan, qui sortait alors de l'École polytechnique. J'y ai été présenté par mon père à ses vieilles connaissances de la cour impériale, le prince et la princesse Aldobrandini, depuis Borghèse, et à leur fille qui, deux ans plus tard, a épousé mon ami, le comte Henri de Mortemart. Lord Normanby représentait l'Angleterre à Florence. J'ai assisté à des comédies de société qu'il donnait chez lui et dans lesquelles je l'ai vu jouer, non sans succès, mais non pas sans quelque prétention, des rôles où il s'appliquait à imiter les plus célèbres acteurs anglais de cette époque. Toute la troupe, autant que je m'en souviens, était passablement affectée, et se prenait elle même trop au sérieux. J'ai souvenance d'un jeune lord anglais, dont j'ai oublié le nom, qui ne quittait point d'un pas madame Guiccioli; grâce à un col de chemise rabattu, à son port de tête, à ses airs

de héros de roman dégoûté de la vie, il visait évidemment à reproduire lord Byron. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il faisait semblant de boiter un peu. A quel point madame Guiccioli lui donnait-elle la réplique? Je n'ai pas eu le temps ni la curiosité de m'en assurer. Elle semblait se prêter assez volontiers au rôle ou tout au moins s'en amuser. Mais il est temps que j'arrive à Rome et que je parle de mon chef, M. de Chateaubriand.

Il nous avait précédé de deux mois environ, mon père et moi, dans la ville éternelle : « Je ne fus pas plus tôt parti avec madame de Chateaubriand, écrit-il dans ses mémoires[1], que ma tristesse naturelle me rejoignit en chemin. » La compagnie de madame de Chateaubriand était-elle pour quelque chose dans cette tristesse? Je ne sais. Toujours est-il que, au dire de beaucoup de personnes, l'obligation à laquelle il n'avait pu se soustraire d'emmener sa femme avec lui, pour faire, dans la capitale du monde chrétien, les

1. Tome VIII, p. 286 de l'édition in-octavo de 1849.

honneurs de son salon, avait été une charge de sa nouvelle position et qu'il avait eu quelque peine à l'accepter; c'était comme une sorte de *draw-back* dont il aurait bien voulu être dispensé. Quant à madame de Chateaubriand qui avait beaucoup d'esprit, qui avait, je crois, passionnément aimé son mari, qui l'aimait encore d'une affection toujours souffrante et devenue un peu aigrie, elle se rendait parfaitement compte de ses dispositions actuelles à son égard. Elle jouissait, à ce qu'il m'a semblé, mais sans se faire aucune illusion, de la place importante que, pour la première fois, il lui était donné d'occuper au foyer conjugal. Peut-être faudrait-il ajouter que, par une rancune toute féminine, elle abusait tant soit peu, à l'occasion, dans son intérieur, des avantages de sa situation présente. Afin de venger d'anciens griefs, dont la source était bien loin d'être tarie, il ne lui déplaisait pas de faire montre, parfois assez puérilement, malgré toute sa finesse et son goût, de ses privilèges de maîtresse de maison. C'est ainsi qu'elle prenait plaisir à contredire tout doucement mais pérem-

ptoirement les assertions souvent un peu risquées de l'auteur du *Génie du Christianisme*, ou de redresser ses souvenirs personnels trop fantaisistes, en leur opposant des faits positifs, accentués d'une voix basse et comme indifférente, mais toutefois assez sèche et très nette. Cette taquinerie prenait parfois une autre forme : M. de Chateaubriand venait-il à se plaindre qu'il fit bien chaud dans l'appartement? Madame de Chateaubriand ne disait rien. Peu de minutes après, il n'était pas rare de la voir mettre la main à la sonnette pour commander à un domestique de mettre une bûche de plus au feu. Était-ce contre le froid et les courants d'air que son mari réclamait? Le même jeu se reproduisait, et les gens de la maison ne tardaient pas à recevoir l'ordre de tenir les portes du salon grandes ouvertes, ou d'entre-bâiller les fenêtres du palais. M. de Chateaubriand avait conscience de cette petite guerre intime et de ces procédés intentionnellement offensifs, mais il ne semblait même pas s'en apercevoir. Son attitude était celle d'un mari très patient, résigné et plutôt complaisant. Il avait

tant à expier ! Ni M. ni Madame de Chateaubriand ne se sont jamais mis beaucoup en peine du personnel de leur ambassade; il était si nombreux : trois secrétaires, M. Belloc, premier secrétaire, homme de mérite depuis longtemps fixé à Rome ; M. Desmousseaux de Givré, second secrétaire ; M. le vicomte de Ganay, troisième secrétaire, et je ne sais combien d'attachés dont j'étais de beaucoup le plus jeune. Nous n'étions guère admis dans l'intimité. Les habitudes de cet intérieur différaient essentiellement de celles qui ont été en usage sous la Restauration et que j'ai vu se continuer encore sous le règne de Louis-Philippe. Madame de Chateaubriand était loin d'avoir pour les secrétaires de son mari et pour ses jeunes attachés, les mêmes attentions délicates, les mêmes recherches affectueuses et presque maternelles que, j'ai vu madame de Sainte-Aulaire à Vienne et à Rome même, madame de Barante à Turin, prodiguer autour d'elles et qui faisaient presque alors comme une seule et même famille de toutes les personnes d'une ambassade.

Aux jours de réception et de gala, les salons

du palais Simonetti, situé à l'extrémité du Corso, non loin de la place de Venise, étaient certainement très fréquentés, comme ceux de tous les autres ambassadeurs accrédités près du Saint-Siège. Cependant, M. de Chateaubriand exagère singulièrement l'effet produit à Rome par ce qu'il appelle l'*éclat de ses fêtes;* et son erreur est complète, quand il suppose que, par sa supériorité dans l'art de la représentation et par la magnificence inaccoutumée de ses bals et de ses soupers, il aurait excité la jalousie de ses collègues. Il n'en fut rien; outre que les appartements du palais Simonetti se prêtaient mal au déploiement d'un luxe très grandiose, madame de Chateaubriand, faute d'entrain et de santé, M. de Chateaubriand, par manque de naturel et d'aisance, et toujours préoccupé de l'effet produit par sa personne, n'étaient pas d'excellents maîtres de maison. Rien de moins justifié que la sévérité des jugements portés dans ses mémoires par notre ambassadeur sur ses collègues du corps diplomatique à Rome, jugements dont M. de Marcellus a fait ressortir avec raison la notoire injustice.

Le fait est qu'en sa qualité de grand politique, de poète et d'orateur, il ne laissait pas que de s'exprimer sur le ton du dédain qui lui était habituel, au sujet des méchantes petites affaires quotidiennes et des puériles questions de forme et d'étiquette auxquelles les chancelleries des diverses légations à Rome avaient, suivant lui, le ridicule d'attacher une importance démesurée. En revanche, offusqués et quelque peu éclipsés aux yeux du public, par la réputation européenne du nouvel ambassadeur de France, les hommes du métier, habitués depuis de longues années à traiter avec le Vatican, contestaient l'aptitude de M. de Chateaubriand à soutenir les intérêts de son pays et à défendre avec succès, auprès du Saint-Siège, les causes dont il était chargé. Des personnes d'ordinaire bien informées n'ont pas hésité à m'assurer, par exemple, qu'il s'était fait la plus étrange illusion lorsque, dans ses dépêches du printemps de 1829, il s'était vanté à son gouvernement d'avoir été très bien instruit, jour par jour, de ce qui s'était passé au conclave où fut élu le pape Pie VIII, et d'avoir puissamment con-

tribué à l'élection de ce souverain pontife. A les entendre, il n'en était absolument rien. Telle était l'opinion qu'à Naples, au moment même de cette élection, j'ai entendu soutenir à M. de Blacas notre ambassadeur près la cour des Deux-Siciles. Il est vrai que M. de Blacas, qui avait autrefois géré l'ambassade de France à Rome, était un adversaire politique et, sur ce terrain de l'influence à exercer sur les affaires de l'Italie, presque un rival pour M. de Chateaubriand.

Quoi qu'il en soit, je dois convenir que, dans l'habitude de la vie, le cercle qui se réunissait le soir autour de M. et madame de Chateaubriand était restreint, assez peu varié et rien moins qu'animé; on n'y causait presque pas. Il s'en fallait beaucoup qu'il pût passer pour un échantillon de ces salons parisiens où, sous les régimes les plus différents, il s'est dépensé tant de libre esprit, et qui, au dehors, comme je l'ai vu pendant toute la durée de la Restauration, pendant le règne du roi Louis-Philippe et jusqu'en ces dernières années, avaient le don de charmer les étrangers, parce qu'ils leur donnaient

l'illusion qu'ils y retrouvaient un petit coin de la France. Voici d'ordinaire comment les choses se passaient au palais Simonetti : M. Belloc, le premier secrétaire, arrivait au commencement de la soirée et allait causer quelques minutes dans un coin avec l'ambassadeur, tandis que l'abbé Delacroix, attaché à l'Église Saint-Louis des Français, l'assidu visiteur de madame de Chateaubriand, dont, je ne sais pourquoi, il n'est pas soufflé mot dans les *Mémoires d'outre-tombe,* entretenait notre ambassadrice du détail des affaires ecclésiastiques de la cour de Rome. S'il n'arrivait pas d'étrangers, M. de Chateaubriand provoquait M. Desmousseaux de Givré à faire avec lui une partie d'échecs, jeu auquel il se croyait à tort ou à raison d'une certaine force, ce qui ne l'empêchait pas de perdre souvent, mais sans trace de mauvaise humeur.

Tout cela était passablement monotone et fort silencieux. Notre chef avait, la plupart du temps, cet air profondément ennuyé de la vie dont il était coutumier, qui certainement lui était naturel, mais qu'il ne laissait pas que d'affecter un

peu, comme seyant bien à l'auteur de *René*. Une habitude lui était familière : c'était de se poser tout droit devant la glace, les jambes écartées, le dos légèrement voûté, car il n'était pas grand et les deux coudes appuyés sur le rebord de la cheminée, avec les mains passées dans ses cheveux et croisées sur son large front. Il n'était pas rare de le voir se regarder ainsi face à face pendant des quarts d'heures entiers. A quoi pensait-il alors? A madame Récamier et à l'immense besoin de la rejoindre prochainement, ainsi qu'il le lui jure à tant de reprises dans ses lettres, ou bien, à sa rentrée prochaine au ministère des affaires étrangères, dont il assure dans ces mêmes lettres ne se soucier en aucune façon? Libre à nous d'imaginer ce qu'il nous plaira. D'autres que madame Récamier étaient toutefois en train, comme je le dirai tout à l'heure, de lui procurer, en ce moment, d'agréables distractions, et c'était bien de politique et des combinaisons ministérielles qui s'agitaient à Paris qu'il entretenait alors exclusivement mon père. Les grands hommes sont tous ainsi plus ou moins personnels et je me suis de-

mandé parfois avec tristesse si cet égoïsme ne se mesurait pas trop exactement à leur supériorité même. En tout cas, nul doute à mon sens que, profondément absorbé dans sa propre contemplation, M. de Chateaubriand, comme tous ses pareils, ne songeât alors exclusivement à lui-même.

Aux jours de la semaine où la porte de l'ambassade n'était pas fermée, les visites des étrangers de distinction qui étaient de passage à Rome venaient, tant soit peu, déranger les rêveries de M. de Chateaubriand. Il n'en prenait pas volontiers son parti parce qu'il lui fallait faire des frais de conversation et se mettre sur son beau-dire, surtout avec les Anglais et les Anglaises qu'il avait connus pendant son séjour à Londres. Il savait que c'était l'habitude des nobles insulaires, particulièrement de leurs femmes et de leurs filles, de tenir un journal de voyage dont communication était habituellement donnée à quelques amis et parfois à la presse de la Grande-Bretagne. Quel plus bel ornement pour un album de voyage que le récit d'un entretien avec l'auteur

d'*Atala*, avec *René* lui-même. Il fallait donc absolument que René, mis sur ses gardes, fut, en semblables occasions, aussi éloquent que possible. Voici comment René s'en tirait, et de quelle façon il avait trouvé moyen, sans que cela lui en coûtât trop, de produire sur ses interlocutrices un effet auquel il tenait beaucoup, surtout quand elles étaient jolies. J'ai saisi nombre de fois la chose sur le vif, car, en sortant de causer avec l'ambassadeur, on venait tout naturellement parler à l'attaché d'ambassade. « Ah! si vous saviez quelle intéressante conversation je viens d'avoir avec M. de Chateaubriand, me disaient presque toujours les belles insulaires, pendant que, dans le vestibule du palais Simonetti, je les aidais à passer leur manteau sur leurs blanches épaules. Vous ne sauriez imaginer à quel point il a été brillant, comme inspiré et si aimable!!! — Vraiment? Je me l'imagine très bien. Voyons! de quoi vous a-t-il parlé? Du musée du Vatican ou de celui du Capitole? — Du Vatican. — Ah! très bien. » Je savais alors que la conversation avait débuté par un morceau à effet sur le torse antique, dont Michel-

Ange, devenu aveugle, aimait sur ses vieux jours à palper les formes de ses mains, ne pouvant plus le contempler avec ses yeux; qu'on avait passé de là au Laocoon, puis à l'Apollon du Belvedère, puis à la comparaison entre l'art romain, grandiose mais froid comme le peuple dont il personnifiait le génie, et l'art grec, tout plein de délicatesse, de charme et de poésie. Alors était venue une digression sur les deux pays : la Grèce et l'Italie; sur la campagne monotone, sévère, mais cependant magnifique de Rome et sur les plaines de l'Attique ondulées et gracieuses, toutes souriantes à la mer et au soleil. Les lieux et le climat n'étaient-ils pas les vrais et seuls inspirateurs des artistes!... Voilà pourquoi les sculpteurs grecs avaient si bien compris et si bien rendu la beauté, la beauté féminine surtout, ayant continuellement devant eux la vue de cette terre charmante entre toutes, par la douce lumière du ciel, par les formes enchanteresses d'une nature incomparable, de cette terre où tout est grâce, harmonie et séduction... Ainsi, dès l'origine, dans le paradis terrestre, Ève avait reçu de Dieu par préférence à l'homme, le

don d'une beauté exquise et d'un agrément indéfinissable; le tout entremêlé, comme de juste, de quelques retours sur lui-même, sur son pèlerinage à Athènes et à Jérusalem, et, pour peu que la figure de la dame s'y prêtât, de quelques compliments bien tournés pour la fille d'Ève à laquelle il s'adressait. Si, au lieu du Vatican, c'était le musée du Capitole que son interlocutrice avait visité, le gladiateur mourant avait alors servi d'introduction, étaient venues ensuite la statue de l'orateur, la fameuse Vénus du Capitole, qui avait naturellement amené la comparaison entre la Grèce et l'Italie... A partir de là, tout le reste comme ci-dessus!...

A coup sûr, j'avais garde de dénoncer mon chef, et je ne manquais point, quand il y avait moyen, de dire à la visiteuse enchantée que personne n'avait, comme elle, inspiré M. de Chateaubriand.

Si, dans cet hiver 1828-1829, les dames anglaises ont exactement tenu leurs carnets de voyage et scrupuleusement rapporté leur *most attractive entertainment* avec l'illustre représentant de la

France à Rome, tous leurs souvenirs, différents pour le reste, doivent, sur ce point particulier, se ressembler étrangement.

Il ne faudrait pas conclure de ce que je raconte ici, que, dans l'habitude de la vie, hors de son intérieur, quand il était parfaitement à son aise et qu'il ne songeait nullement à *poser*, la conversation de M. de Châteaubriand fut dépourvue de naturel et même d'un aimable enjouement.

Sur ce sujet, je crois qu'on peut s'en rapporter à la personne très séduisante, à ce qu'il paraît, mais alors parfaitement inconnue qui demeurait à Rome, pendant l'hiver de 1828-1829, dans la *Via delle Quatro-Fontane*, et dont M. Sainte-Beuve, en 1861, nous a cité à la fin de son second volume sur *M. de Chateaubriand et son groupe littéraire*, quelques pages curieuses et à cette époque encore inédites. Plus tard, sous le nom de *Madame de Saman*, avec ce titre un peu singulier : *les Enchantements de Prudence*, cette même dame n'a pas hésité à nous raconter les détails de la liaison qu'elle ébaucha alors à Rome avec l'auteur des *Martyrs* et des entrevues qui se

sont plus tard continuées à Paris, tantôt dans quelque maisonnette du côté du Champ-de-Mars, tantôt au fond d'un cabinet de restaurant dont les fenêtres prenaient vue sur le Jardin des plantes. « Dans M. de Chateaubriand, c'était l'homme naturel qu'elle avait aimé, dit-elle, et nullement l'homme officiel; même dans la période du personnage officiel, tout ce qui la ramenait à cet homme naturel lui plaisait... Sa vie, ajoute-t-elle, était ordonnée d'une façon qui me répondait de lui... Deux femmes âgées dont je n'étais pas jalouse (la sienne et une autre) le gardaient pour moi seule. »

A Paris, c'est possible; mais, à Rome, Prudence avait-elle raison de penser qu'il eût toujours été si bien gardé pour elle? J'ai peur qu'elle ne se soit abusée. Un jour, lui ayant dit en plaisantant qu'il passait pour faire la cour à une grande dame romaine, assez jolie, M. de Chateaubriand s'en était vivement défendu en répondant que cette dame avait les yeux ronds. Cependant, j'ai, comme les autres attachés de l'ambassade, parfaite souvenance d'avoir porté force bouquets, de la

part de notre chef, à madame la comtesse del Drago, et, pour mon compte, je ne me suis jamais aperçu qu'elle eût les yeux ronds : elle les avait très agréables, au contraire, et assez vifs, ainsi que tout le monde le pensait à Rome, pour faire impression sur ceux qui prenaient plaisir à les regarder; M. de Chateaubriand, assurément, ne s'en faisait pas faute. Est-ce donc par simple confusion, n'est-ce pas plutôt avec intention que, citant, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, les belles personnes de la société romaine, qui faisaient alors sensation dans les salons du corps diplomatique, M. de Chateaubriand a nommé pêle-mêle : l'Alfieri, la Palestrina, la Zagarola, la del Drago et la charmante Falconieri. Pourquoi, ainsi que le remarque finement M. de Marcellus, pourquoi la del Drago, que l'ambassadeur distinguait, courtisait même, gît-elle perdue dans la foule des Romaines, tandis que la Falconieri, qu'il ne regardait jamais, est seule mise en relief? Ce sont là des mystères que je ne me charge pas d'expliquer.

Une personne qu'à Rome tout le monde admi-

rait et courtisait alors était madame D..., une des plus jolies personnes que j'aie jamais rencontrées. Son mari était un savant qu'elle avait épousé à l'âge de quinze ans et dont elle avait été promptement séparée. Un deuil tout récent l'empêchait, au cours de cet hiver de 1828-1829, de se produire dans le monde. Elle a été depuis mariée en secondes noces au baron de S... chargé d'affaires de Bavière à Rome, et c'est elle qui, avec le duc d'Harcourt, a contribué, en 1849, à faire sauver Pie IX de Rome. Je lui avais été présenté par son frère, très agréable prélat qui avait auprès des dames du pays et des étrangères le même genre de succès que sa sœur parmi les hommes. Elle demeurait place de Venise, dans le même palais que le secrétaire d'État du Saint-Siège, le cardinal Bernetti, son protecteur et son oncle, je crois. Le soir, elle recevait un très petit nombre d'intimes. Comme je m'étais tout de suite mis sur le pied d'un personnage sans nulle prétention à lui plaire et absolument désintéressé, elle m'avait choisi pour son confident. Elle me tenait journellement au courant du degré d'avan-

cement où en étaient, avec elle, ceux de mes amis (ils étaient très nombreux) qui lui faisaient la cour, et je savais exactement par elle-même jusqu'où chacun d'eux avait poussé sa pointe. Les pieds démangeaient à madame D... de ne pouvoir danser aux bals qui se donnaient à Rome et parfois elle me demandait de lui faire faire un tour de valse dans son salon.

Quand nous arrivions un peu tard et qu'elle était couchée, elle ne faisait point difficulté de nous laisser entrer tout de même dans sa chambre afin que nous puissions lui décrire, sur le vif, l'éclat des fêtes dont elle était privée. Si nous étions seuls, c'est d'elle-même que je l'amenais à me parler. Avec la franchise et la désinvolture italienne, elle m'a raconté les circonstances de son mariage et celles de sa rupture avec son époux. Elle ne faisait nul mystère de la violente passion qu'elle avait inspirée au comte de***, second secrétaire de l'ambassade de France à Rome en..., dont le caractère a toujours passé pour assez difficile. Leur liaison avait donc été passablement orageuse et mêlée, de sa part, de violents accès de jalousie.

Un jour, à la suite d'une scène de reproches, elle s'était donné, de désespoir, un coup de poignard en pleine poitrine. Heureusement le poignard qui s'était trouvé sous sa main n'était autre qu'une paire de petits ciseaux à ouvrage. Ils n'avaient fait qu'une blessure peu profonde dont la trace lui était restée. Elle me fit même l'honneur, comme la margrave de Bayreuth, à Voltaire, de me montrer cette cicatrice, qui n'avait rien de déplaisant. Toutes nos relations étaient sur le pied de la plaisanterie. Un jour de carnaval, n'ai-je pas inventé, en mettant des serviettes comme tampons, sous les pieds d'un petit cheval que je possédais, de monter les deux étages de l'escalier monumental de son palais et d'arriver déguisé jusque dans son vestibule. Mais elle me reconnut tout de suite : « Il n'y a que M. d'Haussonville pour faire de pareilles folies. »

Plus tard, quand j'ai eu l'honneur de la retrouver à Rome en 1835 et plus tard encore en 1840, elle m'a battu un peu froid. Peut-être n'y avait-il plus de confidences curieuses à me faire, ou bien étaient-elles devenues trop sérieuses. C'est en

effet à cette époque, ou peu s'en faut, si je ne me trompe, qu'elle a épousé le baron de S..., avec lequel elle a toujours vécu en parfaite intelligence.

Un vrai salon, ouvert à plus de monde, quoique assez restreint encore, et que je fréquentais assidûment, était celui de la duchesse de Saint-Leu, autrement dit la reine Hortense. Mon père lui était connu et l'avait fréquentée à la cour impériale, en sa qualité de chambellan de Napoléon Ier. Il crut de bon goût de me présenter à elle, quoique attaché à l'ambassade de Charles X. Il consulta à ce sujet M. de Chateaubriand: « Nul obstacle de ma part, répondit M. de Chateaubriand, et je voudrais bien pouvoir aller moi-même chez la duchesse de Saint-Leu. Menez-y monsieur votre fils; j'ai dit à M. de M... (l'un de nos attachés) que pour lui, c'était un devoir. » Par le fait, je ne me souviens pas d'y avoir jamais rencontré ce mien collègue. Pour moi, je devins assez vite un hôte habituel de ce petit cercle, tout français, infiniment plus gai que celui de l'ambassade.

On disait bien que, dans l'intimité, quand il n'y

avait chez elle que des personnes dévouées à sa cause, la duchesse de Saint-Leu redevenait la reine de Hollande et que l'étiquette de cour y était scrupuleusement observée. Je n'en ai jamais vu la moindre trace. Elle affectait plutôt avec mon père et avec tous les Français attachés à la dynastie des Bourbons, de se donner simplement pour une Beauharnais c'est-à-dire pour la fille d'un gentilhomme français de bonne race. Son salon était fréquenté d'ordinaire par les élèves de la villa Médicis; un peintre, M. Cottereau, assez joli homme, y tenait, si j'ai bonne mémoire, une sorte de place privilégiée. Il avait une assez belle voix; on faisait de la musique, ou l'on dansait au piano, presque tous les soirs. Elle même faisait sa partie dans les duos et dans les chœurs. Elle se mêlait aux quadrilles quand on l'en pressait un peu, et n'avait pas mauvaise grâce, car sa taille était restée agréable et souple comme celle d'une créole. Peu de jours après que je lui avais été présenté, elle dit à mon père : « Le voilà bien grand; quand je pense que je l'ai pourtant tenu sur mes genoux; il faut que je valse avec lui, ce

sera trop drôle. » Et voilà comment il m'est arrivé de valser avec la reine Hortense, juste un an, ou à peu près, avant qu'il m'ait été donné, comme je le raconterai bientôt, d'être officiellement invité à danser avec madame la duchesse de Berry. Ne sont-ce pas de véritables succès de cour un peu antédiluviens, il est vrai, mais propres à me placer haut dans l'esprit de mes petits-enfants.

On voyait peu le prince Louis Napoléon chez sa mère. Le préféré de la reine Hortense était son fils aîné qui résidait alors auprès du roi Louis. Mon père m'avait recommandé de ne pas me lier intimement avec ce jeune homme qui vivait déjà un peu solitaire dans la compagnie de quelques complaisants; je ne m'y sentais d'ailleurs nullement porté. Nous nous sommes cependant promenés plus d'une fois ensemble au Pincio, tandis que, derrière nous, mon père donnait le bras à la duchesse de Saint-Leu. « Vous êtes bien heureux, lui dit-elle un jour tristement, en nous désignant tous les deux; votre fils a une carrière devant lui; ah! si je pouvais seulement demander au roi

Charles X, et s'il dépendait de lui de m'accorder pour mon fils, une place de sous-lieutenant dans un régiment français. » D'autrefois, nous parcourions à cheval, le prince Louis et moi, la campagne de Rome, car sa mère lui avait recommandé de me rechercher et de me faire politesse. Nous montions des petits chevaux romains, entiers, comme c'est l'usage dans le pays. Ils s'étaient pris en déplaisance, et passaient leur temps à se vouloir mordre et à se jeter l'un sur l'autre. Nous avions quelque peine à les en empêcher.

La société tout à fait intime de la reine Hortense et du prince Louis, celle à laquelle nous n'étions pas admis, était bien, il faut l'avouer, un peu mélangée. Il s'y était glissé pas mal de gens cherchant fortune. J'y ai entrevu le colonel*** (d'où était-il colonel?), qui passait pour avoir fait la guerre en Grèce, et dont l'occupation pour le quart d'heure paraissait être de faire la cour à la lectrice de la reine Hortense. Une fois, à l'écarté, je ne sais où, mais pas chez la reine Hortense, il avait gagné en une seule soirée une dizaine de mille francs à l'un de mes amis, M. de***, qui se

trouvait alors dans la capitale du monde chrétien en simple voyageur. Dix mille francs ! C'était difficile à trouver sur l'heure, plus difficile pour mon jeune ami, qui n'était pas fort riche, et vivait assez largement sur l'espoir de la succession d'un vieil oncle dont l'héritage était peut-être déjà entamé à l'avance. Dans son embarras et sur mes conseils, je crois, il alla se confesser à notre ambassadeur, et j'ai plaisir à constater, à l'honneur de M. de Chateaubriand, que mon conseil n'avait pas été mal donné. A peine mon ami, avait-il, en effet, exposé son cas piteux: « Pardine, jeune homme, vous êtes un garçon qui a vraiment de la chance. — Je ne trouve pas monsieur l'ambassadeur. — Si, si, je vous le répète, vous avez de la chance, beaucoup de chance. Si vous étiez venu hier me demander ce service, car c'est de vous avancer une dizaine de mille francs qu'il s'agit, n'est-ce pas? cela m'aurait été, malgré mon bon vouloir, de toute impossibilité. Si, au lieu d'aujourd'hui vous fussiez venu demain, la bonne volonté aurait encore été la même, mais l'argent aurait proba-

blement fait défaut. Le hasard fait, au contraire, voilà votre chance, que je viens de toucher ce matin le trimestre de mon traitement d'ambassadeur. Je vais écrire à mon banquier de tenir dix mille francs à votre disposition. Vous écrirez à monsieur votre oncle. Il ne serait pas un oncle s'il ne payait pas vos dettes de jeu. Dites-lui que telle est ma façon de penser; au reste, je la lui ferai savoir. Allez, heureux jeune homme, et ne jouez plus, si vous pouvez! »

Avec ces généreuses manières d'agir qui lui étaient habituelles, on devine que M. de Chateaubriand devait se trouver souvent dans de grandes difficultés pécuniaires. Les choses m'ont fait l'effet de se passer à l'ambassade en matière de comptabilité, ainsi que M. de Chateaubriand venait de l'indiquer à mon ami. Il y avait à l'ambassade comme un sac d'argent habituellement ouvert, où tout le monde puisait comme s'il était intarissable, M. de Chateaubriand, d'abord, pour satisfaire à ses goûts fort divers, madame de Chateaubriand elle-même, quoique avec plus de mesure, pour se passer quelques fantaisies de dé-

votion, et Hyacinthe Pilorge, le secrétaire intime, pour se payer d'autres fantaisies auxquelles la dévotion n'avait, je crois, nulle part. Quand le sac était vidé, c'était un jeûne général. Hyacinthe pilorge criait misère, et je me souviens de l'avoir ouï se vanter, par plaisanterie probablement, d'avoir tordu le cou au perroquet favori de madame de Chateaubriand, afin de le vendre à un empailleur, et d'en donner le prix à quelque jolie modèle de la villa Médicis.

M. de Chateaubriand, ainsi que je l'ai indiqué, a quelque peu induit le public en erreur dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, et ne laissait pas que de surfaire singulièrement les choses, dans ses dépêches au ministère des affaires étrangères, quand il se représentait comme ruiné par le faste de sa représentation à Rome. Ruiné, il l'était déjà avant son départ de Paris; car l'une des clauses de son acceptation d'une ambassade, alors qu'il aspirait à la place de ministre, voire même de président du Conseil, avait été le payement préalable de ses dettes. Elles n'avaient pas été plus tôt payées, qu'il en avait contracté d'autres; c'était l'habitude

chez lui. A quoi passait tout cet argent? Cela serait difficile à dire, car, en somme, ses goûts étaient assez simples. Ni le petit monument élevé à Saint-Pierre à la mémoire du Poussin, ni le bas-relief en marbre représentant Cymodocée et les martyrs livrés aux bêtes du Colysée, et qui fut d'ailleurs, si je ne me trompe, payé des deniers de madame Récamier, n'ont pu faire de larges brèches à sa bourse. Ses équipages étaient loin d'être magnifiques. Il préférait se promener à pied, et, s'il ne faisait pas le tour des murailles de la ville éternelle en un jour, comme il s'en est vanté, et ce qui aurait été difficile pour un *pedestrian* mieux exercé que lui, il marchait volontiers et longuement dans la campagne de Rome, le plus souvent du côté de Saint-Paul hors les murs, ou le long du Tibre, quelquefois avec un fusil sous le bras et un carnier sur les épaules en compagnie du fidèle Pilorge. C'était ce qu'il appelait aller à la chasse. A-t-il jamais rien rapporté dans ce carnier? Oui; je l'ai vu une fois en sortir un merle tué à bout portant sur un buisson. Il en était tout fier et très joyeux. A défaut de merle, il s'amusait à tirer

poétiquement au passage, sur les vagues du Tibre.

Une course à laquelle il prenait un véritable intérêt, c'était celle qu'il ne manquait pas de faire plusieurs fois par semaine, quand le temps était beau, aux fouilles que, sur les indications de M. Visconti, il avait entreprises du côté de Torre Vagata, sur la route de Rome à Florence, non loin de ce qu'on appelait à tort « le tombeau de Néron ». « J'ai jeté au hasard, a-t-il écrit, quelques billets de mille francs dans la campagne de Rome avec l'espoir d'y découvrir des chefs-d'œuvre. » Je doute que la dépense ait été aussi grande, mais certainement, M. de Chateaubriand n'en a pas eu pour son argent. Un jour, il me fit l'honneur de m'emmener en voiture avec lui et voici ce dont j'ai été témoin.

M. Visconti lui avait écrit que les ouvriers étaient tout près d'arriver au sol antique et que c'était le moment où il y avait le plus de chances de mettre la main sur quelques-uns de ces chefs-d'œuvre toujours promis, et, jusque-là, toujours vainement attendus. Quand nous arrivâmes, nous

fûmes accueillis par M. Visconti plus satisfait et plus triomphant que jamais. De chefs-d'œuvre, on n'en avait pas encore mis au jour ; mais on venait de rencontrer, couché sous de grandes tuiles qui le recouvraient dans toute sa longueur, le squelette d'un Gaulois. Impossible d'en douter, explique M. Visconti, car il portait les insignes de sa race, c'est-à-dire un collier de bronze au col, et, à l'index, un anneau du même métal. Ces objets furent remis par lui à M. de Chateaubriand. Il était tout ému. Je l'entends encore d'ici s'écrier : « Bizarre coïncidence ! étranges jeux de la destinée ! Un Gaulois tombe frappé dans les plaines de cette Rome qu'il venait saccager, et c'est moi, l'ambassadeur de France, qui viens pieusement recueillir ici les os de nos ancêtres. Mais regardez donc, monsieur d'Haussonville ! C'étaient des géants que nos aïeux ; ils avaient au moins sept pieds, nous sommes des pygmées en comparaison, nous ne leur irions pas au genou. Quels gens ! et combien nous sommes dégénérés. » Ce que disant il m'avait passé le collier de bronze et la bague. Tout en l'écoutant avec l'admiration qui lui était

due, je m'étais mis à manipuler le collier, et, comme il arrive toujours en pareil cas, à vouloir passer mon doigt dans l'anneau. Impossible de l'y faire entrer. « Ah! monsieur l'ambassadeur, regardez à votre tour; je ne suis pas un géant, je n'ai pas sept pieds, mais l'anneau est trop étroit pour moi, je ne peux pas y faire entrer mon doigt. — « Méchant garçon que vous êtes! répliqua M. de Chateaubriand en me frappant amicalement sur l'épaule, je ne vous amènerai plus ici avec moi : vous avez gâté toute ma tirade. »

La mort du pape Léon XII, le conclave qui s'en suivit et l'élection du pape Pie VIII, jetèrent un peu d'animation dans le palais Simonetti et donnèrent un surcroît d'intérêt aux dépêches de notre ambassadeur. Mais, pendant ce temps-là, je n'étais plus à Rome. Nous étions partis, mon père et moi, pour aller faire une excursion à Naples et en Sicile .

En homme consciencieux, mon père avait écrit à mon ambassadeur pour s'informer s'il réclamait la présence de son attaché. M. de Chateaubriand

eut la bonté de convenir, qu'à toute force, il s'en pouvait passer, et qu'il n'avait pas absolument besoin de moi pour faire un pape. J'ai encore cette réponse à mon père, écrite d'une grosse écriture sur un tout petit papier : « Vous allez disait-il, visiter des ruines en Sicile, monsieur le comte, il y en a ici, il y en a partout, etc., etc. »

De cette excursion en Sicile, à une époque où il n'y avait encore aucune espèce de chemin, alors qu'il fallait voyager en litière ou à cheval en suivant les bords du rivage de la mer, ou bien en cherchant avec soin, sans y pouvoir réussir, des sentiers le plus souvent cachés sous les herbes sauvages qui les recouvraient, je ne dirai rien. Ce ne sont pas mes mémoires que j'écris, mais plutôt ceux des autres, j'entends des personnes dont le souvenir m'est resté, parce qu'elles en valaient la peine, ou des événements un peu considérables qui se sont passés sous mes yeux. A Naples, nous avions été très bien reçus, lors de notre premier passage, par M. de Blacas, qui avait les manières un peu froides mais très accueillantes d'un homme de l'ancienne cour. Il redoubla de

politesses à notre retour de Sicile. Il parlait volontiers des affaires de Rome et du conclave qui durait encore, et donnait à entendre, comme je l'ai déjà dit plus haut, que M. de Chateaubriand n'y comprenait absolument rien et que c'était lui qui avait la clef de ce qui se passait entre les cardinaux. Je ne jurerai pas qu'il n'ait eu un peu raison. Ayant moi-même passé les années 1834-1835 comme second secrétaire d'ambassade à Rome, j'ai rapporté de la lecture des dépêches de M. de Chateaubriand et des conversations que j'y ai eues avec plus d'un membre du corps diplomatique et du sacré Collège, l'impression que le représentant de la France en 1829 s'était fait de singulières illusions quand il s'était donné, à Paris, pour avoir fait élire par son influence personnelle, le pontife Pie VIII. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il l'appelle couramment et à plusieurs reprises *mon pape*, comme s'il l'avait désigné lui-même. Pie VIII a été tout simplement choisi, je crois, parce qu'une portion nombreuse du sacré Collège redoutait d'avoir affaire à un pontificat qui durât trop longtemps.

Quoi qu'il en soit, nous arrivâmes à Rome pour la trouver en fête. M. de Chateaubriand était en train de faire les préparatifs de la matinée qu'il allait donner à la grande duchesse Hélène de Russie, à la villa Médicis. Il s'agissait, entre autres divertissements, de proverbes à jouer devant elle. Je savais qu'il y avait un rôle de jeune officier pour lequel on n'avait pas encore trouvé de sujet convenable. J'avais peur que M. de Chateaubriand ne m'en affublât, et j'eus soin de ne pas me présenter devant lui avant qu'il en eût disposé, disant assez impertinemment que les actrices ne seraient probablement pas assez jolies. J'eus grand tort, car ce fut mademoiselle Horace Vernet, depuis madame Delaroche, qui m'aurait donné la réplique, et le rôle, dans le proverbe de Carmontelle, consistait, de la part du jeune officier, à obliger madame Vernet, qui jouait la mère, à fermer ses yeux pour qu'il les mesurât galamment avec des cerises, tandis que, de l'autre main, il glissait un billet doux à sa fille. Ce fut, par ma très grande faute, M. de Sartiges qui hérita de ce rôle.

Pendant ce temps-là, M. de Chateaubriand,

tout heureux du succès de sa fête, et tout fier de l'élection de « son pape », n'en était pas moins assez agité. Il se demandait s'il profiterait d'un congé qu'il avait obtenu, ou s'il resterait paisiblement à Rome. Le cardinal de Latil, le cardinal de Clermont-Tonnerre et M. de Blacas, qui se rendait à Paris, se trouvaient tous à Rome en ce moment. Chose singulière! mon père, bien étranger à la politique active, et fort éloigné de vouloir y prendre une part autre que celle résultant de sa situation de pair de France, recevait journellement, à cause de la sûreté de son commerce, les confidences de tous ces personnages, particulièrement celles de M. de Chateaubriand et de M. de Blacas, ces deux rivaux intimes, qui tous deux lui recommandaient le plus profond secret, qu'il gardait également à l'un comme à l'autre. Voici ce que je lis dans une lettre que mon père adressait à cette époque à ma mère : « Je t'assure, écrivait-il, que, nous autres gens médiocres et paisibles, nous sommes bien heureux, en comparaison des gens plus distingués. Ce n'est pas à nous à les envier. Si tu avais vu ce pauvre grand homme, il t'aurait

fait pitié. Depuis que je suis revenu de Naples, il a changé cinq fois de résolution. Ce n'est pas dans ses insomnies qu'il faisait ou défaisait ses projets. Il les annonçait tout haut comme positifs, puis il les culbutait le lendemain. A ma première visite il m'a dit : « J'ai mon congé; mais heureu-
» sement il est facultatif, et je suis décidé à ne pas
» m'en servir; je serais bien fâché d'être à Paris,
» encore plus qu'on y songeât à moi; je veux
» rester ici bien tranquille; je puis même vous
» dire avec confiance qu'avec toutes les dépenses
» que j'ai faites, si je quittais mon ambassade, je me
» trouverais ruiné une troisième fois; tout m'en-
» gage à rester. » Quatre jours après, il m'a dit :
« Je suis décidé, je profite de mon congé, je vais
» faire voir Naples à madame de Chateaubriand, y
» passer une dizaine de jours et, à la fin de ce
» mois, je serai à Paris. » Huit jours après, voilà le voyage de Naples décommandé et il renonce, dit-il, à celui de Paris. Tout le monde part de Rome; plus de bruit, plus de ces réunions mondaines si importunes; il va avoir le plaisir de passer un été des plus calmes; il aura son temps à

lui, et il s'apprête à louer une maison qui a une vue agréable sur le Capitole et sur le Campo-Vaccino. Il s'y ménagera un cabinet pour travailler, bien plus gai que tous les appartements de son palais, et il restera à Rome aussi longtemps qu'on voudra l'y oublier... Je m'absente quatre jours, et, à mon retour, j'apprends son départ précipité pour aujourd'hui même. Il m'a dit hier qu'il ne séjournerait pas à Paris et qu'il irait sur-le-champ aux eaux des Pyrénées. Je crois que c'est son projet, puisqu'il le dit, mais cela tiendra-t-il ?

Ce qui tint bon, ce fut le voyage des Pyrénées, où M. de Chateaubriand rencontra le duc et la duchesse de Broglie, avec lesquels il était en train de faire bon ménage politique, quand, au mois d'août, ils furent les uns et les autres également surpris d'apprendre la nomination du ministère Polignac. Dans ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand rend compte de toutes les hésitations que je viens de raconter, mais y a-t-il donné les véritables motifs de son départ ? J'en doute fort aujourd'hui, et, dès lors, je le soupçonnais d'être surtout déterminé à rentrer en France par une

raison plus forte que toutes les autres et dont il n'a jamais voulu convenir. Était-ce simple désir de revoir madame Récamier, désir si passionnément exprimé dans toutes les lettres adressées à cette amie, dont le nom, à ma connaissance, était à peine prononcé, du moins devant moi, au palais Simonetti, tandis qu'il résonnait continuellement de celui de la comtesse del Drago? On pourrait le croire, car c'était à madame Récamier qu'il écrivait au mois d'avril 1829 : « Dans quinze jours, j'aurai mon congé et je pourrai vous voir! tout disparaît devant cette espérance; je ne suis plus triste; je ne songe plus aux ministres ni à la politique. Vous retrouver, voilà tout; je donnerais le tout pour une obole. »

Vraiment! est-ce bien là tout ce dont il se souciait? Ne s'y joignait-il pas aussi le désir de retrouver à Paris cette jolie habitante de la rue *delle Quatro-Fontane* à laquelle les attachés de l'ambassade de France, tous jeunes gens de très bonne volonté, auraient été heureux de faire les honneurs de la ville de Rome, s'ils l'avaient seulement rencontrée. Elle venait justement de

quitter la ville éternelle, après nous avoir passé sous le nez à tous, tandis que notre ambassadeur avait eu seul le privilège de la dénicher à notre barbe. Ainsi qu'elle s'est plu à nous le raconter avec des détails infiniment précis, Prudence était alors en train d'exercer ses plus vifs *enchantements* sur l'homme d'État déjà un peu mûr qui, du palais Simonetti, lui avait envoyé ses ouvrages en lui écrivant : « Disposez d'eux et de moi. » Quand elle avait quitté Rome pour le devancer à Paris, c'était à elle qu'il avait confié que, selon toute apparence, d'après ce que lui annonçaient ses amis, il allait être nommé premier ministre ; et c'est pour elle qu'il ajoutait ces mots : « Que désormais il n'allait agir qu'afin de lui plaire et qu'il mettrait le pouvoir et la France à ses pieds [1]. »

A quels pieds, en définitive, se proposait-il alors de mettre le pouvoir et la France ? A ceux de Prudence ou à ceux de madame Récamier ? on ne le discerne pas très bien quand on lit ces protestations

1. Madame de Saman : *les Enchantements de Prudence.*

contradictoires écrites juste au même quart d'heure. Je crois que les chances de madame Récamier étaient après tout de beaucoup les plus sérieuses. Le règne de Prudence fut brillant, mais éphémère. C'était d'ailleurs une reine de coulisses qu'il eût été difficile de produire au grand jour de la scène, et dont les faveurs ne devaient être que passagères. Après quelques visites rendues chez elle, où il arrivait coquettement décoré de tous ses ordres, M. de Chateaubriand avait obtenu des rendez-vous plus intimes, que l'on se donnait dans des restaurants éloignés du centre de la ville, quelquefois à la campagne, et jusque sur la route des Pyrénées, à Étampes. « A tous ces rendez-vous, M. de Chateaubriand se montrait parfaitement gai, dit Prudence, et très aimable, doux et tendre, et heureux comme un enfant. » Il se faisait chanter par sa jolie convive, les chansons de Béranger, *Mon habit*, *la Bonne Vieille* et *le Dieu des bonnes gens*. Ce fut l'inconstante Prudence qui, la première, rompit des nœuds si vite formés. Au mois d'août, elle partait pour Londres, tandis que son illustre compagnon s'établissait

pour quelques mois à Cauterets. A Londres, elle n'avait pas beaucoup tardé à prendre pour objet de ses enchantements un membre du Parlement anglais, M. Bulwer, dont l'originalité m'a toujours semblé assez contestable; car elle a consisté à vouloir imiter trois personnages très différents les uns des autres, mais pour lesquels il a successivement professé une égale admiration : lord Byron, le prince de Talleyrand et M. de Chateaubriand, dont, pour plus de ressemblance, il se trouvait devenir à ce moment le successeur.

A tout prendre, c'était bien la vérité que notre ambassadeur avait révélée à Prudence, quand il lui avait écrit que le désir de rentrer au pouvoir était le motif déterminant de son retour à Paris. Le ministre des affaires étrangères du cabinet Martignac, M. de la Ferronnays, avait donné sa démission. M. de Laval-Montmorency, nommé à sa place, n'avait pas accepté; M. de Portalis l'avait remplacé comme ministre intérimaire, puis définitif, mais on ne croyait pas qu'il fût bien solide dans son nouveau poste. En outre, le ministère était fort ébranlé depuis un mois, par le rejet

successif au corps législatif des deux projets de loi assez importants. Charles X parlait avec humeur de ses ministres. Il les faisait ou laissait attaquer par les feuilles royalistes dont il disposait. M. de Chateaubriand ne désespérait donc pas de voir le roi venir jusqu'à lui afin de se débarrasser de conseillers qui lui déplaisaient. On lui avait écrit à Rome que l'on avait entendu ces paroles sortir de la bouche de Sa Majesté : « Je ne dis pas que Chateaubriand ne sera pas mon ministre, mais pas quant à présent, ce n'est pas le moment... » Quel moyen employer pour hâter cet heureux moment? Fallait-il rester tranquillement à Rome après ce grand succès de l'élection de *son pape*, afin de se donner l'apparence d'un homme nullement ambitieux, qui avait conscience d'avoir rendu un immense service et qui en attendait patiemment la récompense? ou bien, cédant aux instances de quelques amis et à son propre penchant, fallait-il apparaître soi-même sur la scène, afin d'imposer par sa présence? Voilà les deux résolutions entre lesquelles M. de Chateaubriand hésitait, et la cause de ses perplexités qui se

prolongèrent jusqu'au moment où il se décida à prendre la route de France, toujours bercé des mêmes espérances, mais en proie aussi à beaucoup d'inquiétudes. Il donnait cours aux unes et aux autres dans la dernière lettre qu'il adressait à madame Récamier, le jour même de son départ de Rome : « Je me chargerais encore de donner une grande gloire à la France, comme je me suis chargé de lui obtenir une grande liberté, mais me fera-t-on table rase? Me dira-t-on : « Soyez le » maître, disposez de tout au péril de votre tête. » Non, on est si loin de me dire une pareille chose que l'on prendrait tout le monde avant moi. » Telle était bien, en effet, la disposition de Charles X. Il ne songeait nullement à rendre M. de Chateaubriand maître de tout, même au prix de sa tête, qui ne lui semblait pas une garantie suffisante.

Quoique bien jeune, j'avais mieux que mon père, qui avait reçu ses confidences, deviné vaguement, mais avec assez de justesse, ce que notre ambassadeur se proposait d'aller tenter à Paris. Ainsi que tout le personnel des secrétaires et des attachés, je m'étais fait un devoir d'accompagner

la voiture de notre ambassadeur jusqu'au premier relais de la Storta, à trois lieues de Rome, sur la route de Florence; j'étais à cheval, et, pendant une montée, alors que les équipages allaient au pas, je m'étais approché de la calèche qui suivait immédiatement la berline de voyage de M. de Chateaubriand, et j'avais dit, à voix basse, à M. Belloc, notre premier secrétaire : « Avez-vous idée que notre chef nous reviendra? Pour moi, il me fait l'effet de partir de Rome comme Napoléon est parti d'Alexandrie, et qu'il va, lui aussi, faire son 18 brumaire; nous risquons de rester ici à manger les bons oignons de la terre d'Égypte. » Au relais, pendant qu'on changeait les chevaux et que nous prenions congé, ne voilà-t-il pas que M. Belloc, me désignant du doigt, se met à dire : « Est-il bien sûr que nous vous reverrons, monsieur l'ambassadeur? voilà M. d'Haussonville qui prétend que vous allez à Paris faire un 18 brumaire, et qui d'ailleurs vous souhaite bonne chance. » Je ne savais où me fourrer. M. de Chateaubriand jeta sur moi un regard qui n'était, à coup sûr, empreint d'aucune malveillance; mais,

dans le sourire qui l'accompagnait, ce qui m'a paru dominer, c'était la surprise d'avoir été deviné.

Afin de clore tout de suite ce qui regarde les relations personnelles, assez insignifiantes, on le voit, et fort espacées qu'il m'a été donné d'avoir avec M. de Chateaubriand, je raconterai sans pouvoir donner la date bien précise, comment, dans les premiers jours d'août 1830 et certainement avant le 9 août, j'allai le voir chez lui rue d'Enfer, afin de lui demander, un peu au nom de mon père, mais surtout pour ce qui me concernait personnellement, quelle était l'attitude à prendre vis-à-vis du nouveau gouvernement. « Pour vous, jeune homme, nul doute possible, il faut vous y attacher complètement. M. le duc d'Orléans est un parfait honnête homme, et de très grand sens; quant à madame la duchesse d'Orléans, c'est une femme admirable dont il convient à tous de baiser respectueusement les pas. » Ces paroles me sont restées gravées dans la mémoire.

Quelques mois plus tard, quand je fus nommé

troisième secrétaire d'ambassade à Madrid, je retournai de nouveau voir mon ancien chef. M. Pilorge me dit qu'il n'était pas seul, mais de monter tout de même et que je trouverais M. Armand Carrel chez lui. C'est ce que je fis. La note était bien changée depuis ma dernière visite. M. de Chateaubriand me parla fort peu. Il était en train de déblatérer contre le roi Louis-Philippe et contre le nouveau régime. Son interlocuteur faisait chorus avec lui. J'en étais presque embarrassé, ayant entendu, il y avait si peu de temps, des appréciations si différentes. Je sortis le premier, et je retrouvai M. Pilorge sur le seuil de la porte, où nous nous attardâmes à parler de nos anciens souvenirs de Rome. Le visiteur d'en haut sortit à son tour. Je le montrai à M. Pilorge : « C'est donc là M. Armand Carrel? — Pas du tout; je m'étais trompé, c'est M. L*** ».

J'ai toujours entendu parler depuis de M. L*** comme d'un conservateur très décidé et fort lié avec M. Guizot. Comment donc avait-il pu tenir un langage qui aurait été si bien placé alors dans la bouche du républicain M. Armand Carrel? Je ne

m'explique pas encore très bien la chose à l'heure qu'il est. Était-ce pure complaisance à l'égard de M. de Chateaubriand, ou bien ces façons de voir à l'égard du gouvernement de 1830 furent-elles, pour un moment, celles de M. L***? Je ne sais, mais, sur ce point insignifiant, comme sur tout ce que je viens d'écrire, à propos de M. de Chateaubriand, je suis parfaitement certain que mes souvenirs ne m'ont pas trompé.

## VI

### 1828-1830

## LES SALONS DE PARIS

### PENDANT L'HIVER DE 1829 ET LE PRINTEMPS DE 1830

M. de Chateaubriand ayant, après la nomination du ministère Polignac, au mois d'août 1829, donné sa démission d'ambassadeur à Rome, non sans beaucoup de mauvaise humeur, comme cela résulte de ses *Mémoires*, parce qu'il retombait ainsi dans une véritable gêne, je me retrouvais, moi aussi, « Gros-Jean » comme devant. Il y avait, en effet, à cette époque, deux catégories d'attachés : les uns, directement nommés par le ministre des affaires étrangères, étaient considérés comme définitivement entrés dans la carrière diploma-

que mon excellente mère voulait à toute force, à cette époque, que je songeasse à épouser quelque riche héritière, ce qui était à mille lieues de ma pensée, et, quand je rentrais de quelque bal, comme il s'en donnait entre familles du faubourg Saint Germain, c'était tout un interrogatoire en règle à subir. Avais-je fait danser celle-ci ou celle-là? Combien de fois? Que lui avais-je dit? Que m'avait-elle répondu, etc., etc. Ma réponse courante était que j'avais fait danser les plus aimables et les plus jolies, quand je l'avais pu, et ma mère haussait, en riant, les épaules.

Chacun est forcément de son temps et de sa société. Il y a des fantaisies qui s'imposent suivant le monde dans lequel on vit. Au temps de la Restauration, surtout dans les dernières années, c'était une situation à part que celle de fils aîné de pair de France. Il n'y avait pas de notaire à Paris qui n'eût quelque fille de banquier à offrir avec une dot très considérable à l'héritier d'un siège héréditaire à la Chambre des pairs. C'était aussi un titre très envié et au-dessus de tous les autres que le titre de duc. Sous l'ancien régime, mon grand-

père, arrivé très jeune au grade de lieutenant général, gouverneur de Nancy, très considéré du roi Louis XVI, cordon bleu et grand louvetier de France, aurait été en passe d'aspirer à cette dignité. On disait parfois, dans les salons de ma grand'mère, qu'elle lui avait été positivement assurée. Quoi qu'il en soit de cette prétention, commune à presque toute la grande noblesse de France, j'avais compris ou plutôt deviné, grâce à des demi-confidences, que le rêve de ma chère mère était de découvrir quelque part pour moi, soit parmi les anciennes familles ducales du faubourg Saint-Germain, soit parmi celles qui avaient obtenu cette distinction sous l'Empire, quelque heureuse héritière dont les titres joints aux nôtres auraient décidé Sa Majesté Charles X à mettre une couronne de duc dans la corbeille de mariage. Comme je n'entrevoyais pas très clairement la figure de celle qui aurait pu m'apporter ce cadeau de noce, dont j'étais d'ailleurs médiocrement épris, et que les agréments extérieurs des jeunes personnes désignées par ma mère à mes poursuites matrimoniales n'avaient pas non plus autrement

d'attraits pour moi, je demeurais très froid à l'égard de tous ces beaux projets, et ma réserve, peut-être faudrait-il dire ma maussaderie, s'en augmenta d'autant à l'égard des héritières en général et surtout des grands partis du faubourg Saint-Germain. Mes idées et mes goûts m'inclinaient d'un tout autre côté.

Ce n'est pas que j'aie fréquenté dès lors la société libérale avec laquelle mes relations n'ont commencé que plus tard, après la révolution de 1830; ce n'est pas non plus que j'eusse pris des habitudes dans la mauvaise compagnie. Elle ne me plaisait pas, et je ne m'y sentais nullement attiré. Mes deux amis d'enfance, Georges d'Harcourt et le prince de Chalais, n'en avaient pas davantage le goût; nous passions la plupart de nos journées et de nos soirées ensemble. Des promenades à cheval presque quotidiennes au bois de Boulogne, quelques dîners de garçon au restaurant, et, de temps à autre, des petites sauteries au piano chez des personnes de notre intime connaissance, tels étaient nos innocents plaisirs. Cependant il y avait une préoccupation

commune à nos trois familles; celle de nous mettre consciencieusement à même d'occuper un jour convenablement à la Chambre des pairs le siège héréditaire auquel notre naissance semblait alors devoir nous appeler; c'était une idée fixe chez mon père. Tous ses efforts tendaient à me persuader qu'il était de mon devoir de me préparer par de fortes études à remplir convenablement le rôle qui m'était destiné. Il avait pris, pendant son émigration à Londres, une vive admiration pour les institutions constitutionnelles de l'Angleterre. Il se plaisait à faire ressortir devant moi l'avantage qu'il y avait, pour le fils d'un pair de France, à entrer jeune et de plein saut dans la vie politique avec une absolue indépendance, sans rien devoir ni à la faveur royale ni aux suffrages du peuple. Dépourvu de toute ambition, mais très assidu aux séances de la Chambre des pairs, il aimait à parler, avec détails, en famille, des discussions auxquelles il avait assisté. Il regrettait infiniment qu'elles fussent secrètes. J'ai su qu'à plusieurs reprises il avait insisté sans succès auprès du chancelier et du grand réfé-

rendaire, pour qu'il y eût au moins une tribune réservée aux fils aînés des pairs. Il appuyait sa demande sur certains privilèges dont jouissaient, disait-il, en Angleterre, les héritiers des lords, et citait, Dieu me pardonne, et je crois à tort, l'exemple du sénat romain. Grand admirateur des formes parlementaires et très sensible au charme du bien dire, il trouvait singulier et presque ridicule l'usage assez général alors des discours écrits qui se suivaient sans se répondre. Il aurait voulu qu'ils fussent absolument interdits. Causeur aimable et conteur émérite dans le cercle de ses intimes amis, sa répugnance était invincible pour parler en public. Jamais il n'aborda la tribune; mais j'ai trouvé dans ses papiers le projet d'une allocution adressée à ses collègues pour les supplier de prohiber, par un article formel du règlement, la lecture des discours écrits. Les développements de cette motion étaient à la fois sérieux et plaisants : « Elle est bien désintéressée, disait-il gaiement en terminant; car, si vous me faites l'honneur de l'accepter, vous pouvez tenir pour certain que vous m'avez aujour-

d'hui entendu pour la première et la dernière fois. »

Mon père n'avait aucune prétention à jouer lui-même un rôle quelconque dans la politique contemporaine. Son rêve était de me voir prendre goût de bonne heure aux affaires publiques. Il avait le sentiment modeste et très vif de ce qui lui manquait en fait de connaissances techniques et de ce qu'il y avait eu de forcément incomplet dans ses premières études interrompues par l'émigration. C'est pourquoi il tenait beaucoup à me procurer toutes les ressources d'instruction dont sa jeunesse avait été privée. Sur ses pressants conseils, j'ai suivi en commun avec Georges d'Harcourt, tant à la Sorbonne qu'à l'École de droit, les cours de plusieurs professeurs dont j'ai peur d'avoir oublié les leçons et presque les noms. En revanche, j'ai conservé souvenir des leçons de déclamation que les parents d'Hely de Chalais, de Georges d'Harcourt et les miens ont tenu à nous faire donner par un acteur du Théâtre-Français, M. Michelot, qui était en même temps professeur au Conservatoire. Comme nous étions, par les

prévisions de nos familles, destinés à devenir des orateurs éloquents, il s'agissait de faire notre apprentissage et d'être à tout le moins capables de nous bien faire entendre quand nous paraîtrions à la tribune. M. Michelot avait pris sa mission très au sérieux et rien ne fut plus comique et plus ridicule que le début de son enseignement. Sans s'en douter en aucune façon, ce brave homme qui avait nombre de fois joué au théâtre de la rue Richelieu le personnage du professeur de philosophie dans *le Bourgeois gentilhomme*, se mit à nous reproduire exactement et mot pour mot la fameuse scène avec M. Jourdain. Il commença par nous expliquer que les lettres étaient divisées en voyelles et en consonnes; que, pour prononcer la voyelle *A*, il fallait ouvrir grandement la bouche *A A;* que la voyelle *E* se formait en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, *E E;* que pour prononcer *I*, il fallait, etc., etc., et ainsi de suite jusqu'au bout, sans changer un iota à la pièce de Molière.

Cependant, Hély de Chalais et moi, nous avions un terrible défaut que découvrit bientôt M. Mi-

chelot et qui était de nature à compromettre beaucoup nos succès de tribune; nous prononcions mal les *R*, autrement dit nous grasseyions. M. Michelot nous expliqua conscencieusement qu'il importait beaucoup pour un orateur de bien faire vibrer les *R*. Cette vibration s'obtenait en frappant, à coups redoublés, le bout de la langue contre les dents d'en haut : *R R R*. La méthode à employer pour corriger ce vice de prononciation était bien simple : il consistait à substituer incessamment dans une récitation prolongée les deux consonnes *T D* à la consonne *R;* nous arriverions ainsi petit à petit à vibrer parfaitement.

Prenant pour exemple ces deux vers du rôle d'Agrippine dans *Britannicus ;*

> Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur ?
> Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?

Il nous imposait de les dire ainsi à haute voix :

> P-t-tendez-vous longtemps me cacher l'Empe d.t eu dt !
> Ne le vet-d-t d'ai-je plus qu'à tidtt d'impo-d-t une !

Force était pour M. de Chalais et pour moi de déclamer ainsi à perte d'haleine, en guise d'exercice gymnastique, les morceaux du répertoire du Théâtre-Français où se rencontraient le plus de *R* accumulés.

Cependant Georges d'Harcourt péchait par un autre côté. Il prononçait les *J* comme si c'étaient des *C H*. Il fallait pourvoir à cela. Tandis que, dans un coin de la chambre, Hély et moi, nous nous escrimions de notre mieux à vociférer des vers où les *T D* remplaçaient les *R*, Georges s'essouflait à bien prononcer dans le sien un tas de *Ja JeJi Jo Ju* et M. Michelot d'aller d'un groupe à l'autre en nous excitant vivement du regard, de la voix et du geste. Les vitres en tremblaient; et, pour qui serait alors entré dans la chambre, c'eût été une comédie à payer sa place. Mais elle ne dura pas longtemps ; les leçons du professeur étaient fort chères; nos parents n'étaient pas convaincus comme lui qu'elles dussent beaucoup nous profiter; il fut remercié avant la fin de l'hiver de 1830.

Nous gagnâmes toutefois, Georges et moi,

quelque chose à ces courtes relations avec M. Michelot.

C'était le moment où l'on repétait au Théâtre-Français le drame d'*Hernani*, dont il était si fort question dans tout le monde littéraire; notre professeur y tenait le rôle de Charles-Quint. Il en était enthousiaste, mais un peu inquiet toutefois au sujet de son monologue du quatrième acte auprès du tombeau de Charlemagne. « C'était si beau, si beau, mais peut-être un peu long. » Il nous le récita avec une pose solennelle, d'une voix grave, et parut très étonné de nous entendre accueillir, par des éclats de rire, des pensées qui lui faisaient l'effet d'être sublimes. Toutefois, comme nous nous engageâmes à l'applaudir beaucoup le jour de la première représentation, il nous procura pour ce jour deux billets d'orchestre, ce qui était une faveur très recherchée, uniquement accordée, sous la surveillance personnelle et directe, aux plus fervents admirateurs de Victor Hugo. Nous n'étions pas du nombre, M. d'Harcourt et moi; nos prédilections étaient plutôt classiques, les miennes surtout; j'étais

alors sous le charme des poésies d'André Chénier récemment livrées au public et dont je faisais en ce moment mes délices, jusqu'à ce point de m'être, à cette époque, risqué un jour de maladie (cela ne m'est jamais arrivé qu'étant malade) d'adresser quelques vers familiers, comme les siens, à mon ami d'Harcourt, qui, avec toute raison, les a probablement jetés au feu. Quoi qu'il en soit, et, malgré notre promesse expresse, nous avions tous deux grand'peine à retenir, pendant la représentation, les témoignages de notre désappointement et de notre surprise en entendant applaudir frénétiquement par toute la salle nombre de tirades déclamatoires qui nous paraissaient surtout ridicules.

Le contraste était visible et trop apparent entre notre froide réserve et les bruyantes acclamations des amis du poète ! Nous faisions scandale. A certains passages particulièrement pathétiques, mon voisin Georges, plus maître de lui, se contentait de sourire discrètement. Pour moi, j'éclatais tout haut ; mal m'en prit, car je fus, pendant les entr'actes, violemment apostrophé, traité de

crétin et d'imbécile; cela ne me corrigea pas, et, comme à la sortie du spectacle je continuais à rire et à hausser les épaules, je fus hué, bousculé et presque battu dans le vestibule du théâtre. Il s'en est donc peu fallu que je n'aie compté, au 26 février 1830, parmi les écloppés de la grande journée d'*Hernani*.

Avant de parler des salons élégants du faubourg Saint-Germain que j'ai quelque peu fréquentés sous la Restauration, je crois bon de donner un aperçu de notre intérieur de famille et de la physionomie particulière du cercle intime où vivaient mes parents. Leurs habitudes ont toujours été des plus simples. Ma mère ne fut jamais, au sens ordinaire du mot, une femme du monde; ses goûts étaient pour cela infiniment trop sérieux. La tragique catastrophe de Quiberon, où son fiancé, M. de Sombreuil, avait trouvé la mort, avait jeté sur les premières années de sa vie comme une sorte de voile de deuil, toujours pieusement gardé, et dont le reflet n'a jamais cessé d'empreindre d'une certaine gravité tous les actes de sa longue existence. J'ai remarqué qu'elle avait gardé un

culte d'affection tout particulier pour le petit nombre de personnes, surtout des femmes de son âge qui, en Angleterre, avaient assisté en amies, peut-être en confidentes, à ce douloureux épisode de sa jeunesse, sur lequel elle gardait, de parti pris, un obstiné silence, et dont elle ne m'a jamais parlé qu'une seule fois à ma majorité, avec une dignité pleine de réserve, qui me fit alors et dont j'ai conservé une très solennelle impression. Cependant, rentrée en France un peu avant le Consulat, mise, à la suite de longs procès, en possession d'une assez grande fortune et de la jolie terre de Plaisance, dédaigneuse d'ailleurs de toute espèce d'affectation, ma mère avait repris part peu à peu aux honnêtes distractions qui étaient autrefois celles de la bonne compagnie française. Sous l'Empire, son salon de la rue de la Ville-l'Évêque et le château de Plaisance, où l'on jouait presque tous les ans la comédie, avaient servi, sans prétention, de lieu de rendez-vous habituel à deux sociétés d'origine assez dissemblable, un peu étonnées de se trouver ensemble, dont les *credo* politiques ne laissaient pas de différer beaucoup,

mais auxquelles certaines affinités de savoir-vivre et de goûts élégants rendaient le mélange facile, aidé qu'il était par la modération naturelle et la gracieuse bonne grâce des maîtres de la maison. Là, les anciens compagnons d'armes de mon père à l'armée de Condé, ou des émigrés avec lesquels il avait assez pauvrement vécu à Londres, rencontraient sans froissement les plus célèbres lieutenants de Napoléon et les grands dignitaires de l'Empire avec lesquels ses fonctions de chambellan l'avaient mis en relations; là, des amies de ma mère, qui avaient été jadis dames d'honneur des princesses de France, qui avaient suivi le comte d'Artois à Holy-Rood, et Louis XVIII à Mittau et à Hampstead, ne faisaient nulles façons pour bien accueillir d'autres dames d'honneur, celles-là en plein exercice, qui avaient porté la queue de l'impératrice Joséphine au jour du sacre, et qui portaient présentement celle de la fille de l'empereur d'Autriche. Un je ne sais quoi d'indéfinissable, et qui leur était commun à leur insu, rendait à ces camps opposés les rapprochements bien plus aisés qu'on ne serait tenté de le croire aujourd'hui.

Du salon et de la société habituelle de mes parents, sous le règne de Napoléon Ier, je n'ai rien su que par ouï-dire. Lorsque l'Empire s'écroula, ils n'eurent, d'ailleurs, presque rien à changer à leurs habitudes. Ils n'avaient jamais admis dans leur cercle restreint que des visiteurs d'humeur douce et d'esprit tempéré. Les violentes exagérations, d'où qu'elles vinssent, leur avaient toujours été en horreur. Lorsque j'entrai dans le monde, les amis et les connaissances que je voyais journellement chez eux appartenaient tous aux opinions royalistes modérées. Leur train de maison était large mais sans apparat et dépourvu de toute recherche. On recevait alors beaucoup plus simplement que de nos jours. Un petit nombre de familiers étaient presque partout sur le pied de venir, sans invitation préalable et même sans prévenir, demander à dîner, quand cela leur convenait, aux ménages qui passaient pour avoir une bonne table et pour jouir d'une certaine aisance. Il y avait ainsi couvert mis à l'avance chez nous pour un certain nombre de personnes, la plupart célibataires, connaissances de province ou

anciens émigrés, qui trouvaient plaisir à prolonger ainsi de vieilles habitudes : c'étaient le plus souvent le marquis du Tillet, qui avait servi dans l'armée des princes avec mon père, le marquis d'Autichamp, MM. de Mellet, le comte Walsh de Serrant, tous anciens Vendéens; le général de Tromelin, qui avait, je crois, pris part à l'expédition de Quiberon, le marquis d'Aramon, collègue de mon père à la Chambre des pairs, le comte Eugène d'Harcourt, son ami, qu'il avait, comme président du grand collège électoral de Provins, réussi à faire nommer député de Seine-et-Marne.

Tous ces messieurs avaient des convictions bien arrêtées, mais il n'y avait point, si j'ai bonne mémoire, d'*ultras* parmi eux. Le ministère de M. de Villèle leur avait déplu, ils s'étaient assez bien arrangés du libéralisme mitigé de M. de Martignac, et l'arrivée au pouvoir de M. de Polignac les inquiétait beaucoup.

Les amies les plus intimes de ma mère, qu'elle allait visiter à tour de rôle, chez lesquelles, aux jours de mes sorties de collège, elle m'avait toujours mené comme chez des parents, mais qui ve-

naient plus rarement chez elle, parce qu'elles étaient sans fortune et n'avaient point de voitures, étaient madame Rodier, madame et mademoiselle Blanche de Pomaret. Ces personnes, douées d'un esprit des plus aimables, ne faisaient pas, à vrai dire, partie de la haute société parisienne que fréquentait habituellement ma mère, mais elle se plaisait dans leur compagnie plus que dans tout autre. C'était là qu'elle se montrait le plus telle qu'elle était réellement, affectueuse et serviable, toute de premiers et excellents mouvements, généreuse à l'excès, et, quoique restant femme du monde, toujours prompte, par distinction de nature, à prendre par leur côté le plus élevé les choses sérieuses de cette vie. Je ne saurais dire quel culte les personnes que je viens de nommer, la plupart contemporaines de ma mère, ou initiées par elle, du moins je le soupçonne, au drame de sa jeunesse, professaient pour une amie aussi sûre et aussi fidèle.

Parmi ses relations du faubourg Saint-Germain, ma mère comptait d'autres amies avec lesquelles, pour la plupart, elle s'était liée en Angleterre

pendant l'émigration. C'étaient : la comtesse de Serrant, mère de Théobald et de Louis de Serrant, plus tard duc de la Mothe Houdancourt, et de Valentine de Serrant, avec laquelle j'ai presque été élevé et qui a épousé, en 1830, le duc de la Trémoïlle; la comtesse de Vaudreuil, veuve du comte de Vaudreuil, l'ancien favori du comte d'Artois et de Marie-Antoinette; elle avait été très jolie, ne désespérait point de le paraître encore et faisait grand étalage de son affection pour ma mère. C'était aussi la comtesse de Vence, sœur d'Eugène d'Harcourt, avec laquelle ma mère ne se lia intimement que depuis sa rentrée en France, à la suite du commun malheur qu'elles avaient eu toutes deux, de perdre presque au même moment une fille aînée, charmante et très tendrement aimée. Puis venaient, dans l'ordre de ses affections, deux personnes fort à la mode à cette époque, la marquise de Bethisy, dame d'honneur de la duchesse de Berry, et la très belle comtesse de... Mariée à un mari entièrement aveugle, ayant réputation d'être assez dur et maussade, elle passait pour accepter sans déplaisance la cour que lui faisait

en toute évidence le duc de..., un ancien beau, un irrésistible du temps de l'émigration et du Directoire. Ses traits étaient fins et réguliers et rappelaient avec avantage ceux de son frère aîné. Quand la comtesse venait le matin ou le soir faire visite à ma mère, il était rare qu'on ne le vît pas arriver immédiatement. Sa venue faisait toujours sensation, parce qu'il était un type avéré d'élégance un peu surannée, mais très originale. Les jeunes gens prenaient plaisir à observer un exemplaire curieux et parfaitement conservé de ce qu'on appelait, autrefois, un homme à bonnes fortunes. Je le vois encore d'ici, cravaté de haut, portant la tête droite avec une certaine raideur qui n'était pas sans noblesse, toujours souriant, mais du bout des lèvres, ne parlant guère qu'aux dames avec une affectation de politesse complimenteuse qui n'était pas absolument dépourvue d'une certaine impertinence. Chose singulière! il n'avait pas renoncé à se faire poudrer les cheveux *à frimas*, usage déjà absolument tombé en désuétude. De plus, il portait une queue enrubannée qui faisait, à chaque mouvement de sa tête, le plus étrange

effet, oscillant à droite et à gauche sur le collet de velours noir d'un habit bleu à boutons d'or, dont la coupe était presque moderne. Cette queue, avec les airs vainqueurs de celui qui la portait, aura peine à sortir de ma mémoire, et j'ai appris, non sans chagrin, qu'elle avait fini par être coupée peu d'années après la révolution de 1830.

Un autre personnage, resté obstinément fidèle à la poudre et *à tous les us et coutumes* du bon vieux temps, que j'ai vu parfois chez ma mère, était M. de Montyon, l'homme des prix de vertu, qui, d'après elle, si ses souvenirs étaient exacts, aurait jadis été lui-même un attentif auprès des dames, et une sorte de vert galant; je me souviens de l'avoir vu, un jour de printemps, par une matinée assez froide, déboucher de la maison dans une allée de notre jardin de la rue Saint-Dominique, tout habillé de nankin de la tête aux pieds, habit, gilet, culotte et guêtres de la même étoffe, avec les grosses breloques de deux montres qui pendaient, à leur ordinaire, de chacun de ses goussets. « Ah! monsieur de Montyon, comme vous voilà légèrement vêtu pour le temps qu'il

fait, s'écria ma mère. — Eh! madame, ne sommes-nous pas aujourd'hui au premier mai? J'ai pris ma tenue d'été. »

Avec le fonds d'habitués dont je viens de crayonner une rapide esquisse, le salon de mes parents ne pouvait être considéré comme appartenant à aucune coterie, soit politique, soit littéraire; cependant la politique et la littérature y avaient des représentants, et, durant cet hiver de 1829-1830, où tant de questions divisaient, en des camps parfaitement tranchés, les hommes qui avaient le culte des affaires publiques ou simplement des belles-lettres, j'ai été plus d'une fois le témoin attentif de nombreuses controverses, qui étaient loin de manquer d'intérêt, portant sur les événements du jour, et soutenues par des hommes qui avaient un rôle à y jouer.

Nommé en 1829 secrétaire de la Chambre des pairs par la portion la plus modérée de cette haute assemblée, mon père réunissait quelquefois à sa table les autres membres du bureau et quelques-uns de ses collègues les plus éminents dont il partageait les opinions. Aux grands jours, M. de Cha-

teaubriand était parmi les invités avec son acolyte habituel M. Hyde de Neuville, plus particulièrement lié avec mes parents. En pareille occasion, j'aurais voulu être tout oreilles; mais le grand homme parlait peu et quasi point. M. Molé était plus disert quoique encore assez réservé, attentif toutefois à plaire à tout le monde. Le plus expansif était M. Pasquier, non encore chancelier, mais jouissant dès lors d'une grande autorité au Luxembourg. Comme il avait connu mon père à la cour impériale, ils prenaient plaisir à se remémorer les détails familiers de ce passé commun, si rapproché dans l'ordre matériel des temps, mais déjà placé comme à distance et dans une sorte de perspective lointaine par la grandeur et la solennité des souvenirs qu'il évoquait. J'ai eu ainsi tout jeune et presque enfant, la primeur de beaucoup d'anecdotes curieuses et caractéristiques qui, au jour peut-être éloigné où les *Mémoires* du chancelier seront publiés par le digne héritier de son nom, en feront le principal attrait pour les amateurs de la vérité historique saisie sur le vif et rendue avec clairvoyance et impartialité.

Un autre personnage d'une bien moins grande notoriété, dont la conversation était toutefois intéressante, qui prenait et gardait volontiers la parole en petit comité quand il avait bien dîné, c'était le vicomte de Panat. M. de Panat avait, avant la Révolution, servi dans la marine. Il avait été très lié avec Rivarol, dont il reproduisait volontiers l'esprit caustique et les réparties à brûle-pourpoint. Il avait été rejoindre son ami en Hollande après l'émigration, et, comme il était dès lors d'une tenue plus que négligée, c'est de lui que Rivarol avait dit : « Décidément notre ami de Panat est trop sale; il ferait tache dans la boue. »

A cette époque, une certaine importance s'attachait aux paroles de M. de Panat, non pas seulement parce qu'il était secrétaire de l'amirauté au ministère de la marine, mais aussi parce qu'il passait pour posséder et qu'il possédait, en effet, la confiance du duc d'Angoulême. Pendant les jours troublés du ministère Polignac, alors que le roi Charles X semblait vouloir se hasarder dans des voies d'exclusion et de violence dont les gens de

sang-froid redoutaient extrêmement les terribles conséquences, on aimait à se rassurer un peu, en caressant l'espoir d'un règne peut-être prochain, où les modérés auraient chance d'être appelés au pouvoir. Ce que racontait M. de Panat des intentions de son patron, ce que l'on connaissait du reste de son entourage et les sentiments personnels qu'il avait laissé entrevoir au cours de l'expédition d'Espagne, autorisaient ces heureux pronostics. M. de Panat était connu pour avoir fait une opposition ardente au ministère de M. de Villèle et pour avoir vivement soutenu celui de M. de Martignac, en s'autorisant presque ouvertement, à tort ou à raison, de l'aveu du duc d'Angoulême. Mon père et ses amis l'entendaient donc avec joie critiquer du ton plaisamment acerbe qui lui était naturel, les actes, les tendances du cabinet présidé par M. de Polignac; on en concluait, c'était une illusion, que les mesures violentes contre les libertés publiques rencontreraient à la cour même une opposition avec laquelle le souverain serait tenu de compter.

J'ai dit, je crois, que M. de Panat était gour-

mand; j'aurais pu ajouter qu'il faisait état et tirait vanité de sa gourmandise, comme étant, suivant lui, un attribut naturel des gens d'esprit, qui, ayant le privilège de se connaître en toute chose, avaient le droit et le devoir, disait-il, de se soucier surtout de ce qu'ils boivent et de ce qu'ils mangent. Il n'entendait pas raillerie sur des plats mal assaisonnés, et, grand amateur de bons vins, il n'aurait pas souffert qu'on lui servît un cru pour un autre, ou que le vin qu'on lui offrait ne fût pas de la meilleure année. Son orthodoxie à ce sujet était notoire et intraitable. J'ai ouï conter qu'en 1825, au plus fort de la guerre d'Espagne, il s'était trouvé à je ne sais plus quel dîner d'apparat, où il avait pour vis-à-vis, à l'autre bout de la table, le grand financier du temps, M. Ouvrard, propriétaire du fameux Clos-Vougeot, en Bourgogne, homme de l'opposition, fort mêlé d'ailleurs, comme tout le monde le savait, aux fournitures faites à notre armée d'Espagne. La conversation étant tombée sur la grande influence des moines dans ce pays et, de là, sur celle qu'ils avaient jadis exercée en Europe, et particulièrement en France,

M. Ouvrard smit à attaquer les ordres monastiques en général, et M. de Panat de les défendre. Peu à peu la querelle s'était aigrie; M. Ouvrard fut le premier à s'emporter, et, au milieu du silence général que l'on gardait, afin de mieux entendre les deux interlocuteurs, fort bien disant l'un et l'autre, il lança à son adversaire cette apostrophe directe : « Dites nous donc un peu à quoi vos moines ont jamais été bons. » A ces mots, on vit M. de Panat se lever pâle de colère, faisant signe de la main qu'il tenait toute prête une réponse accablante et de sa voix la plus criarde : « A quoi les moines étaient bons, Monsieur? Je vais vous le dire, à quoi les moines étaient bons... Les moines étaient bons, Monsieur, à ne pas mettre du fumier dans le Clos-Vougeot. » Et, là-dessus, M. Ouvrard ayant reçu le coup en pleine poitrine, M. de Panat se rassit triomphant.

Les discussions ne montaient jamais à un ton trop vif dans le salon de mes parents, parce que les habitués étaient assez du même avis. Je n'y ai entendu défendre les idées absolutistes et préconiser les doctrines dont allaient s'inspirer

les Ordonnances de juillet que par un certain M. de Rubichon, natif du Dauphiné, pays d'origine de la famille de ma mère, mademoiselle de la Blache; c'était un personnage un peu cynique, grand amateur de paradoxes, qui affichait une grande liberté de penser et se servait pour les exprimer d'expressions peu usitées dans la bonne compagnie, mais dont le plus souvent on prenait le parti de rire pour ne pas s'en fâcher. Telle n'était pas toujours la disposition de ma mère, qui trouvait que son étrange compatriote abusait un peu trop de l'avantage qu'il avait eu de la rencontrer autrefois en Angleterre. Peut-être lui en voulait-elle aussi sourdement de ce que, pendant l'émigration, jouissant alors de quelque fortune, il avait joint à ses effronteries habituelles celle de prétendre publiquement à sa main. Un jour donc qu'il avait, à propos de je ne sais quel incident de la politique courante, hasardé en termes violents et malséants quelques-unes des assertions extravagantes dont il était coutumier, je ne fus qu'à moitié surpris d'entendre ma mère lui dire sèchement qu'il ne lui plaisait pas qu'on

tînt chez elle de pareils propos, qu'elle le priait de vouloir bien sortir de son salon et de n'y plus jamais remettre les pieds. Ce fut une exécution en règle. Dans les derniers mois du ministère de M. de Polignac, les esprits les plus modérés étaient eux-mêmes à bout de patience, et les ruptures entre vieilles connaissances étaient devenues fréquentes, dans la meilleure société parisienne, pour des divergences purement politiques.

Les opinions qui dominaient parmi les habitués du salon de ma mère étaient celles que défendait avec talent le *Journal des Débats*. Les *Débats* étaient inspirés alors par mon ancien chef M. de Chateaubriand, et il ne dédaignait pas d'y écrire lui-même, à l'occasion, des articles qu'il était mortifié quelquefois de voir confondre avec ceux de M. de Salvandy, voire même de M. Saint-Marc Girardin, un inconnu, et qui faisait à ce moment ses débuts dans la presse. La polémique de cette feuille à la fois royaliste et libérale me transportait d'admiration, et son autorité était vraiment considérable, presque prépondérante, parmi tous

les gens sensés qui s'occupaient de politique.

Les rédacteurs de journaux n'étaient point alors tenus de livrer leurs noms au public; leur personnalité n'était pas toutefois inconnue, plutôt voilée, avec une apparence de mystère qui ajoutait au succès, parce qu'elle piquait la curiosité et qu'il y avait plaisir à deviner, sous le masque, les vrais visages de ces écrivains restés anonymes, dont quelques-uns jouissaient d'un grand crédit dans la meilleure compagnie, non seulement de la France, mais des pays étrangers. Il en résultait qu'au lieu de représenter un groupe restreint de journalistes de profession dont les origines, les liaisons, les tenants et les aboutissants sont, comme aujourd'hui, percés absolument à jour, quelquefois sans grand profit pour eux, une feuille publique aussi mesurée et aussi bien rédigée que le *Journal des Débats*, produisait à cette époque l'effet incarné pour ainsi dire dans son titre et donnait vie et puissance à tout un corps de doctrines qui pouvait aisément passer pour compter, en dehors du journal lui-même, de ses écrivains et de ses abonnés, un nombre considé-

rable d'adhérents. Telle était la situation qu'à force d'activité et de large intelligence les frères Bertin avaient su, dans la presse, se créer durant les dernières années de la Restauration, et qu'ils ont conservée presque intacte sous le gouvernement de Juillet.

M. de Feletz était, d'ailleurs, le seul écrivain du *Journal des Débats* qui vînt habituellement chez mes parents. Il avait été autrefois dans les ordres, et portait encore un habit semi-ecclésiastique. C'était lui, je crois, qui avait indiqué à mes parents, pour m'y faire entrer, la pension de son ancien condisciple M. Taillefer. Il me faisait volontiers causer, m'interrogeait sur mes lectures, et me donnait, sur les ouvrages à lire, des conseils que j'écoutais avec la déférence due à un homme qui écrivait journellement des articles de critique littéraire signés, si je ne me trompe, de trois ***; ses goûts étaient classiques; sa plume maniait assez bien l'ironie, mais une ironie qui n'avait rien d'amer, et telle qu'il convient à un abbé; car il l'était bien, et mes parents, si j'ai bonne mémoire, lui donnaient couramment ce titre.

L'académicien M. Briffaut, M. Lebrun, qui ne l'était pas encore, et son très spirituel ami M. du Parquet, étaient, parmi les connaissances de ma mère, celles qui s'occupaient le plus de littérature, et, quoique n'y ayant pas encore pris beaucoup de goût moi-même, j'avais grand plaisir à écouter leurs conversations. Un auteur de grande réputation que j'ai vu alors pour la première fois chez mes parents et avec lequel je devais plus tard faire intime connaissance, c'était l'historien des ducs de Bourgogne, M. de Barante, qui avait rédigé, sans y mettre son nom, les *Mémoires de madame de la Rochejacquelein*. C'était, à cause de la parfaite connaissance qu'il avait des affaires de la Vendée, où son père avait été préfet sous l'Empire, que ma mère l'avait prié d'écrire, pour la biographie universelle de M. Michaud, une notice sur M. de Sombreuil et sur la catastrophe de Quiberon, mission délicate, dont M. de Barante s'était acquitté avec beaucoup de bonne grâce et dont elle lui sut toujours un gré infini.

Mes parents, ainsi que je l'ai dit, restaient chez eux presque tous les soirs et mon père ne sortait

guère que pour aller, à quelques pas de chez lui, au vieil hôtel d'Haussonville, habité par ma grand'mère, qui a toujours logé et nourri chez elle, sa vie durant, ses trois filles, ses gendres et leurs enfants. C'était le centre de réunion à Paris de toute la famille et, comme à Gurcy, une véritable arche de Noé, où je vivais, avec mes nombreuses cousines, sur le pied de la plus affectueuse camaraderie. Nous avions, depuis l'enfance, l'habitude de nous tutoyer, habitude dont nous ne nous sommes jamais entièrement défaits, et qui plus tard n'a peut-être pas laissé que de scandaliser parfois, bien innocemment, des étrangers surpris d'entendre un grand garçon de mon âge et d'élégantes jeunes femmes s'aborder dans le monde avec tant de familiarité.

Un autre intérieur où je me plaisais également parce que je m'y sentais à mon aise était celui du marquis d'Harcourt. Intimement lié avec mon père pendant l'émigration, le marquis d'Harcourt, marié à miss Harcourt, nièce et héritière du général lord d'Harcourt, chef de la branche anglaise de ce nom, était revenu s'établir en

France, peu de temps après la Restauration, qui lui avait donné un siège à la Chambre des pairs. L'aîné de ses fils, William, resté à Londres et capitaine dans l'armée britannique, était destiné à hériter de la fortune et, à l'occasion, si cela était possible, de la pairie anglaise du vieux lord Harcourt, tandis que le second, Georges, demeuré Français, avait chance, par suite de la renonciation de son frère, de succéder à la pairie française.

En peu de temps, la liaison formée entre Georges et moi devint plus intime encore que ne l'avait été celle de nos parents. Il avait une sœur plus jeune que lui de quelques années, pleine de bonne grâce et de simplicité, devenue aujourd'hui la comtesse douairière de Castries, qui voulait bien, elle aussi, me traiter en familier de la maison. C'est par l'intermédiaire de Georges et de sa sœur et par suite de mes rapports avec les Harcourt, alliés eux-mêmes aux Montesquiou, aux Boisgelin, aux Noailles, que j'ai, pendant l'hiver de 1829 et 1830, fait momentanément d'assez nombreuses connaissances dans la société du

faubourg Saint-Germain, qui, m'ayant fait d'abord assez bon accueil, m'ont tout naturellement battu un peu froid pendant la durée du gouvernement de Juillet.

Élevé au collège, entré à dix-huit ans dans la diplomatie, je n'avais, en dehors de ma famille, à l'exception de mes amis Georges d'Harcourt et Hély de Chalais, aucune liaison d'enfance avec les jeunes gens et les jeunes personnes de ma génération. Je ne me sentais pas porté à prendre part à leurs plaisirs; leurs préoccupations habituelles m'étaient étrangères; j'étais plutôt embarrassé dans leur compagnie. Cet embarras et quelque fierté native m'empêchaient toujours de faire les premiers frais. L'aisance dans les rapports sociaux, qu'à la longue j'ai pu acquérir, ne m'est venue que plus tard et non sans quelques efforts. Comme il est arrivé à d'autres que moi, ma timidité a dû passer pour de la froideur et de la morgue. Au fond, il y avait surtout de la gaucherie.

Ce qui me rendait indifférent et peut-être récalcitrant à toute liaison nouvelle, c'est que mon amitié avec Georges d'Harcourt me suffisait

pleinement. Elle avait pris, à ma sortie du collège, l'apparence d'une véritable association qui durait depuis le matin jusqu'au soir. Les maisons de nos parents étant assez proches, nous partions ordinairement ensemble pour suivre quelque cours, soit à la Faculté de droit, ou plus régulièrement encore, pour monter à cheval au bois de Boulogne. Un même cabriolet loué en commun nous menait dans les salons que nous avions l'habitude de fréquenter.

Il me faut convenir qu'élevé dans sa famille à la façon parisienne, de pair à compagnon avec les jeunes gens de son âge et les amies de sa sœur, Georges était plus à son aise, plus répandu et plus recherché que moi dans la société élégante de notre temps; mais attirer l'un sans accepter l'autre était impossible, et je passais par-dessus le marché. On avait pris l'habitude de nous rencontrer aux mêmes heures et dans les mêmes endroits : « Avez vous vu d'Haussonville ? — Non ; mais voici d'Harcourt, il ne doit pas être bien loin. » L'originalité, et je crois volontiers, le charme de notre commerce, venait de ce qu'il

était exempt de toute banalité. Les professions d'amitié étaient fort rares, pour ne pas dire nulles entre nous. Georges d'Harcourt a toujours été fort sobre de témoignages quelconques. Il était de bonne heure très réservé, et il m'en a un peu coûté de me mettre à son pas. Notre liaison a toujours gardé ce cachet qu'elle se passait de confidences, presque de paroles. Il en a été ainsi jusqu'au jour où j'ai eu le malheur de voir s'éteindre chez moi, au milieu des siens et des miens, ce précieux ami dont mon fils avait épousé la fille aînée. Je n'ai point souvenir qu'à aucune époque de notre vie il y ait jamais eu entre nous le moindre refroidissement, ni qu'aux instants où nous nous sentions le plus unis, nous nous soyons laissés aller à de vifs épanchements. Il n'en était pas besoin; la tendresse était close et toute en dedans. Sans nous être ouvert nos cœurs, et mieux que par des paroles, nous savions que nous étions réciproquement initiés à ce qu'il y avait de plus profond dans nos plus intimes sentiments; n'est-ce point là le cachet de la véritable amitié!

Aux jours dont je parle, c'est-à-dire pendant l'hiver de 1829-1830, il m'a fallu, avec ou sans Georges, pour obéir aux vives instances de ma mère, apparaître quelquefois dans les salons de plusieurs dames du faubourg Saint-Germain, salons où j'ai fait, je le crains, assez triste figure, mais dont, malgré le temps écoulé et quoique observateur bien jeune alors, je crois pouvoir esquisser tant bien que mal la physionomie extérieure. Il s'agit des réunions plus ou moins intimes qui se tenait chez mesdames de M..., de J..., de Boigne, de Chastenay et de Flahaut.

Est-il besoin d'affirmer que ces dames, dont ma mère tenait tant à m'assurer la bienveillance, étaient toutes également exemplaires. Je n'ai pas ouï dire que la malignité publique se soit jamais exercée bien sérieusement sur leur compte. Elles étaient toutes mariées, positivement mariées; leurs maris étaient vivants, parfaitement vivants. Mais, chose singulière, à l'exception de M. de Chastenay et de M. de Flahaut l'ombre d'un époux n'est à ma connaissance apparu dans leurs salons qu'à de bien rares intervalles, par hasard, comme

à la dérobée et jamais, à la lettre, chez quelques-unes. C'était en particulier le cas pour madame la comtesse de M... Elle avait dû être assez jolie dans sa jeunesse et sa figure était demeurée agréable; mais elle avait eu le désagrément de voir sa taille se déformer complètement pendant les années de l'émigration. L'infirmité de madame de M... n'était pas de celles qu'il fût toutefois impossible de dissimuler; elle y employait mille adresses. Ainsi, sous prétexte de sa santé, qui ne fut jamais bien bonne, elle ne sortait jamais. On ne la trouvait chez elle qu'étendue sur une chaise longue, enveloppée d'un châle négligemment jeté sur les épaules en guise de pélerine. Elle ne se levait ni pour hommes ni pour femmes. D'un geste, elle invitait la personne qui entrait à s'asseoir sur le fauteuil ou sur la chaise qu'elle lui désignait parmi les sièges disposés en forme d'éventail autour de l'espèce de trône, ou plutôt de lit de justice sur lequel elle était nonchalamment établie; si par l'expression *tenir un cercle* on a voulu indiquer l'espèce d'empire exercé par la maîtresse d'une maison

sur les habitués qui la fréquentent, l'expression était très juste appliquée au salon de madame de M..., qui *tenait son cercle* fort rigoureusement. On était loin d'y causer au hasard, à bâtons rompus et suivant les caprices de l'assistance.

Madame de M... ne prenait pas longtemps le dé de la conversation, à peine parlait-elle; mais elle entendait en régler le mouvement à sa guise; elle en gardait soigneusement les fils dans sa main, faisant signe à l'un de parler, à l'autre de se taire, on eût dit qu'elle les tirait comme autant de cordons de sonnette. Nul n'aurait osé prendre de lui-même la parole, ni causer librement avec son voisin.

Je me souviens qu'un jour où je lui parlais du salon de madame de M..., la comtesse de Sainte-Aulaire m'a confié que son mari lui avait recommandé, lors de ses débuts dans le monde, de le fréquenter, et qu'elle s'y rendait comme moi, par obéissance et non sans quelque tremblement en face de cette redoutable puissance. La première fois qu'elle s'y hasarda, la personne assise à ses

côtés s'étant mise à lui raconter à voix basse une histoire plaisante qui la faisait rire : « Madame, dit à haute voix la maîtresse de la maison, est-ce que vous ne nous ferez point part de ce que votre voisin vous a dit à l'oreille et qui paraît tant vous amuser. » On comprend qu'on ne se sentît pas bien libre sous une pareille discipline. De peur d'en éprouver les rigueurs, je n'ai jamais, je crois, ouvert la bouche chez madame de M... Je me contentais d'écouter attentivement ce que disaient ses habitués, la plupart importants personnages français ou membres du corps diplomatique. Parmi ces derniers figurait, au premier rang, le comte Pozzo di Borgo, son hôte le plus assidu, En réalité, c'était pour les étrangers, le meilleur bureau de renseignements politiques qui fût à Paris, et l'on peut supposer que madame de M... n'était pas indifférente au plaisir de fournir ainsi matière aux dépêches confidentielles de l'ambassadeur de Russie, ancien ami de son frère et qui, très mêlé à nos affaires intérieures sous la Restauration, ne faisait point mystère de ses préférences pour le parti modéré, auquel appartenait

la grande majorité de la société qui se rencontrait chez elle.

M. Pozzo di Borgo se montrait particulièrement gracieux pour moi qui avais été, au collège, le camarade de l'un de ses neveux auquel il méditait alors de faire passer sa fortune, et parce que les opinions politiques de mon père n'étaient pas différentes des siennes. Il daignait me considérer comme faisant parti du corps diplomatique, vu que j'avais été l'un des nombreux attachés de M. de Chateaubriand. Demeurant toujours obstinément muet, je n'avais pas répugnance à aller quelquefois dans une maison où je rencontrais des amis de ma famille, entre autres M. de Viel-Castel, alors sous-directeur au ministère des affaires étrangères.

Madame de J... était, comme caractère, tout l'opposé de sa sœur. Vive, remuante, libre de propos, douée d'une langue acérée, elle se plaisait à se moquer des autres et, au besoin, à s'amuser à ses propres dépens. Sa petitesse, la défectuosité de sa taille et la laideur de son visage prêtaient à mille plaisanteries dont elle était loin

de s'offenser et dont volontiers elle donnait elle-même le signal. On restait étonné en la voyant pour la première fois. Un jour que ma grand'mère, aveugle et presqu'à demi endormie, se faisait faire la lecture, elle fut tout à coup réveillée en sursaut par un cri poussé par sa dame de compagnie. « Qu'est-ce qu'il y a? — Madame on vient d'ouvrir et de refermer brusquement la porte du salon. — Eh bien, ce sera quelqu'un de mes gendres, ou l'une de mes filles. — Non, Madame, c'était tout petit, tout petit. — Alors c'est une de mes petites filles. — Non, Madame, c'était tout laid et tout noir. » Le fait est que madame de J... allant en visite chez madame de la Guiche, ma tante, avec laquelle elle était liée et qui demeurait comme sa mère au rez-de-chaussée de l'hôtel d'Haussonville, s'était trompée de porte et vite enfuie en s'apercevant de sa méprise.

J'ai entendu raconter par mes parents, que, madame de J... se trouvant au spectacle dans une même loge avec M. de la Guiche et un autre de mes oncles, le marquis de Clermont-Montoison,

celui-ci se mit à défiler devant elle, sans y penser toute une série d'histoires de bossus. En vain ses deux beaux-frères lui faisaient des yeux signe de se taire; en vain M. de la Guiche cherchait à lui allonger discrètement des coups de pied dans l'ombre; il continuait toujours. Enfin madame de J..., impatientée, s'écria : « M. de la Guiche, je vous en supplie, puisque M. de Clermont a la fantaisie de faire tant d'esprit à propos des bossus, pourquoi le contrarier? Laissez-le aller plutôt que de me bourrer de coups de pied qui ne l'arrêteront pas et qui me font horriblement mal. »

On rencontrait habituellement dans nos promenades publiques, madame de J... trimballée, quand le temps était beau, dans un grand landau découvert, et assise sur un tas de coussins qu'il fallait accumuler les uns sur les autres afin qu'elle pût voir et être vue par-dessus la capote de sa voiture. Cette voiture et son majestueux cocher étaient connus de tout Paris. Elle dut s'en séparer un jour, et voici comment elle racontait la chose : « Vous savez, je n'ai plus mon fameux

cocher. — Ah! vous l'avez renvoyé? — Non, c'est lui qui m'a donné congé en me déclarant qu'il ne pouvait plus rester à mon service. Je lui ai demandé s'il ne se trouvait pas bien dans ma maison. « Ce n'est pas là la raison, » m'a-t-il répondu; « c'est que je suis trop attaché à Madame. — Com- » ment, je ne comprends pas! — Mon Dieu! quand » Madame est dans sa voiture, cela va bien; per- » sonne ne me dit mot; mais, quand Madame en » est descendue, quand je mène la voiture vide, » alors mes camarades me crient en me croisant : » *Tiens, tu ne promènes pas ta guenon aujour-* » *d'hui?* Cela m'est trop désagréable, parce que » je suis extrêmement attaché à Madame, et je » préfère la quitter plutôt que d'entendre jour- » nellement des choses pareilles. »

A cause de son esprit moqueur, je redoutais un peu madame de J...; je ne mettais que rarement les pieds chez elle.

Un salon où j'allais plus souvent était celui de la comtesse de Boigne.

Ce fut en Angleterre, pendant l'émigration, que mademoiselle d'Osmond, fille du marquis d'Os-

mond, ancien officier général avant la révolution de 89, ministre plénipotentiaire de France en Allemagne puis en Russie, et, sous la Restauration, ambassadeur de Louis XVIII à Londres, épousa M. de Boigne fait comte après la rentrée des Bourbons et qui, de son vrai nom, s'appelait de Borgne. Son père avait tenu une boutique de pelleteries à Chambéry; c'était un homme distingué d'esprit, d'une tournure avantageuse et qui avait fait preuve de bonne heure d'un caractère très entreprenant. Après une vie assez accidentée, mais restée fort honorable, il avait été chercher fortune un peu partout, en premier lieu à Constantinople, puis à Maurice et définitivement aux Indes. Entré au service de la fameuse compagnie qui avait alors Hastings à sa tête, il avait été chargé par elle d'organiser les forces militaires des princes indiens qui se reconnaissaient pour ses alliés ou pour ses tributaires. Il y réussit parfaitement. Devenu l'homme de confiance de Tippo Saëb et son factotum, il avait, à la tête de quelques troupes indigènes formées par ses soins, remporté d'éclatants succès contre les rajahs voisins et ennemis

de son maître; puis, disgracié par l'inconstant souverain, il était vite rentré en faveur auprès du gouverneur général Hastings, qui l'aida à ramasser en peu de temps aux Indes une immense fortune.

Il était venu en jouir paisiblement en Angleterre, lorsque les ministres de Georges III, qui vivaient en bons termes avec la société des émigrés français, lui persuadèrent facilement qu'il se ferait une excellente situation en Angleterre, s'il consentait à mettre sa grande fortune aux pieds de mademoiselle d'Osmond, qui, toute jeune et fort jolie, tenait déjà une place à part dans ce monde aristocratique. On a dit que le ministre Pitt avait préparé luimême cette union et qu'il en avait été le négociateur auprès des parents de mademoiselle d'Osmond. Je crois savoir, au contraire, que, dès les premières ouvertures, la jeune personne déclara qu'elle entendait tout régler par elle-même. Quelles furent au juste tes clauses du contrat, on ne l'a jamais bien su. Le fait est que M. de Boigne a demeuré en Angleterre pendant quelques années avec sa femme.

Il a même habité avec elle, après 1815, une maison de campagne située aux environs de Versailles. Il est vrai que sa résidence la plus habituelle et devenue peu à peu définitive était aux environs de Chambéry, sa ville natale, qu'il a généreusement embellie et dotée de plusieurs établissements de bienfaisance. Il y a même reçu, une fois au moins, madame de Boigne avec tous les honneurs d'une maîtresse de maison. Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il venait à Paris. Il y rendait presque incognito à sa femme des visites probablement amicales (car il n'y eut jamais de séparation entre eux), mais toujours assez courtes, et, de part et d'autre, plutôt dissimulée.

En 1829 et 1830, madame de Boigne demeurait au n°... de la rue de Lille dans l'appartement qu'avait jadis occupé, au rez-de-chaussée, madame de Polignac, l'amie préférée de la reine Marie-Antoinette. C'est là que la jeune reine trouvait plaisir à aller chercher d'innocentes distractions au milieu de réunions tout intimes d'où toute cérémonie était entièrement bannie. Elle jouissait de s'y soustraire au joug que l'étiquette de la

vieille cour de Versailles imposait à sa jeunesse, et dont quelques-unes des dames de sa maison s'étaient constituées les gardiennes trop jalouses. On évitait de les inviter chez madame de Polignac, car leur seule présence aurait gêné les habitudes de libre familiarité, d'ailleurs parfaitement décentes, que la fille de Marie-Thérèse avait contractées à la cour de Vienne. De là quelque humeur parmi ces dames, haut placées dans la société parisienne; et c'est bien de ce coin, comme je l'ai mille fois entendu dire à mon père, que sont primitivement émanées, par dépit, les absurdes calomnies mises en circulation sur le compte de la jeune épouse de Louis XVI, calomnies qui ont plus tard trouvé créance dans les bas-fonds de la démocratie. A coup sûr, la pauvre reine a payé cher les innocentes distractions qu'elle se croyait en droit d'aller chercher contre les trop solennels ennuis de son entourage officiel.

Plus d'une fois mon imagination, mise en éveil par la lecture des mémoires du temps et par les récits de mon père, a évoqué le souvenir de sa touchante figure. Il me semblait la voir planer

encore sur cette élégante demeure dans laquelle ma cousine Marie de Saint-Priest a depuis succédé à madame de Boigne et qu'habite aujourd'hui madame la comtesse Napoléon Daru.

Pendant l'hiver de 1829 à 1830, le salon de madame de Boigne était deux fois par semaine le rendez-vous habituel d'un monde trié sur le volet, appartenant pour la majeure partie au faubourg Saint-Germain et qu'y attiraient la mode et le goût de la conversation. Les hommes politiques y abondaient; ils y recevaient tous bon accueil, à la condition, toutefois, de ne professer, dans quelque sens que ce fût, aucune opinion trop violente.

Madame de Boigne fort bien à la cour des Tuileries, avait été liée de tout temps avec madame Adélaïde et tenait aussi quelque peu au Palais-Royal. Sous l'Empire, et pendant les premières années de la Restauration, elle avait connu assez intimement le duc de Raguse. Je ne crois pas me tromper beaucoup en supposant que le maréchal a servi de modèle, assez peu déguisé qu'elle l'ait voulu ou non, au héros du roman qui a paru peu après la mort de l'auteur.

L'œuvre rend assez bien les mœurs, les habitudes et le langage de cette élite de la société où vivait madame de Boigne, mais elle n'a rien de très neuf ni de fort piquant. Je crois savoir que la comtesse de Boigne a laissé des mémoires et je suis persuadé qu'ils doivent être intéressants; car elle fut toujours bien informée de ce qui se passait dans les hautes régions de la politique ou du monde. Elle possédait un rare esprit d'observation; elle était très sagace, très fine même, parfaitement sûre dans les rapports personnels, douée d'un tact féminin merveilleux, observatrice scrupuleuse des moindres convenances et d'une discrétion à toute épreuve. Elle a dû recevoir en conséquence beaucoup de confidences de la part des personnages considérables admis dans sa familiarité, si le mot de familiarité peut, à aucun degré, s'employer en parlant de la manière d'être de madame de Boigne. Il y avait beaucoup de personnes et de sujets sur lesquels il n'était pas permis, chez elle, de sortir des lieux communs. La consigne était de ne parler que du bout des lèvres. « On se croirait dans une chambre de malade, »

disait plaisamment mon ami M. Piscatory, qui avait toujours et partout la langue assez libre.

Sans me sentir comme lui l'envie de casser les vitres de ce salon pour y faire pénétrer un peu d'air, j'étais assez de son avis, et tant de petites convenances à observer ne laissaient pas de m'ennuyer un peu. Il y avait presque régulièrement, chez madame de Boigne, des dîners hebdomadaires dont les convives étaient choisis avec beaucoup d'à-propos, parmi les personnes que les incidents du jour mettaient le plus en évidence et qui avaient réputation d'esprit. Pendant les années qui suivirent mon mariage, j'y fus assez fréquemment invité avec ma femme. Après la révolution de 1848, quand je ne faisais plus partie de la Chambre, je cessai peu à peu d'être convié; cela m'allait assez bien, mais je pris prétexte de cette exclusion pour faire semblant d'en être choqué et de ne plus mettre les pieds chez madame de Boigne. Au bout de quelques années, sous le second Empire, quand j'eus publié, à mon propre étonnement, plusieurs gros volumes qui trouvèrent lecteurs dans son monde, ma-

dame de Boigne, me rencontrant un matin chez madame Anisson, me reprocha avec insistance de l'avoir si obstinément négligée et qu'on ne me voyait plus du tout chez elle. Je répondis, en badinant, que le coup d'État avait fait de moi un homme de mauvaise compagnie; que je discréditerais son salon par trop de fâcheux propos, et que ma conscience m'interdisait de risquer de la faire envoyer en exil. Malgré ses avances, je ne suis donc guère retourné chez elle, et je lui garde peut-être encore rancune de ne m'y être jamais trouvé parfaitement à mon aise.

Tel avait été véritablement le cas lors de mon début dans le monde parisien, au cours de cet hiver de 1829-1830. Cependant, entraîné d'un autre côté par mon ami Georges et de l'autre poussé par ma mère, qui avait connu madame de Boigne en émigration, j'allais assez régulièrement à ses soirées, où j'étais assuré de rencontrer mes cousines germaines, Marie de Saint-Priest, Antoinette de Perthuis, Élisabeth d'Évry, Clotilde de Vallin, quelques parentes de M. d'Harcourt, mesdames de Montesquiou, de Boisgelin, de

Luçay, de Saint-Sauveur et plusieurs autres jeunes femmes agréables, près desquelles je sentais graduellement diminuer mon embarras. Mais je n'en demeurais pas moins peu communicatif, assez raide, je le crains, et gourmé d'apparence.

Le salon de madame de Chastenay était de beaucoup le plus littéraire de ceux dont j'ai parlé jusqu'à présent. Ce n'était pas que la maîtresse de maison fut une personne aussi bien douée et instruite que sa cousine mademoiselle Victorine de Chastenay, mais elle avait le goût des hommes ayant réputation d'esprit. A partir du jour où sa nièce Marie de la Guiche eut épousé le vicomte Alexis de Saint-Priest, le salon de madame de Chastenay devint, à vrai dire, une sorte de bureau d'esprit ouvert en plein faubourg Saint-Germain. La famille de Saint-Priest avait émigré en Russie aussitôt après la révolution de 1789. Les trois frères, fils de l'ancien ministre du roi Louis XVI, n'avaient pas tardé à s'y faire, comme le duc de Richelieu, des situations assez considérables. L'aîné, le comte de Saint-Priest, nommé

pair de France depuis la Restauration, avait épousé à Moscou une princesse Galitzin, qui était la dernière descendante des Jagellons; c'était le père d'Alexis. Le second avait pris du service dans l'armée russe. Il commandait, en 1814, une division de l'armée d'invasion pendant la campagne de France, et fut tué à Laon. Le troisième qui avait épousé une demoiselle de Caraman, créé duc d'Almazan et grand d'Espagne de première classe, était ambassadeur à Madrid au moment de la révolution de Juillet, et, jusqu'au moment de sa mort, il a été généralement considéré comme le fondé de pouvoir et le chargé d'affaires de M. le comte de Chambord.

Avant son mariage, Alexis, dont la sœur avait épousé un prince Dolgorouky et dont le frère cadet était resté Russe de nationalité et, plus encore, d'habitude et de caractère, avait principalement résidé pendant sa jeunesse à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Ses goûts intellectuels étaient nombreux; son érudition était singulière pour son âge et il était difficile d'avoir plus d'esprit. Il semait la conversation de bons mots et de traits à sensation,

qu'il accumulait les uns sur les autres quoique jaillissant de source, et sa verve était intarissable. Au moment dont je parle, il arrivait de Russie avec force tragédies dans son portefeuille et je ne sais combien de comédies dont il faisait lecture chez madame de Chastenay. Cependant, afin d'éviter l'apparence du monopole, il alternait avec d'autres auteurs goûtés dans le faubourg Saint-Germain, qui, sans se faire trop prier, consentaient à donner aussi, en petit comité, les prémices de leurs œuvres. Georges d'Harcourt et moi, nous étions de l'assistance et composions à nous deux, un auditoire assez récalcitrant aux admirations de commande. Des pièces de M. Briffaut et des poésies de celle qui fut depuis madame Émile de Girardin et que l'on appelait couramment alors la *dixième muse*, je n'ai pas gardé, je l'avoue, grand souvenir. Cependant une soirée est restée présente à ma mémoire et je vois encore d'ici la scène et l'actrice principale comme si elles étaient sous mes yeux.

Mademoiselle Delphine Gay devait nous dire un fragment d'un poème en douze chants intitulé, si

je ne me trompe *la Magdeleine*. Les invités étaient nombreux, l'attente fort excitée, et voici comment les choses se passèrent. Delphine était belle et le savait. Les admirateurs ne lui manquaient point. On avait, depuis peu, beaucoup parlé dans la société et considéré comme définitivement arrangé son mariage avec le général comte de L... Le général de L... était un homme riche et de bonne compagnie, déjà vieux mais resté jeune avec des cheveux blancs, la taille grande et la figure martiale, façon des militaires du premier Empire. On croyait maintenant savoir que le mariage ne tenait plus. On racontait qu'interrogée par une de ses amies, madame Gay, femme très spirituelle, auteur de plusieurs romans, dont la voix était un peu forte et vulgaire, avait répondu avec un accent extrêmement sentimental : « Ah! pourquoi réveillez-vous les cruelles douleurs d'une mère! Oui, il n'est que trop vrai, M. de L... a trouvé le moyen d'arriver au cœur de ma fille par son imagination; » puis, reprenant le ton qui lui était habituel : « Et il s'est conduit avec elle comme un cochon ».

On était donc tout à la fois curieux d'entendre

les vers de la *dizième muse*, et de deviner comment elle avait pris son récent déboire matrimonial. Il ne parut pas qu'elle en fût autrement affectée. Elle était simplement mise comme à son ordinaire, vêtue d'une robe blanche un peu arrangée à l'antique et dépourvue de tout ornement, non moins que sa coiffure dont l'agrément consistait surtout dans la teinte blonde des cheveux qui tombaient sur ses épaules en boucles abondantes et soyeuses. Il y avait dans tout cela une apparence de mise en scène, comme d'une statue qui s'offrirait d'elle-même à l'admiration des amateurs. En guise de piédestal, la statue s'assit sur une chaise isolée au milieu de la pièce de façon à pouvoir être contemplée sous toutes ses faces. La pose était conforme aux préceptes de l'acteur Lafont, qui disait : « Regardez comme je m'y prends, car cela est essentiel au théâtre. Quand mon corps est par ici, ma tête est par là; il n'y a que cela pour faire valoir les formes. »

Fidèle à cette esthétique, obliquement posée sur son siège, ses beaux bras blancs ramenés de droite à gauche et les doigts de ses mains négligemment

croisés sur ses genoux, la tête rejetée en arrière, les yeux levés au ciel, c'est-à-dire vers les corniches, Delphine Gay entama sa récitation. Sa voix était intentionnellement grave, langoureuse et comme sortant des profondeurs de son être. Elle faisait un peu contraste avec le sujet du chant qu'elle avait choisi et qu'elle prit la peine de nous expliquer. Il était singulier et fit d'abord dresser les oreilles. C'était le diable prenant, pour tenter la Magdeleine, la figure de saint Joseph. Au bout de quelques vers, nous étions tous à nous regarder les uns les autres. A mesure qu'elle avançait dans sa déclamation, les mères présentes donnaient des signes visibles d'inquiétude; quelques-unes avaient l'air de se demander si elles n'allaient pas emmener leurs filles. Madame Gay s'aperçut de l'effet, et, de cette voix retentissante dont j'ai parlé tout à l'heure, on l'entendit s'écrier au milieu du silence général : « Ma fille est vraiment étonnante; elle a tout deviné. » J'entendis presque aussitôt la vicomtesse de Noailles murmurer tout bas près de moi, à sa voisine la comtesse de Laborde : « Ah! vraiment non! pas si étonnante;

elle n'a eu qu'à regarder autour d'elle. » Cette soirée avait été pour moi et pour Georges parfaitement divertissante.

La conversation était certainement plus libre chez madame de Chastenay qu'à l'étage supérieur, habité, comme je l'ai dit, par madame de X... Outre le mouvement entretenu par l'activité intellectuelle de l'infatigable Alexis de Saint-Priest, une certaine animation politique y était apportée par un député de l'opposition d'alors, M. le comte Alexandre de Laborde, dont la présence habituelle ne laissait pas que de contrarier un peu les plus proches parents de madame de Chastenay, réactionnaires assez prononcés, *ultras*, comme on disait alors et qui trouvaient assez déplacés les propos tenus en leur présence contre l'influence de la cour et le ministère de M. de Polignac. M. de Laborde était fameux par ses traits d'esprit, mais aussi par ses distractions. J'en ai entendu raconter le trait suivant. Un jour, soit que l'ennui l'eût gagné, soit qu'il fût fatigué de répéter les thèses politiques dont il était coutumier, on le vit errer quelque temps dans les nombreux salons comme

un homme désireux d'en être dehors; puis, tout à coup, placé, les mains derrière le dos, devant la porte de sortie, on l'entendit s'écrier : « Cordon, s'il vous plaît. » Ce fut un éclat de rire général.

Une société plus nombreuse, plus mondaine et plus élégante, où dominaient des opinions plus libérales que chez madame de Chastenay, était celle que réunissait fréquemment la comtesse de Flahaut dans les salons de son hôtel situé au coin des Champs-Élysées et de la rue successivement appelée d'Angoulême, de la Charte, de Morny, et qui porte présentement le nom de la Boëtie. Madame de Flahaut était Anglaise et fille de l'amiral Keith. Elle s'était éprise, en 1815, du brillant comte de Flahaut, l'un des aides de camp de l'empereur Napoléon Ier, lors de la bataille de Waterloo, où il s'était héroïquement battu. Sa qualité d'étrangère lui permettait d'attirer chez elle des personnes qui ne se seraient pas aussi naturellement rencontrées ailleurs. Les concerts et les bals qu'elle donnait fréquemment, grâce à sa grande fortune, étaient fort recherchés. Le fau-

bourg Saint-Germain était loin de lui tenir rigueur. M. de Flahaut, malgré son passé impérialiste et ses liaisons actuelles avec le groupe de La Fayette et de Casimir Perier, passait avec raison pour un homme de la meilleure compagnie et un très agréable maître de maison. Il attirait volontiers chez lui la jeunesse de tous les camps et donnait des fêtes dont il faisait particulièrement les honneurs au duc de Chartres, fils aîné du duc d'Orléans et alors colonel d'un régiment de chasseurs. C'est là que j'ai fait connaissance, nullement intime d'ailleurs, avec ce prince et avec quelques-uns des jeunes compagnons qui formaient, à cette époque, son entourage habituel. Hors Paul de Ségur, qui avait été mon camarade de collège, ils étaient pour moi des visages nouveaux. Dans ce petit cercle de familliers, on remarquait parmi les plus favorisés : Charles Laffitte, les Montebello, Achille Fould, Walewski et Morny. C'était un cénacle et comme une quintescence de gens à la mode, et, tout en étant bien avec chacun d'eux, je me tenais cependant un peu à distance du groupe, par timidité peut-être,

mais aussi par une sorte de réserve instinctive à l'égard de tout ce qui pouvait avoir apparence de courtisanerie, ou seulement de coterie. La vérité est que je n'ai pas du tout été recherché à cette époque par aucun des princes de la maison d'Orléans, comme l'étaient alors les personnes que je viens de nommer et dont le plus grand nombre leur a, plus tard, si complètement faussé compagnie. De mon côté, sans les éviter, je ne songeais nullement à me mettre sur leurs chemin; et, jusqu'à leur exil, en 1848, je n'ai connu que très imparfaitement, et suis, à coup sûr, demeuré à peu près un inconnu pour tous les membres de cette royale famille, qui, par sa dignité dans le malheur et par l'assemblage de tant et de si rares qualités, s'est depuis assuré mon inaltérable attachement.

MM. de Morny et Walewski se sont d'ailleurs toujours montrés attentifs et très aimables pour moi. C'était dans leur nature. Ils avaient tous les deux des manières distinguées et gracieuses. Ils étaient sans apprêt, doués d'un air comme il faut qui était chez eux comme un don natif.

Les débuts du comte Walewski dans le monde ont eu lieu, chose singulière, sous les auspices de ce qu'il y avait de plus exclusif et de plus pur dans la société aristocratique de Paris. Ce fut comme un mot d'ordre parmi les dames les plus recherchées du faubourg Saint-Germain de faire le plus bienveillant accueil au jeune homme dont les traits rappelaient d'une façon frappante, mais avec une physionomie avenante et douce, ceux d'un masque célèbre. Devant cet empressement féminin à lui complaire, M. Walewski demeurait, ce qui n'était pas sans mérite, parfaitement modeste. Il laissait, sans se rengorger aucunement, les plus huppées, celles qui étaient en passe de se considérer comme les plus jolies ou les plus spirituelles, se mettre en frais pour lui, soit de brillantes toilettes, soit de bel esprit, chacune suivant les moyens de séduction qui lui allaient le mieux. Il se livrait ainsi tous les soirs dans les salons à la mode une véritable course au clocher entre une savante marquise... qui affectait de parler à chaque ambassadeur la langue de son pays et une belle duchesse qui était alors à Paris,

un type de souveraine élégance. Entre ces dames, les paris étaient ouverts et les chances paraissaient douteuses, Walewski ayant soin de partager également entre elles ses discrètes attentions. Nous suivions curieusement, Georges et moi, les péripéties de la lutte, assez embarrassés de nous prononcer sur son issue probable, quand la révolution de 1830 vint y mettre brusquement un terme en bouleversant de fond en comble le terrain même où elle s'était engagée, et en fournissant au monde un peu frivole qui en amusait ses loisirs, d'autres et de plus graves sujets de préoccupation.

Il ne faudrait rien exagérer, ni vouloir tirer, hors de propos, de si petits détails des conséquences qu'ils ne comportent guère. La faveur extrême avec laquelle MM. Walewski et de Morny étaient choyés dans le monde de la Restauration, témoigne qu'on avait cessé d'y entretenir les violentes passions du passé. La vérité est qu'on se montrait infiniment plus tolérant les uns envers les autres, et de plus facile commerce entre dissidents politiques qu'on ne l'est au quart

d'heure où ces lignes sont écrites. Certes, j'étais trop jeune pour prendre personnellement aucune part aux discussions journellement engagées autour de moi à propos de ces débats des Chambres qui passionnaient alors si fort le public, et qui se sont terminés par l'adresse des 221 ; mais j'écoutais déjà beaucoup et je puis assurer que, dans le monde où je vivais, les partisans du prince de Polignac étaient bien peu nombreux. Quelques-uns des plus anciens et des plus dévoués serviteurs du roi Charles X, tels, par exemple, que le duc de Fitz-James, d'autres personnages considérables occupant les plus hautes charges de la cour, et jusqu'au duc de Polignac, frère aîné du président du Conseil, ne faisaient pas mystère de leur désapprobation. Le langage qu'ils tenaient était réservé, mais empreint d'une tristesse respectueuse qui révélait chez plusieurs d'entre eux d'assez vives inquiétudes, promptement justifiées par les événements de Juillet. Je me souviens que, dans le salon même de la duchesse de Guiche, j'ai plusieurs fois entendu son mari, premier menin de M. le duc d'Angoulême, laisser

échapper des mots qui donnaient à comprendre que le Dauphin lui-même, dont l'attitude fut toujours si correcte en matières politiques, avait plutôt en déplaisance les excès de zèle et les propos inconsidérés des partisans de l'homme que, par suite d'une ancienne liaison de jeunesse, le roi, son père, avait eu l'imprudence de mettre à la tête des affaires. C'était dans un cercle assez restreint que se groupaient, au pavillon Marsan, autour de madame la duchesse de Berry, les royalistes exaltés et les conseillers de coup d'État. Quoique ma mère fût assez liée avec la marquise de Bethisy, dame d'honneur de cette princesse, je n'avais pas été admis à l'honneur de mettre les pieds chez elle, soit aux Tuileries, soit au château de Rosny. Jusqu'au printemps de 1830, j'étais demeuré complètement étranger au monde de la cour, lorsque le hasard a voulu que j'y fisse tout à coup mon entrée d'une façon inattendue et assez bizarre.

J'ai dit comment, l'année précédente, il m'avait été donné de fréquenter à Rome, celui qui devait être Napoléon III, et de valser avec la reine Hor-

tense. Il me reste maintenant à raconter comme quoi j'ai eu l'honneur, à vingt ans, d'être présenté au roi Charles X et de danser avec Madame la duchesse de Berry. Voici à quelle occasion.

L'arrivée du roi et de la reine de Naples à Paris, où ils habitaient le palais de l'Élysée, fut l'occasion de plusieurs fêtes. Celle qui fut donnée au Palais-Royal par le duc d'Orléans, et dont je parlerai tout à l'heure, a laissé presque des souvenirs historiques à cause du mot heureux de M. de Salvandy, répété dans le moment de bouche en bouche et si souvent cité depuis : « C'est vraiment une fête napolitaine, car nous dansons sur un volcan. » Mais elle avait été précédée d'un bal plus intime offert à ses parents par la mère de M. le duc de Bordeaux. Il n'y avait sur la liste que la fine fleur de la cour, et c'est elle qui fut témoin de mon petit triomphe. Peu s'en fallut toutefois que ma présence n'y fut rendue impossible. La tenue en frac n'y était pas autorisée. L'uniforme était de rigueur. Presque tous les jeunes gens de mon âge et de ma condition

étaient militaires, officiers dans l'armée, pages dans les écuries du roi, élèves de l'École polytechnique ou de Saint-Cyr. Ils portaient des épaulettes. D'autres, entrés dans la carrière diplomatique, avaient le droit de revêtir cet habit des attachés d'ambassade qu'il ne m'était plus possible de porter depuis la démission de mon ancien chef M. de Chateaubriand. J'avais cependant reçu une invitation. Que faire? Impossible de refuser. Quelle excuse présenter? et puis cela serait si amusant! Restait la ressource pour moi de ce qu'on appelait alors l'habit habillé, avec lequel on pouvait se présenter aux Tuileries. Mais à quel point n'était-il pas démodé, devenu étrange et ridicule. C'était celui que portaient encore les acteurs du Théâtre-Français, quand ils jouaient l'ancien répertoire. Car on ne représentait pas alors, comme on fait aujourd'hui, les pièces de Molière avec les costumes du temps de Louis XIV. Le public n'attachait nulle importance à la verité des mises en scène, non plus qu'à la stricte exactitude des toilettes. Dans *le Misanthrope*, par exemple, Alceste, l'homme « aux ru-

bans verts » n'en portait pas un seul sur toute sa personne; Clitandre ne pouvait prétendre à obliger Célimène à se rendre

> .... avec tout le beau monde,
> Au mérite éclatant de sa perruque blonde.

ni à la charmer

> par les appas de sa vaste rhingrave,

ni à se faire aimer pour la grandeur de ses canons, car il n'avait, sur la scène, ni perruque blonde, ni vaste rhingrave, ni grands canons. Il était poudré à blanc et vêtu comme on l'était à la cour de Louis XV et de Louis XVI avant 1789. Je me rappelle qu'à la Comédie-Française, Armand, le plus élégant des amoureux du temps, était renommé parmi les habitués de ce théâtre comme portant mieux qu'aucun de ses camarades l'habit habillé, parce que, tout en jouant encore les jeunes premiers sur les planches, il était assez vieux pour avoir pu prendre modèle sur des personnes auxquelles cet habit servait autrefois de tenue habituelle pour les soirées de la cour.

Mais, je le répète, en dehors du théâtre, il ne faisait plus apparition nulle part, sinon parfois, dans nos rues où quelques saltimbanques accompagnaient des joueurs d'orgue déguisés en marquis, armés de tambours de basque et amusant la populace par leurs lazzis. Je me trompe : le comte Louis de Serrant fait duc et grand d'Espagne à la suite de son mariage avec la dernière descendante de l'ancienne famille de la Mothe-Houdancourt, avait dû l'inaugurer quand il avait été présenté pour la première fois, en cette qualité, à Sa Majesté le roi Charles X. Il s'était ingénié à se composer une sorte de costume tenant le milieu entre l'uniforme à broderie des fonctionnaires de l'ordre civil et le vieil habit français de cour; mais son invention était demeurée sans succès. Il ne lui en avait cependant pas coûté moins de quatre ou cinq mille francs. Mes parents, décidés à m'aider largement de leur bourse étaient loin de vouloir mettre pareille somme à ma disposition. De quelle façon m'en tirer? Je m'avisai, dans ma détresse, d'un expédient ingénieux. J'allai consulter Babin, costumier qui

fournissait les comédiens du Théâtre-Français. Il avait justement dans ses nombreux cartons des anciens habits français en étoffes magnifiques et fraîches qui, non seulement n'avaient jamais servi, mais étaient encore en pièces et non bâties. C'était parfaitement mon affaire. Je choisis un habit de velours bleu de roi, chamarré d'or et épinglé de diamants. Je le fis mettre à ma taille par les tailleurs de sa maison, et Babin me le livra pour la soirée au prix de cinq cents francs. Mon père avait de riches dentelles qu'il me prêta pour me confectionner un jabot et des manchettes. Rien ne manquait à l'éclat de mon accoutrement, pas même les souliers à boucles de diamants et l'inévitable talon rouge. Ainsi accoutré, je me présentai au pavillon Marsan tout porté à plaisanter moi-même, le premier, de cet affublement, mais décidé à relever vivement, s'il y avait lieu, les moqueries malveillantes. Il n'en fut pas besoin. On s'étonna un peu, mais on me loua surtout de ma hardiesse. Je reçus force compliments sur l'élégance de mon habit. On faisait cercle autour de moi et ma tournée dans les salons devint

si vite un événement, qu'un aide de camp du roi vint m'avertir que Sa Majesté avait témoigné le désir de me voir et me conduisit incontinent devant Elle. Charles X, suivant son habitude, fut on ne saurait plus gracieux. Il avait joie à revoir cette tenue de cour qui avait été celle des temps brillants de sa jeunesse. « Regardez, disait-il, l'habit de M. d'Haussonville ! Est-ce que cela était si mal seyant ou seulement incommode, comme on l'a voulu donner à entendre. Est-ce que vous vous sentez gêné là dedans, jeune homme ? Tournez-vous un peu, que je vous voie de tous les côtés. Fort bien ! c'est tout à fait cela. Mais comment portez-vous votre chapeau ? Ah ! non ! point de cette façon. Voici comment il faut vous y prendre. » Et le roi de se saisir de mon chapeau et de me démontrer comment je devais le tenir placé sous mon bras. Après quoi, je fus congédié non sans quelques paroles aimables sur l'exemple de bon goût que j'avais le courage de donner aux jeunes gens de ma génération.

J'en étais encore, une demi-heure après, à recevoir les compliments d'un chacun sur le bel

accueil que m'avait fait Sa Majesté, quand un autre aide de camp vint me dire que Son Altesse royale Madame la duchesse de Berry m'avait désigné pour danser avec elle la prochaine contre-danse. Je tombai de mon haut. Évidemment c'était à mon habit que je devais tant d'honneur, car la duchesse de Berry ne dansait d'ordinaire qu'avec les ambassadeurs et les plus grands personnages du royaume. Je supposai que le roi Charles X avait dû être pour quelque chose dans cette invitation inattendue, et qu'il avait probablement fait dire à la duchesse de Berry qu'il était à propos d'encourager un jeune homme qui montrait de si heureuses dispositions. Ainsi fut fait; mon triomphe était complet. Il ne m'a pas assez porté à la tête pour m'empêcher de convenir que Son Altesse dansait avec un vif entrain, mais toujours à contre mesure. Sa conversation était naturelle, vive et gaie. J'en ai retenu ceci : « Votre habit est vraiment fort joli. Mais avez-vous vu celui du duc de Serrant? Il est affreux. On dirait qu'il l'a loué chez Babin. » J'étais trop respectueux pour oser contredire

Madame la duchesse de Berry et l'avertir qu'elle se trompait du tout au tout, en intervertissant complètement les rôles.

J'en ai fini avec cette petite anecdote plus personnelle que celles dont je me propose de remplir ces pages rapides. De la fête splendide qui fut donnée au Palais-Royal par M. le duc d'Orléans, je ne me souviens que d'un incident dont j'ai été le témoin. Il était assez tard. Il faisait chaud dans les appartements du palais. Le roi Charles X sortit un instant pour prendre l'air sur la terrasse placée au-dessus de la galerie de bois et d'où l'on avait pleinement la vue de tout le jardin. Quelques heures auparavant, il s'y était passé des scènes tumultueuses. On y avait poussé je ne sais quels cris, brisé et brûlé des chaises, et la police avait dû faire évacuer la foule. Le roi en était-il informé ? Je l'ignore; mais, comme je n'étais pas très éloigné de lui, ni hors de la portée de sa voix, je fus à même de lui entendre dire très distinctement avec l'accent d'une personne qui ne redoute pas qu'on retienne ni qu'on répète ses paroles : « Ah ! voici un bon

vent pour ma flotte d'Alger. » La vérité est qu'on ne sentait pas le moindre souffle de vent dans l'air; y en eût-il, il n'était probablement pas celui qui régnait dans la Méditerranée. Mais n'importe! il y avait, qu'elles fussent préparées ou non, quelque chose de royal dans ces paroles, et je crois que d'autres que moi en ont gardé la mémoire.

Tous les esprits étaient, en effet, tendus à cette époque vers cette expédition d'Alger. On en attendait l'issue avec des impressions, il faut en convenir, bien différentes. Le gouvernement qui l'avait conçue de vieille date et très habilement préparée, espérait en tirer grand parti pour le triomphe de sa politique. L'opposition se montrait au contraire alarmée, et affectait d'en contester la prudence et l'utilité, prédisant volontiers un insuccès. Tel était le thème développé dans une brochure que venait de publier M. le comte Alexandre de Laborde, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à propos du salon de madame de Chastenay. Je connaissais assez intimement son fils parce qu'il avait été mon collègue lors de l'am-

bassade de M. de Chauteaubriand à Rome. Je connaissais moins, mais, à vrai dire, j'étais comme toute la société de mon temps, sous le charme attrayant de ses trois filles, dont l'aînée était madame Gabrielle Delessert, et dont les deux cadettes ont plus tard épousé, l'une M. Bocher et l'autre M. Odier. Le salon de madame Delessert, qui demeurait alors avec ses parents et ses sœurs dans la rue d'Artois, plus tard la rue Laffitte, était le centre d'un cercle de gens aimables, au sein duquel Georges et moi grillions si fort d'être admis, que, ayant, dans cette année 1830, reçu d'elle une invitation à dîner datée du 1er avril, nous crûmes prudent de nous assurer, chacun de notre côté, que nous n'étions pas les dupes de quelque poisson d'avril. On devine par là quel empressement je mettais à faire ma cour à ces dames. Or il m'arriva, un soir, dans la première quinzaine du mois de juillet, de les apercevoir toutes les trois ensemble dans une loge de théâtre, à l'Opéra, je crois, accompagnées de leur père. C'était une occasion à ne pas manquer. Je me rendis près d'elles pendant l'entr'acte, et, comme

il était naturel, je me mis, pour m'attirer la bienveillance de M. de Laborde, à lui parler de sa récente brochure : « Hélas! il était à craindre qu'il n'eût que trop raison et que, malheureusement pour nous, l'entreprise dont il expliquait si bien toutes les difficultés, pour ne pas dire les impossibilités, ne tournât très mal ; » et comme je m'échauffais peut-être outre mesure, sur ce sujet, afin de complaire à mes belles interlocutrices, qui abondaient dans mon sens, voici que la toile du théâtre se lève tout à coup. Le régisseur fait ses trois saluts au public, s'approche du trou du souffleur et donne lecture de la dépêche qui annonçait la prise d'Alger. J'avais mal pris mon temps. Je décampai de la loge au plus vite et je cours encore.

Peu de jours après, je partis pour l'Angleterre avec Georges d'Harcourt. Mes parents avaient décidé que, pour bien apprendre l'anglais, que je savais très imparfaitement, j'irais demeurer pendant plusieurs mois à la campagne, chez quelque pasteur anglais. On nous avait autorisés à parcourir d'abord les environs de Londres et le pays

de Galles. Nous étions munis de lettres d'introduction pour les propriétaires de force châteaux anciens ou modernes, tous curieux et pittoresques, qui peuplent ces contrées et sont si justement renommés en Europe pour leur splendeur et leur belle tenue. Nous fûmes ainsi reçus dans l'intimité des plus grands seigneurs de l'aristocratie anglaise, et chez quelques riches personnages qui avaient fait leur fortune dans la banque ou dans le commerce. Je remarquai qu'ils nous parlaient tous avec curiosité et inquiétude de l'état des esprits en France. Nombre d'entre eux nous annonçaient que nous étions à la veille d'assister à de très graves événements. Plus d'un (et je fus frappé, mais pas assez, de la répétition fréquente des mêmes pronostics) assurait que tout cela finirait comme en Angleterre, par l'avènement à la couronne d'une autre branche de la famille royale de France. J'avais déjà lu avec surprise durant une course à Rouen, dans un journal à moi parfaitement inconnu, *le National*, que les hasards des repas à l'auberge avaient fait tomber sous mes yeux, des rapprochements

habilement indiqués entre la destinée des Bourbons et celle des Stuarts. Sans y prêter encore une attention suffisante, j'attachais naturellement plus de valeur à ces mêmes rapprochements, quand ils sortaient de la bouche d'étrangers distingués, connaissant bien les affaires du temps et l'histoire de leur propre pays. Cependant, mes préoccupations et celles de M. d'Harcourt étaient tournées d'un autre côté. Nos ardeurs se portaient alors sur les choses de l'art plutôt que vers la politique. Le dessin était notre passion du moment, elle nous absorbait presque exclusivement, Georges surtout, qui avait un véritable talent pour le paysage. Nous avions pris des vues, les siennes charmantes, les miennes abominables, des sites les plus agréables et des ruines les plus pittoresques que nous avions rencontrés sur notre chemin et nous étions, pour le moment, acharnés après quelques vieilles masures de la petite ville de Tangollen, n'ayant pas ouvert depuis plusieurs jours une feuille publique anglaise ou française, lorsque, rentrés pour dîner dans notre modeste hôtel, nous trouvâmes soi-

gneusement déployés sous les plis de notre serviette, plusieurs numéros du *Times*, où était écrit en grosses lettres : *French Révolution*. Nous n'étions pas loin des côtes et, le lendemain, j'étais rendu à Southampton afin de m'embarquer pour la France.

## VII

## LA RÉVOLUTION DE 1830

### M. DE TALLEYRAND AMBASSADEUR DE FRANCE A LONDRES.

A Southampton, je trouvai M. le comte de Flahaut, descendant du paquebot, qui devait, en repartant le lendemain, m'emmener à Dieppe. On devine combien j'étais pressé de l'interroger. Ignorant, comme je l'étais, de tous les derniers événements de Paris, n'ayant pas ouvert un journal pendant mes pérégrinations dans le pays de Galles, et ne sachant par conséquent aucun détail sur rien que par les correspondances assez confuses des journaux anglais, j'avais tout à apprendre. Heureusement pour moi, le nouveau débar-

qué, plein encore des faits dont il venait d'être le témoin, où son rôle n'avait pas été complètement inactif, se prêta volontiers à me les raconter. Son récit n'était pas exempt d'une sorte d'exaltation motivée par la joie toute naturelle que lui causait le triomphe de son parti. Il me laissa comprendre, s'il ne me le dit positivement, qu'il était chargé de porter au gouvernement anglais quelques bonnes paroles de la part de ceux de ses amis que les journées de Juillet avaient portés au pouvoir. Il était radieux et tout plein des plus belles espérances. Bien différentes étaient les dispositions d'esprit de quelques-unes de mes connaissances de Paris que j'allais rencontrer en débarquant à Dieppe, cette ville de bains de mer que les fréquents séjours de la duchesse de Berry avaient contribué à mettre à la mode. J'y trouvai la vicomtesse Alfred de Noailles et la marquise de Jumilhac. Elles abondaient, toutes terrifiées, en narrations épouvantables sur les horreurs dont la capitale avait été le théâtre. Nombre d'hôtels avaient été pillés dans le faubourg Saint-Germain, Les routes étaient infestées de bandes révolution-

naires, il n'y avait nulle sûreté dans les rues de Paris, et c'était folie à moi de vouloir m'y rendre. Comme j'étais cependant décidé à partir le soir même, ces dames me remirent quelques lettres avec force recommandation de les porter moi-même à leur destination. Madame de Jumilhac insista pour me faire jurer que j'avalerais la sienne plutôt que de la livrer, si j'étais arrêté. La lettre était fort petite et je jurai mes grands dieux que, le cas échéant, mon excellent estomac n'en ferait qu'une bouchée. La vérité est que la calèche de voyage que j'avais louée m'amena sans encombre jusqu'aux portes de la capitale. Il y eut bien quelques attroupements autour de ma voiture quand je changeai de chevaux aux relais de poste avoisinant Paris. Les groupes qui les composaient agitaient leurs mouchoirs en l'air, criaient à tue-tête : « Vive la Charte ! » et semblaient m'inviter à vouloir bien en faire autant; mais il ne m'a jamais convenu de crier quoi que ce soit à commandement. Je me taisais; on me laissait tout de même passer. Il n'y avait ni expression de violence sur les physionomies, ni velléité d'intimidation dans

les gestes. L'attitude des oisifs qui stationnaient sur les places du village, attendant les nouvelles de la capitale, et les allures des escouades de volontaires qui quittaient les villages des environs de Paris pour aller, tambours en tête, s'enrôler parmi les vainqueurs des *trois glorieuses journées*, étaient celles de gens satisfaits et fiers des événements qui venaient de s'accomplir. Ces cris dont on saluait le passage de ma voiture, les postillons les répétaient à leur tour avec enthousiasme. Ils avaient l'air de me demander de vouloir bien en faire autant; mais je demeurais absolument silencieux. Au fond (pourquoi n'en conviendrai-je pas), je n'étais pas bien fixé sur l'impression définitive que me laissait la révolution qui venait de s'accomplir et le spectacle que j'avais eu sous les yeux depuis mon débarquement à Dieppe. J'entrai de très bonne heure à Paris par l'avenue des Champs-Élysées. Elle était presque déserte. Cependant quelques bandes de volontaires, les uns en uniforme de gardes nationaux, d'autres en blouse, un grand nombre presque en guenilles avaient bivouaqué

sous les grands arbres des quinconces. Ils étaient en train de faire leur toilette rudimentaire du matin et de tremper leur soupe dans des marmites improvisées sous lesquelles brûlaient les branches arrachées aux arbres voisins. Les premiers drapeaux tricolores que j'aperçus, en traversant la place de la Concorde, étaient de chétive apparence; pas beaucoup plus grands que ceux aujourd'hui portés, les jours de fête publique, par des enfants; ils appendaient, attachés irrégulièrement, aux pilastres de la grande grille des Tuileries. La vue en était nouvelle, et, quoique depuis je n'aie jamais compris qu'un autre drapeau fût possible en France, cette vue ne me fût pas tout d'abord agréable. Involontairement, il me rappelait plutôt les sanglantes horreurs de 1793 que les glorieuses victoires de la République ou de l'Empire.

En arrrivant à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, j'appris de la bouche de mon père comment, au plus fort de la collision entre les troupes et la population parisienne, il avait réussi à faire partir pour la campagne, ma mère et l'une de ses amies,

mademoiselle de Pomaret. C'était le tranquille sang-froid qui lui était ordinaire, son courage et son esprit d'à-propos qui avaient paré à tout.

Dans la journée du 28, et tandis que la bataille était engagée dans les faubourgs, il avait fait monter ma mère et son amie dans un char à bancs découvert, qu'il conduisait lui-même. Son intention était d'aller gagner la route de Melun par les boulevards extérieurs. Il était déjà six heures et il avait vainement tenté, pour sortir de Paris, de passer à trois ou quatre barrières. Elles étaient toutes barricadées par les grands arbres des contre-allées projetés à travers la chaussée. A la porte d'Italie, la route était toutefois encore libre; mais elle ne devait pas l'être longtemps, car les coups de hache tombaient comme la grêle sur les arbres voisins. Mon père pressait ses chevaux pour arriver à temps, lorsque une trentaine d'hommes armés de bâtons, de fourches, de grosses barres de fer, interceptèrent le chemin devant lui. Quelques-uns avaient assez mauvaise mine; tous étaient pâles et tremblants de colère. Les plus animés vinrent se placer à la tête des

chevaux : « Vous ne sortirez pas de Paris, s'écriaient-ils. Vous resterez pour vous battre avec nous, et nous ne vous laisserons point passer afin que vous alliez chercher des troupes pour nous tirer dessus. Allons, descendez. Il faut que vous nous aidiez à couper les arbres. Nous travaillons bien, nous. Pourquoi vous reposeriez-vous? »

Mon père essaya de raisonner avec eux, mais ils ne l'écoutèrent pas. Ma mère et mademoiselle de Pomaret leur parlaient sentiment. Ils semblaient touchés; mais l'effet ne durait qu'une seconde : « Ce sont des femmes, disait mon père. — Les femmes, lui répondait-on, ne doivent pas empêcher de défendre la patrie. — Je ne veux pas me joindre à vos ennemis; voyez mes cheveux blancs. — Le roi aussi a des cheveux blancs, et voyez comme il nous traite; nous voulons nous venger. — Eh bien je retourne. — Vous ne retournerez pas; nous allons faire une barricade avec la voiture; » et les voilà qui se mettent à dételer les chevaux et à retourner la voiture. Un d'eux s'écrie : « Mais, avec tout cela, il faut savoir à qui nous avons affaire. En définitive, qui

êtes-vous? » Alors mon père, de sa voix la plus haute : « Qui je suis? Je suis, mes amis, un de vos défenseurs, un protecteur de vos droits et de vos libertés. Je suis pair de France, et mon devoir est de défendre vos intérêts. — Un pair de France? C'est un brave homme, il faut le laisser passer. Il ne faut pas lui faire de la peine, au contraire : il faut lui faire escorte ; » et, là-dessus, ces gens se mettent à suivre la voiture et à courir alentour. « Mais qu'il nous donne de l'argent, dit l'un d'eux. — De l'argent? s'écrient tous les autres ; non ! non ! point d'argent. Nous ne sommes pas des voleurs ; nous ne sommes pas des pillards. Nous ne voulons que défendre la patrie ; point d'argent ! » A quelques pas de là, autre rencontre. Les constructeurs d'une autre barricade veulent arrêter mon père ; ses nouveaux amis s'y opposent. « Non ! c'est un pair de France, un ami de la patrie. Nous l'escortons ; nous ne voulons pas qu'on lui fasse du mal. » Arrivés à la barrière d'Italie, mon père, ma mère et mademoiselle de Pomaret se séparèrent de leurs amis improvisés avec des effusions de tendresse mutuelle qui

n'étaient point feintes. Elles avaient presque les larmes aux yeux. L'éloquence naturelle de ces hommes en blouse, leur mobilité passionnée, leur facilité à passer de la fureur à l'affection comme des enfants ou des sauvages, surtout leur bonne foi dans ces impressions si diverses, et leur confiance absolue dans les paroles de mon père que rien n'attestait, causaient à ma mère et à sa compagne, plus jeune qu'elle, une sympathie dont elles avaient peine à se rendre compte. Ni l'une ni l'autre n'avaient éprouvé le sentiment de la peur, ni laissé voir quelque trouble dans leur attitude, quoique les barres de fer leur parussent un peu près de leurs têtes; mais elles s'étaient senties émues, comme on l'est dans les grands mouvements de la nature.

A peine la barrière avait-elle été franchie que la voiture de mon père tomba au milieu d'un régiment de dragons, dont le colonel lui annonça que d'autres troupes le suivaient. A l'idée de la terrible collision qu'une telle nouvelle présageait, ma mère et mademoiselle de Pomaret se mirent de nouveau à fondre en larmes, au grand scan-

dale, je crois, du colonel de dragons et de ses hommes. Mais, pendant que tout cela se passait, le bruit lointain des coups de fusil avait entièrement cessé dans tout Paris. Il était avéré qu'on ne s'y battait plus nulle part, les troupes étaient en retraite. Mon père engagea le colonel des dragons, qu'évidemment cela désappointait un peu, à tourner la capitale pour aller prendre les ordres du duc d'Angoulême à Saint-Cloud.

J'ai dit, dans la vie de mon père, que, de Gurcy, où il avait réussi à conduire ma mère, il avait écrit au duc d'Orléans, nommé lieutenant général du royaume, afin de le dissuader d'accepter la couronne de France, et l'engager à faire tous ses efforts pour la faire passer sur la tête du duc de Bordeaux; on peut donc aisément supposer d'après cela combien mon père a dû être perplexe quand il lui fallut, comme pair de France, donner son adhésion à la royauté de 1830. J'ai été le témoin de ses hésitations. Elles étaient communes à beaucoup de ses anciens amis politiques. Comme ils le connaissaient pour très scrupuleux et parfaitement désintéressé, plusieurs vinrent le con-

sulter. Trouvant qu'il était déjà bien assez difficile de se décider pour soi-même, mon père se refusait absolument à conseiller les autres. C'était d'après son désir formel qu'au surlendemain de mon arrivée à Paris, j'avais été prendre conseil de M. de Chateaubriand, sur ce que, pour mon compte, j'avais à faire. Volontiers défiant de ses propres lumières, mon père avait été frappé (je m'en souviens parfaitement) de ce que mon ancien chef, l'ambassadeur du roi Charles X à Rome, m'avait dit sur la nécessité de se serrer autour de la dynastie nouvelle. Il n'y a pas lieu de douter que les paroles si précises de l'illustre habitant de la rue d'Enfer n'aient puissamment contribué à lui faire prêter serment au roi Louis-Philippe. Son étonnement fut donc extrême lorsqu'à la séance du 7 août au soir, il entendit M. de Chateaubriand s'élever avec force contre la transmission de la couronne sur une autre tête que celle du duc de Bordeaux. J'ai toujours supposé et mon père, présent à cette séance émouvante, a toujours été, comme moi, persuadé que le brillant orateur avait d'un jour à l'autre changé si

brusquement son thème, par la raison qu'en arborant le rôle de défenseur intrépide de la légitimité, il allait rendre plus poignantes encore les rudes invectives que dans son amère rancune il brûlait de déverser sur ses anciens adversaires, les *ultras* de la droite. C'était avant tout une revanche qu'il entendait prendre contre eux, quand il s'écriait : « Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté, à ces champions de l'autel et du trône qui naguère me traitaient de renégat... Pieux libellistes, le renégat vous appelle !... Vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du roi... Que tous ces preux dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants d'Henri IV à coups de fourches tremblent maintenant, accroupis sous la cocarde tricolore; c'est tout naturel. Les nobles couleurs dont ils se parent protégeront leurs personnes, mais ne couvriront pas leur lâcheté. »

Cette allusion aux « nobles couleurs » était

naturelle au moment où toutes les boutonnières étaient uniformément ornées de rubans tricolores. Les femmes en avaient à leurs chapeaux. J'ai vu des jeunes filles les porter en ceinture à la promenade des Tuileries. Pour l'immense majorité des habitants de Paris, c'était un signe d'adhésion ostensible au gouvernement qui venait de se fonder. D'autres se croyaient obligés de les porter comme un gage de sécurité. On risquait de se singulariser quand on évitait de s'en affubler. Je me souviens d'avoir rencontré, sortant du cabinet de mon père, et s'embarlificotant, sur les marches de l'escalier, dans le flot de rubans tricolores qui pendaient de sa boutonnière, le très honorable comte de Pontécoulant, chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême. Ni son courage personnel ni son attachement à la dynastie déchue ne sauraient être mis en doute; mais il s'agissait d'une sorte de consigne à laquelle on regardait généralement à se dérober, crainte de ce qui pourrait advenir. Jamais ma mère ne m'aurait laissé sortir de l'hôtel sans s'assurer que je portais l'inévitable petit ruban.

Je cédais; cependant ma déplaisance pour tout ce qui semble imposé était chez moi la plus forte et, la porte cochère fermée, je mettais le ruban dans ma poche. Je dois ajouter, à l'honneur de la population parisienne de cette époque, que, arpentant tous les quartiers les plus populeux de nos faubourgs, la virginité de ma boutonnière, si elle a paru quelquefois inspirer la défiance, ne m'a nulle part attiré le moindre désagrément.

Parmi les visiteurs habituels de mes parents, les événements de Juillet avaient excité beaucoup plus d'inquiétude que de joie. Tous les membres de la famille et toutes leurs anciennes connaissances du temps de l'émigration, en étaient positivement consternés. Tel n'était pas cependant la disposition d'esprit de quelques nouvelles recrues du salon de ma mère, et particulièrement celle de MM. Lebrun et du Parquet, avec lesquels mademoiselle de Pomaret leur amie, nous avait récemment mis en relations. Ces messieurs étaient tout à l'enthousiasme. Ils s'étaient activement, courageusement entremis pendant les trois journées de combat, entre les troupes et

les défenseurs des barricades. Comme ils étaient tous deux jeunes alors, bien disant, hardis et sincères dans leur libéralisme comme dans leur horreur pour la guerre civile des rues, ils avaient plus d'une fois, en parcourant la capitale, rencontré d'heureux mouvements d'éloquence, qui avaient fait tomber les armes des mains d'adversaires prêts à se ruer les uns sur les autres, ils étaient encore tous les deux, quand j'arrivai à Paris, sous l'émotion des événements auxquels ils avaient pris part et leur ardeur n'était nullement refroidie. En sa qualité de poète, M. Lebrun avait apporté son tribut à l'hymne patriotique composée par Casimir Delavigne et qui alternait alors, dans les groupes populaires, avec le chant de la *Marseillaise*.

C'est de lui la strophe :

> Tambours, du convoi de nos frères
> Roulez le funèbre signal.

Je crois être également sûr qu'il faut aussi lui attribuer cette autre strophe :

> Soldat du drapeau tricolore,
> D'Orléans, toi qui l'as porté !

Quoi qu'il en soit, l'entrain pour la révolution de Juillet, manifesté par ces messieurs, que je fréquentais beaucoup à cette époque et dont l'esprit me plaisait singulièrement, ne laissa pas de me gagner moi-même un peu plus, peut-être, que ne l'auraient souhaité mes parents. Quoique toujours récalcitrant à abriter ma personne sous le moindre ruban tricolore, je ne regardais pas à afficher mes sympathies pour le nouvel ordre de choses, assez hautement, je le crois, pour que ma mère redoutât qu'elles ne m'attirassent quelques altercations avec les jeunes gens du faubourg Saint-Germain, dont, en général, l'attitude et le langage étaient tous différents. Ce fut cette préoccupation, beaucoup plus que l'envie de me voir me perfectionner dans mon anglais, qui décida mes parents à m'envoyer en Angleterre chez un pasteur protestant qui leur avait été désigné par le marquis d'Harcourt.

En arrivant à Londres pour y passer quelques jours avant mon installation à la campagne, je retrouvai à l'hôtel de l'ambassade de France, presque tout l'ancien personnel diplomatique avec

lequel, lors de mon récent voyage, j'étais en grande familiarité, à savoir : le comte de Vaudreuil fils de l'ancien chevalier d'honneur du comte d'Artois, l'ami de la princesse de Polignac. Il avait épousé l'aînée des trois demoiselles de Colbert. Premier secrétaire de l'ambassade de France à Londres, il faisait les fonctions de chargé d'affaires au moment des ordonnances de Juillet. Le ministère de M. de Polignac avait pensé pouvoir compter sur lui à cause de son origine et de ses vieilles liaisons de parti; mais il s'était, au contraire, empressé de reconnaître le nouveau gouvernement, et cette prompte adhésion, tandis qu'elle avait beaucoup mécontenté, à Paris, les fauteurs du coup d'État, avait produit en même temps, en sens opposé, un assez grand effet sur la haute société anglaise. Le comte Hippolyte de la Rochefoucauld, second secrétaire, n'avait point, pour suivre la même ligne de conduite, à prendre beaucoup sur lui; car sa famille était attachée de vieille date au parti libéral, et quelques-uns des siens n'étaient pas sans liaison avec la nouvelle famille royale. Je rencontrais aussi à Londres

M. Lutteroth, fils d'un riche protestant de Strasbourg, très versé dans la société élégante de l'Angleterre, et qui m'a plus tard, en 1841, remplacé comme chargé d'affaires à Naples. Il n'y avait de changé que le titulaire même de l'ambassade, M. de Talleyrand et les attachés qu'il avait eu hâte de faire nommer à la suite des journées de Juillet. Excepté Léon de Laborde, qui avait été naguère mon collègue à Rome, je ne les connaissais point, pas plus qu'ils ne me connaissaient eux-mêmes. J'ai par hasard assisté à l'entrée du nouvel ambassadeur dans son hôtel de Regent-Street et aux débuts de ses attachés. Voici comment. Lié comme je l'étais avec le personnel de notre chancellerie, je venais presque quotidiennement y parcourir le matin les journaux et causer dans les bureaux de nos affaires de France. Un jour, comme nous nous y étions attardés dans l'après-midi, le concierge vint annoncer l'arrivée de M. de Talleyrand. Nous nous précipitâmes à la porte de l'hôtel, et nous vîmes arriver de loin une voiture traînée par quatre chevaux caparaçonnés de rubans tricolores, qu'escortait un groupe

de gens du peuple tout essoufflés et criant à tue-tête : « Talleyrand *for ever!* » Le vieillard auquel ils souhaitaient longue vie descendit assez péniblement, soutenu par deux domestiques, le marchepied de sa voiture. Le chapeau rond qu'il portait sur la tête était comme caché, sur le côté, par une immense cocarde tricolore qui allait des bords jusqu'au sommet. Il le souleva pour saluer solennellement la populace, qui redoubla ses acclamations. Avant de gagner ses appartements, le prince fit un signe amical de la main aux personnes qui garnissaient le vestibule, et dit à haute voix qu'étant un peu fatigué, il ne recevrait que le lendemain les employés de son ambassade.

Le lendemain, j'étais, comme d'habitude, dans les bureaux de la chancellerie, absorbé par la lecture d'un journal, et, n'ayant point remarque les nouveaux visages de deux attachés récemment nommés, quand la feuille que je tenais en main me fut brusquement arrachée par quelqu'un qui, du même coup, m'éternuait en plein visage. C'était M. Chodron, fils, m'a-t-on dit, du notaire

du prince de Talleyrand. Avec M. Gobert, l'autre attaché, l'entrevue fut moins brusque. Il ne laissa pas toutefois que de me surprendre aussi quelque peu par son aspect étrange. Il s'était bravement battu aux journées de Juillet du côté des barricades. Il professait d'ailleurs le goût presque exclusif de la littérature moderne. Sa mine était grave; il se piquait d'études approfondies. C'est lui qui, par testament, a généreusement fondé, sans compter d'autres libéralités, deux prix annuels d'une valeur considérable, « pour les morceaux les plus éloquents sur l'histoire de France ». J'étais loin de me douter que je serais un jour parmi les dispensateurs de ces prix. En revanche, j'ai peut-être été moins étonné qu'un autre, en apprenant que cet honnête garçon avait fini par aller mourir en Égypte d'un accès de fièvre chaude.

Quand les connaissances furent ainsi faites entre nous, nous fûmes tous invités à monter dans les salons du premier étage, où le prince de Talleyrand allait faire son apparition. C'était bien une apparition, en effet, grave et solen-

nelle. Mais, quand nous entrâmes, les préparatifs n'en étaient pas encore terminés. Je reconnus sur la table du salon le même chapeau rond à grande cocarde tricolore dont la vue m'avait frappé la veille. Après un quart d'heure d'attente, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit à deux battants. Le prince s'avança soutenu d'un côté par un valet de chambre, et appuyé de l'autre sur sa canne. Il était, comme le montrent tous ses portraits, vêtu d'un habit et d'un gilet rappelant un peu ceux qu'on portait au temps du Directoire. La coupe de ses cheveux poudrés retombant sur ses oreilles, sa queue également poudrée et tout l'ensemble de sa personne rendaient assez frappante sa ressemblance avec son frère, le duc de Talleyrand, que j'avais souvent vu chez ma mère. Ses traits étaient moins réguliers, le nez plus fort, la bouche sans grâce; mais son expression, celle surtout de la lèvre inférieure, un peu forte et toujours dédaigneusement pendante, avait quelque chose de singulièrement frappant. On se sentait en face d'un personnage imposant qui visait à en imposer, et qui y réussissait parfaitement. Quand,

de son pas lent et boiteux le prince se fut majestueusement établi sur un grand fauteuil au coin de la cheminée, il fit signe de la main que les présentations pouvaient commencer. Avant qu'elles ne fussent entamées, Georges d'Harcourt avec lequel j'étais venu à l'ambassade, et qui était connu, je crois, de M. de Talleyrand, s'avança pour s'acquitter de la commission dont son père l'avait chargé. Le marquis d'Harcourt tenait à faire savoir à l'ambassadeur que, absent de Paris lors de la séance royale du 9 août, il n'avait pu prêter serment comme pair de France, mais qu'il n'en reconnaissait pas moins le gouvernement que la France venait de se donner. Un sourire et quelques paroles courtoises accueillirent cette déclaration. Après quoi, je vis défiler, dans l'ordre de la hiérarchie, devant le redoutable fauteuil, tout le personnel de l'ambassade que M. de Vaudreuil présenta successivement à son chef.

Les secrétaires d'ambassade n'eurent pas à se plaindre de la réception. Elle n'avait, à coup sûr, rien de familier ni de cordial, ce n'était pas le

genre du prince. Mais ils entendirent tomber de sa bouche, qui ne les prodiguait guère, des phrases suffisamment bienveillantes et graduées avec tact, suivant l'importance du rang que chacun d'eux occupait. Quand vint le tour des attachés, la note, à ma grande surprise, se trouva tout à coup complètement changée. J'ai su, depuis, qu'arrivés à Londres avant M. de Talleyrand, plusieurs de ces messieurs avaient été conviés à quelques agapes populaires dans la cité, qu'ils y avaient pris la parole et que l'un d'eux au moins avait développé, dans un toast à la libre Angleterre, quelques-unes de ces thèses politiques en vogue à Paris près des vainqueurs de Juillet, mais dont la hardiesse n'était pas alors de mise en Angleterre, et qui avaient été vertement relevées par les feuilles du parti tory.

C'était le duc de Wellington et les torys qui étaient alors au pouvoir. Il ne déplaisait pas à M. de Talleyrand, rempli des souvenirs du Congrès de Vienne, d'avoir à traiter avec eux des affaires actuelles de la France plutôt qu'avec les wighs qui nous étaient tout naturellement et comme forcé-

ment acquis. Mettre de prime abord dans le jeu du gouvernement de 1830, les plus décidés conservateurs du Royaume-Uni, paraissait au vieux diplomate un véritable coup de parti. C'est à quoi il se proposait de travailler de toutes ses forces. Les incartades de quelques jeunes inconsidérés étaient de nature à gêner cette tactique, c'est pourquoi il avait résolu d'y couper court; de là l'espèce d'avertissement presque de semonce qu'il leur adressa et dont je fus alors le témoin, sans en bien comprendre alors la raison ni la portée. En quelques mots brefs et sentencieux, le chef aux ordres duquel ils venaient se mettre avec une déférence empressée, prit la peine de leur bien expliquer qu'il fallait se garder de conserver dans un pays où l'on débarquait pour la première fois, les habitudes, le ton et le langage du monde où l'on avait vécu jusqu'alors. Il les engageait à parcourir, pour leur plus grand profit, les comtés de l'Angleterre, plutôt qu'à demeurer assez inutilement à Londres, où ils n'auraient pas d'ailleurs beaucoup à faire; car les affaires de l'ambassade ne leur fourniraient pas de grandes occupations.

Il était donc bien loin de réclamer leur présence assidue aux bureaux de la Chancellerie. S'ils avaient des projets de pérégrination et de séjour à la campagne, le moment était propice pour les mettre à exécution. Car c'était la saison où Londres était désert, et pendant laquelle la société anglaise, toujours d'assez difficile accès, se réduisait à quelques salons diplomatiques où il se faisait scrupule de les introduire dès à présent; car ils n'y rencontreraient pas d'agréables distractions.

Ces paroles, prononcées du ton le plus froid, signifiaient clairement que M. de Talleyrand ne tenait guère à orner son ambassade de la présence habituelle des récentes recrues qu'elle venait d'accueillir. Quel effet cet accueil singulier produisit-il sur MM. Chodron et Gobert, je ne sais; mais la peur me prit, si j'étais introduit à leur suite près de ce chef de mission si peu encourageant, d'être confondu par lui avec eux; je m'éclipsai donc, à la grande surprise de M. de Vaudreuil, afin d'échapper au petit ennui d'une présentation en règle.

Une certaine mise en scène a toujours fait

partie des talents de M. de Talleyrand, et cela remontait loin. Elle lui avait de tout temps réussi, avant 1789, sous le Directoire, puis sous l'Empire, et notamment au congrès de Vienne, où représentant de la France vaincue, il avait trouvé moyen, à force de fier sang-froid et de hauteur d'attitude, d'imposer beaucoup non seulement à ses collègues les membres du corps diplomatique, mais aux chefs de tous les cabinets européens, et en particulier aux ministres et aux envoyés de Sa Majesté Britannique. C'était un rôle de cette nature qu'il ambitionnait de reprendre à Londres, et rien ne lui convenait mieux, pour arriver à ses fins, que de se trouver de nouveau face à face avec le duc de Wellington et lord Aberdeen, c'est-à-dire avec des personnages qui avaient jadis accepté son ascendant, alors qu'il défendait une cause et des doctrines bien différentes de celles qu'il avait à soutenir présentement. Mais cette circonstance, qui aurait gêné tout autre, n'était point pour le troubler infiniment. Il était homme de ressources et d'ailleurs la révolution de 1830 avait excité de telles sym-

pathies dans le pays qui avait fait la révolution de 1688, qu'il se sentait suffisamment soutenu par l'opinion publique de l'Angleterre. Ce qui dérangea davantage tout son plan, ce fut la chute du cabinet tory et l'avènement d'un ministère whig avec lord Palmerston comme secrétaire d'État aux affaires étrangères. C'était une personnalité à ménager que celle de lord Palmerston. Il n'était pas homme à se laisser confiner dans un rôle effacé. Sa prétention à contre-balancer, tout au moins, l'influence du prince de Talleyrand, fut bientôt évidente. Elle était singulièrement stimulée par la polémique quotidienne des feuilles anglaises, par les plaisanteries de salon, par les caricatures affichées sur tous les murs de Londres, et dont les dessins grotesques, curieusement contemplés, représentaient incessamment, dans des scènes plaisantes, le plénipotentiaire de la France se jouant, sous toutes les formes, du ministre de Sa Majesté Britannique.

Aux avantages incontestables que l'âge, l'expérience, son autorité personnelle et la longue habitude des grandes affaires, donnaient à M. de

Talleyrand, lord Palmerston opposait, non sans adresse et quelque mauvaise humeur, le poids des responsabilités qui lui incombaient comme ministre parlementaire d'une nation jalouse de ses droits. Tandis que M. de Talleyrand, se sentant fort de la déférence naturelle que lui témoignaient ses collègues, affectait au cours des délibérations entre les plénipotentiaires européens réunis à Londres, de considérer les avis ouverts par lord Palmerston comme n'ayant pas de valeur plus grande que celle des autres négociateurs de ce congrès dont il était l'un des membres les plus jeunes, c'était le tour de celui-ci de prendre sa revanche aux jours où l'ambassadeur de France était tenu de venir chercher le ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, dans ses bureaux de Downing-Street. J'ai entendu dire que le secrétaire d'État du roi d'Angleterre éprouvait un malin plaisir à ne faire passer qu'à son tour le représentant du roi Louis-Philippe, et à lui laisser attendre longtemps des entrevues qu'il s'appliquait à rendre aussi courtes et aussi réservées que possible. A ce jeu

qui consistait à savoir quel serait celui qui mettrait ostensiblement le grappin sur l'autre, dans cette espèce de passe d'armes dont les épisodes étaient curieusement suivis, au jour le jour, par un parterre de diplomates étrangers et par des personnes appartenant au monde le plus aristocratique de Londres, les deux adversaires étaient presque d'égale force. Cependant lord Palmerston avait le sentiment qu'en somme, aux yeux du public prévenu de vieille date en faveur de la suprême habileté de l'ancien acteur qui, depuis si longtemps, n'avait jamais cessé d'occuper la scène, ce n'était point lui qui était réputé avoir le dessus, et son amour-propre ne laissait pas d'en souffrir.

Il m'a été donné d'approcher le plus grand nombre des personnages qui ont joué un rôle considérable en France de 1830 à 1848, et souvent d'assez près, pour être en état de porter sur leurs caractères et leurs mérites, des jugements sinon parfaitement sûrs et bien fondés, sincères du moins; impartiaux, je l'espère; en tout cas provenant d'impressions directement reçues et qui

m'étaient tout à fait propres. Il n'en a pas été ainsi pour M. de Talleyrand. Je ne l'ai connu que par ses côtés extérieurs, si l'on peut s'exprimer ainsi, par des apparences, par sa physionomie, par ses manières dont l'ensemble était assez frappant pour rester d'ailleurs fixé dans la mémoire. En 1836, 1837, 1838, années pendant lesquelles j'ai plusieurs fois apparu et dîné à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, le maître de la maison n'avait plus rien gardé des allures révolutionnaires et des façons du Directoire que je lui avais vu afficher à Londres au lendemain des journées de Juillet. Évidemment, il n'avait rien perdu de son penchant et de son aptitude à prendre un rôle de souveraine autorité, mais il semblait viser à tout autres effets. Entièrement revenu des manières qui avaient été de mise dans la société de Barras, il avait purement repris, avec la solennité dont il était coutumier, les façons d'être de l'ancien régime, j'entends, celui d'avant 89. C'était la duchesse de Dino, sa nièce, qui faisait les honneurs de ses salons. Dès les premières marches du grand escalier de l'hôtel, au

bas duquel se tenait un suisse en uniforme galonné, hallebarde à la main, on sentait qu'on allait pénétrer dans un endroit privilégié, où tout le monde n'était pas admis, dans une sorte de sanctuaire. L'étiquette n'était pas plus absente des dîners que des réceptions. Mon mariage avec la fille du duc de Broglie ayant eu lieu à peu près en même temps que celui de la fille de la duchesse de Dino avec Henri de Castellane, le prince de Talleyrand voulut recevoir à dîner les deux jeunes ménages. On sait que la table de M. de Talleyrand passait pour fort recherchée. Le cuisinier jouissait comme son maître d'une réputation quasi européenne. Du dîner en lui-même, je n'ai toutefois gardé nul souvenir; mais je me rappelle parfaitement de quelle façon particulière le prince de Talleyrand en faisait les honneurs. Au second service, le maître d'hôtel prenait soin de placer sur la table et devant lui, après tous les autres, un certain plat que son maître se réservait de servir de ses propres mains à ses convives. Voici exactement comment la chose se passait. Avec des nuances infinies dans la voix et dans le geste, suivant le

rang de celui auquel il s'adressait, on entendait sortir de la bouche du prince des paroles comme celles-ci :

« Monsieur le duc, aurais-je l'honneur de vous offrir...? Monsieur le marquis, voulez-vous bien permettre...? Mon cher comte, vous enverrais-je...? Baron, vous plaît-il...? Eh! là-bas, Montrond...? Et vous, Jeanbonne...? » avec un simple signe de la tête... Puis, tout au bas bout de la table, rien qu'un simple mouvement à peine indiqué de la cuiller.

A tous les dîners d'apparat, le même jeu de scène se renouvelait avec quelques variantes suivant les occasions. C'était amusant à observer.

J'ai honte de relater des détails aussi insignifiants; mais de quoi parler, sinon de ce que j'ai vu de mes yeux, étant trop jeune alors pour avoir part, fût-ce comme témoin, à des affaires de quelque importance. Par la même raison, je passerai sous silence le séjour que j'ai fait à la campagne, aux environs de Londres, chez mon pasteur protestant. Cela ne regarde que ma personne; aussi bien je n'y ai guère fréquenté que des gentilshommes en habit rouge, passionnés, comme

moi, pour la chasse au renard, et des jeunes filles aux cheveux blonds, qui ne dédaignaient pas de valser avec un Français baragouinant leur langue. Dans cette langue, que je m'obstinais à parler afin de l'apprendre, je ne manquais jamais, quand les dames étaient sorties de table et que circulaient les bouteilles de porto, de recevoir force compliments et d'entendre, à bout portant, presque de véritables speechs sur la beauté du nouveau régime français, admirable surtout parce qu'il était comme calqué sur ce qui s'était passé en Angleterre en 1688. Il ne m'en coûtait pas de répondre en mauvais anglais, mais dans le même esprit d'approbation, parce que, d'accord avec la plupart de mes compatriotes et avec tous les hommes distingués que j'avais rencontrés dans la Grande-Bretagne, j'étais alors persuadé que cet événement allait clore pour jamais chez nous l'ère des révolutions. J'étais en plein dans cet ordre d'idées quand une lettre de ma mère vint tout à coup m'apprendre, en octobre 1830, que le comte Eugène d'Harcourt, un ami intime de mes parents, ayant été

nommé ambassadeur de France à Madrid. j'y étais moi-même envoyé en qualité de troisième secrétaire. Grandes félicitations de la part du pasteur protestant, de sa femme et des quelques jeunes Anglais qu'ils avaient en pension chez eux et auxquels j'étais en train d'inculquer les principes de l'école libérale française, en leur faisant entonner tous les soirs, malgré leur terrible accent britannique, les couplets de *la Marseillaise* ou de *la Parisienne*. Ces principes me possédaient moi-même si bien, que, de ma meilleure encre, j'écrivis immédiatement à ma mère une lettre dans laquelle, avec une mâle éloquence, je lui faisais savoir que je tenais avant tout à mon indépendance. Volontiers je suivrais M. d'Harcourt à Madrid, comme attaché non payé, mais je ne consentirais jamais à être un stipendié de l'État, et, suivant une expression que j'ai depuis retrouvée dans ma correspondance avec mon ami M. d'Harcourt, *un mangeur de budget*. C'était magnifique. La beauté de ma prose fit-elle impression sur ma mère, ou bien eut-elle la bonté, comme cela était dans ses habitudes, de déférer à

mes fantaisies de jeune homme? toujours est-il que, avec un peu d'embarras, elle se résigna à transmettre ma lettre à M. le comte Molé. Il est probable que celui-ci ne prit pas la peine de la lire, ou, s'il en eut connaissance, la trouva trop extravagante. Le fait est qu'il répondit à ma mère un petit mot courtois lui disant qu'il s'estimait trop heureux d'avoir pu faire quelque chose qui lui fût agréable. Fallait-il persévérer dans mon héroïque résolution? j'en sentis moi-même l'impossibilité et tout le ridicule; je me résignai donc, en façon de sacrifice, et par complaisance pour mes parents, à devenir, malgré moi, un fonctionnaire public. Cette modestie désintéressée ne fut pas toutefois de longue durée, et, puisque dans ces lignes il m'arrivera souvent de faire la confession d'autrui, encore faut-il y joindre aussi la mienne. J'avouerai donc qu'au bout d'assez peu de temps, j'avais pris très au sérieux ma position diplomatique, et, lorsqu'en 1833, le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, supprima, par mesure d'économie générale, tous les troisièmes secrétaires d'ambassade, je me crus autorisé à